



John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
ADAMS
164.10









C O N T E S

D E

LA FONTAINE.



CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS,
PAR M. DE *LA FONTAINE.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LV.

c

ADAMS.164.10

V I E
D E L A F O N T A I N E .

Cette courte Vie de la Fontaine sera dégagée des contes populaires, sinon faux, du moins insipides & même indécens, dont l'histoire des hommes célèbres n'est que trop souvent défigurée Ne peut-on pas les caractériser, sans entrer dans des détails puérils, qui déshonorent également & le pinceau & le portrait. On ne dira donc ici de la personne de la Fontaine, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté. L'éloge singulier, ou plutôt la satyre en forme d'éloge, qu'on en trouve dans la continuation de l'Histoire de l'Académie Françoise par M. l'Abbé d'Olivet, n'est ni l'unique, ni même la principale source où l'on a puisé ce qu'on en va lire. On s'est plutôt fié à un Mémoire fourni par

le petit-fils de la Fontaine même, où l'on a trouvé des particularités qui ne se rencontrent point ailleurs, & qui font moins de tort à l'esprit & au bon sens de ce Poëte respectable, que certains petits faits qu'on a inconsidérément racontés.

Jean de la Fontaine nâquit à Château-Thierry le 8 Juillet 1621. (c'est-à-dire un an après Moliere) de Jean de la Fontaine, Maître des Eaux & Forêts, & de Françoise Pidoux, fille du Bailli de Coulommiers. On croit qu'il fit ses premières études à Reims, Ville qu'il a toujours extrêmement chérie. À l'âge de dix-neuf ans il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après. Cette Congrégation, rivale d'une Société féconde en gens d'esprit & de goût, a été l'école de plusieurs Ecrivains célèbres, & elle a donné, comme l'autre, des Membres à l'Académie Françoise.

La Fontaine ignoroit encore à vingt-deux ans ses talens singuliers pour la

Poësie , lorsqu'on lut devant lui une Ode de Malherbe. Il l'écouta avec une surprise & une admiration , égales à celle d'un homme qui a l'imagination frappée d'un objet confus qu'il cherche , sans le connoître : s'il vient par hazard à le rencontrer , ses regards le dévorent , & son esprit satisfait le saisit avec transport. Telle fut l'impression que fit sur la Fontaine la lecture de cette Ode. Son goût se déclara , & son génie se développa aussi-tôt. Il se reconnut en quelque sorte dans l'enthousiasme lyrique , dont les Vers , qu'il venoit d'entendre , étoient animés ; & le feu poëtique , qu'il renfermoit en lui-même , sembla s'allumer à celui de Malherbe. Il se mit à lire ce Poëte , à le méditer , à l'apprendre par cœur , à le déclamer , & enfin à l'imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens , nommé Pintrel , Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry. Celui-ci appiaudit aux productions naissantes du jeune

Poëte ; il l'encouragea , & lui fit lire les meilleurs Auteurs Latins , Horace , Virgile , Terence & Quintilien. Ce Pintrel fut donc , par rapport à la Fontaine , ce que le grand-pere de Moliere avoit été à l'égard de cet illustre Auteur : car tout le monde sçait que c'est au goût de l'ayeul pour la Comédie , que nous devons les charmantes pieces du petit-fils.

Nourri de la lecture des Auteurs Latins , la Fontaine passa à celle des Auteurs François & Italiens. Il fit ses délices de Rabelais , de Marot & de d'Urfé. Le premier le divertissoit par son burlesque enjouement. Il choisit le second pour son modele en fait de style , comme celui qui avoit attrapé le vrai tour du genre naïf. Il tiroit de l'Astrée de d'Urfé ces images champêtres , qui lui sont si familières. L'Arioste & Bocace , où il a puisé la matiere de bien des Contes , étoient encore au nombre de ses Auteurs favoris ; & ce qu'on ne croira peut-être pas ,

c'est que Platon & Plutarque faisoient un des principaux ornemens de sa Bibliothèque. Ils lui fournissoient ces belles maximes de morale & de politiques qu'il a semées dans ses Fables. Car, à l'exemple des grands Maîtres, il n'y avoit point de livre qu'il ne mît à profit ; semblable à l'abeille qui tire du suc de toutes les fleurs, & bien différent de ces Poètes paresseux & ignorans, qui nés avec un heureux génie, sont médiocres & stériles par leur propre faute. L'esprit le plus fécond s'épuise bien-tôt, s'il n'est soutenu par la lecture réfléchie des bons Ecrivains.

Quoique toutes sortes de liens fussent contraires au goût de la Fontaine, & que le mariage en particulier dût lui paroître un engagement bien pénible, il s'y détermina par complaisance pour ses parens, & il se laissa marier. On lui fit épouser Marie Hericard, fille d'un Lieutenant-Général de la Ferté-Milon, patrie du grand

Racine , dont il fut toujours l'ami. Sa femme avoit de la beauté , & un esprit supérieur , qui la rendoit estimable aux yeux même de son mari. Il ne composoit aucun Ouvrage qu'il ne la consultât. Cependant son goût pour la Capitale du Royaume , & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne , ne lui permirent pas de vivre long-tems en ménage. La fameuse Duchesse de Bouillon , niece du Cardinal Mazarin , ayant été exilée à Château-Thierry, voulut connoître la Fontaine. On le lui présenta , & il en fut goûté. Comme elle avoit l'esprit badin & enjoué , elle l'engagea à composer des Pieces dans le genre qui la flatoit le plus. Telle fut , dit-on , l'origine des Contes. Rappelée à Paris, elle y amena la Fontaine , qui trouva dans cette Ville un de ses parens , nommé Jannart , Substitut & favori de M. Fouquet. Cette rencontre attacha naturellement le Poëte à M. Fouquet , qui lui fit une pension. La Fon-

taine lui présentoit à chaque quartier son reçu, qui consistoit en une piece de Vers. On a conservé ces quittances poëtiques dans l'édition trop ample de ses Œuvres posthumes.

Jannart ayant été enveloppé dans la disgrâce de M. Fouquet, il fut exilé à Limoges, où la Fontaine le suivit. Celui-ci nous a laissé la relation de ce voïage en douze Lettres écrites à sa femme. De retour de Limoges, d'où Jannart fut bien-tôt rappelé, la Fontaine entra chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en qualité de Gentilhomme. La mort précipitée de cette Princesse fit évanouir les grandes espérances de fortune, dont d'autres à sa place se feroient flatés. Il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme & M. le Duc de Bourgogne. Mesdames de Bouillon & Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaitrices. Madame de la Sabliere, cette femme si céle-

bre , pour qui Bernier fit l'abrégé de Gassendi , se chargea pour lui des soins domestiques , en le retirant chez elle.

Attaché à Paris par les agrémens qu'il y trouvoit , & par ses liaisons avec tous les beaux esprits de son siècle , il alloit néanmoins tous les ans , au mois de Septembre , rendre visite à sa femme , & il menoit avec lui Racine , Despréaux , Chapelles , ou quelques autres Ecrivains de ce nom. Mais comme il ne vouloit pas que ces visites fussent stériles pour lui , il vendoit à chaque voyage quelque portion de son bien , qui se trouva entièrement dissipé , autant par sa négligence que par sa prodigalité. Il ne passa jamais de bail de maison , & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Sa femme , qui ne s'entendoit pas mieux que lui à faire valoir leurs terres , contribua beaucoup à la perte d'un patrimoine assez considérable , dont une partie tomba par usurpation dans des mains étrangères.

Le même esprit de simplicité, de candeur & de naïveté, que nous admirons dans les Ouvrages de la Fontaine, le caractérisoit lui-même, & jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Livres. Il étoit plein de probité & de droiture, doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; &, ce qui est plus rare, estimant ses confrères les Auteurs, & vivant bien avec eux. Il parloit peu; & à moins qu'il ne se trouvât avec des amis familiers, ou que le discours ne roulât sur quelque matière qui fût de son goût, il ne paroissoit qu'un homme fort ordinaire. On a toujours remarqué que la plupart des Sçavans & des fameux Ecrivains ne sont pas les plus brillans dans la société; & une conversation enjouée, toujours semée de traits d'esprit & de faillies, n'est pas, comme on sçait, une marque infallible du génie, ni même du véritable esprit. L'illustre Rousseau avoit

aussi peu de talent que la Fontaine pour la conversation, à moins qu'on ne lui parlât de Belles-Lettres, ou que son imagination ne fût échauffée par quelque dispute agréable. Voici un trait qui peint bien le caractère naïf & silencieux de notre célèbre Auteur. Ayant été invité à dîner dans une maison, comme pour amuser les Convives, il mangea, & ne parla point. Il se leva de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, où on l'avoit fait entrer. On lui représenta en vain qu'il n'étoit pas encore tems : il répondit, *Je prendrai le plus long.* Ce fut chez un Fermier-Général * qu'il fit si bonne chere, avec si peu de dépense d'esprit.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que, malgré l'idée que doivent donner de lui ses Contes, il avoit les mœurs pures, & on pourroit lui appliquer ce Vers d'un ancien Poëte :

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

* M. Laugeois d'Imbercourt.

Il ne laissoit même rien échapper de libre ni d'équivoque dans les conversations. On avoit beau l'agacer sur ces matieres ; il étoit toujours plein de respect pour les femmes, & ne médisoit d'elles que dans ses Ecrits, & & en général. Ce qu'il y a même de singulier, c'est que des meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles, & de jeunes personnes sur la maniere de se conduire dans le monde. Il donnoit d'excellens conseils, qui s'éloignoient également de la farouche austerité d'un Directeur peu éclairé, & & du relâchement d'un mondain peu scrupuleux.

Il eut un fils en 1660. qu'il garda fort peu de tems auprès de lui. A l'âge de quatorze ans, il le mit entre les mains de M. de Harlay, depuis Premier Président, & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison, où devoit venir son fils, qu'il n'avoit pas vû depuis long-

tems. Il ne le reconnut point, & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eut dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*

Cette Apathie, si recherchée par les anciens Philosophes, influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible aux injures même du tems. Comme il étoit né avec un esprit aisé, à qui rien ne coutoit, il n'eut jamais de Cabinet, & travailloit par-tout où il se sentoit inspiré. Madame de Bouillon, allant un jour à Versailles le matin, le vit rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude. Quoiqu'il fût assez froid, & qu'il eût tombé de la pluye toute la journée, la Fontaine étoit le seul qui ne s'en apperçut pas : semblable en quelque sorte aux fameux Archimede, qui travailloit tranquillement, tandis que les Enne-

mis saccheggioient la Ville où il étoit, & avoient pénétré jusqu'à son logis. C'est à ces poëtiques rêveries qu'on doit attribuer toutes les histoires vraies ou fausses des distractions de notre Auteur.

Madame de la Sabliere, chez qui il demouroit depuis vingt ans, étant morte, il fut invité de se retirer en Angleterre par Madame Mazarin & par Saint Evremond, qui lui promirent toutes les aises & toutes les douceurs de la vie. Il y eut même plusieurs Seigneurs Anglois, qui jaloux que la France possédât un si grand homme lui offrirent une fortune brillante, dans l'esperance de l'attirer dans leur Isle. La Fontaine ne fut point sourd à leurs sollicitations, & il se mit à apprendre l'Anglois; mais son génie indolent & ennemi d'un travail pénible, se dégoûta bien-tôt de l'étude d'une Langue seche & épineuse. Il renonça donc au voyage d'Angleterre. Les bienfaits de Monsieur le

Duc de Bourgogne ne contribuèrent pas peu à le retenir à Paris ; & ce jeune Mecene , déjà héritier du goût de son Ayeul pour les Lettres , épargna à sa patrie la douleur de perdre un de ses plus beaux esprits , & la honte de ne l'avoir pas retenu dans son sein.

Il tomba malade sur la fin de l'année 1692. Le Pere Pouget de l'Oratoire alla lui rendre visite , & lui parla au sujet de la Religion. La Fontaine avoit vécu dans une grande indolence sur cet article , comme sur tout le reste , se laissant guider par une simple lumière , qui ne lui découvroit que la loi naturelle. Il n'étoit ni incrédule , ni impie , & jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques des principes suspects , pour justifier son irreligion ou son indifférence. Le Pere Pouget réussit à le convaincre des preuves du Christianisme. Il fit une confession générale de toute sa vie ; & prêt à recevoir le Viatique , il détesta la source de sa gloire & de son im-

mortalité, & demanda pardon à Dieu, en présence de Messieurs de l'Académie Française, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés ; protestant que s'il recouvroit la santé, il n'emploieroit son talent qu'à écrire sur des matieres de morale ou de piété.

Il vêcut encore deux ans après sa conversion, & il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'alla pas loin ; & quand même le cours de sa vie eût été prolongé, il est probable qu'il n'y auroit pas beaucoup réussi. Outre la difficulté d'exceller en ce genre, son feu poëtique étoit éteint par l'âge, par le régime, & plus encore par la vie austere & pénitente qu'il s'étoit imposée à lui-même. Si dans la vigueur de son âge & de son génie, il s'étoit appliqué aux choses sacrées, il s'y feroit sans doute distingué, comme notre illustre Rousseau, qui n'a pas attendu ses dernières années, pour chanter les louanges divines. La Fontaine mourut à Paris, rue Plâtrière, le

13 de Mars 1695. âgé de soixante-quatorze ans. Il a été enterré dans le Cimetiere de Saint Joseph, à l'endroit même où son ami Moliere avoit été inhumé vingt-deux ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice, lorsqu'on le déshabilla; ce qui a fait dire à l'illustre fils du grand Racine :

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle
 Sa main sert malgré lui sa plume criminelle.
 Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
 Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste à caractériser le style de la Fontaine, & à dire un mot de ses compositions. Jamais homme n'écrivit avec plus de graces, plus de douceur, plus de naturel, plus de finesse & plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la Nature. Vous ne sentez nulle part le travail ni la gêne : il voyoit éclore sous sa main ces fleurs, qui coutoient des veilles aux Boileaux

& aux Racines. La Fontaine, plongé dans les douceurs d'un tranquille délire, n'éprouva certainement jamais ni fureur, ni transports, ni fougueux enthousiasme. On diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux Inventeur de l'Apologue & son admirable Copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid & moins nud que Phédre, il a attrapé le point de perfection dans ce genre; & ceux qui ont couru la même carrière, quoiqu'avec beaucoup de mérite, sont restés bien loin derrière lui. Ses Contes sont un parfait modèle du style historique dans le genre familier. Quelle exactitude, quelle aisance, quelle vivacité dans la narration! On est cependant obligé de dire qu'il ne met pas toujours la dernière main à un Ouvrage, qu'il est quelquefois négligé, & qu'il se trouve dans cet excellent Auteur des vices de construction & quelques défauts de langage. Il faut

que ceux qui le lisent sçachent discerner ces petites fautes, & ne les prennent pas pour des autorités. Mais sa poësie seroit peut-être moins admirable, si elle étoit plus travaillée, & cette molle négligence décele le grand Maître, & l'Ecrivain original. C'est le caractère des esprits faciles d'être ainsi peu châtiés, & comme indépendans des regles; à l'exemple de plusieurs grands Peintres, dont nous n'avons aucun tableau, où il n'y ait quelque petite partie négligée. Chappelle & Chaulieu ne sont pas sur la Langue plus exacts & plus scrupuleux que la Fontaine. Peut-être aussi que, si ce dernier n'avoit pas essayé trop de genres differens, il auroit mis plus de correction dans ses Ecrits. C'est lui-même qui nous le dit; & voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, & semblable aux Abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, & vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet:

A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers, comme en amours.

Madame de Sevigné étoit fort courroucée de cette légereté de la Fontaine.
» Je voudrois, dit-elle dans une de
» ses Lettres, faire une Fable qui lui
» fît entendre combien cela est mi-
» serable, de forcer son esprit à sortir
» de son genre, & combien la folie
» de vouloir chanter sur tous les tons,
» fait une mauvaise musique. « Quelle
vivacité cette Dame n'eût-elle donc
pas montrée, si de son tems il y avoit
eu un Poëte assez téméraire pour es-
sayer non-seulement tous les genres de
Poësie, mais tous les genres de Litté-
rature ! La Fontaine du moins n'a écrit
ni sur la Physique ni sur l'Histoire.
Son ambition se bernoit à exceller
dans son art, se mettant peu en peine
de tous les progrès qu'on pouvoit faire
dans les autres.

La postérité de la Fontaine subsiste

encore aujourd'hui. Le fils qu'il avoit eu de Marie Hericard en 1660. est mort en 1722. & a laissé un fils & trois filles. La famille jouit d'un privilège bien honorable pour la mémoire du Poëte, & pour celle du Magistrat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant été inquiétée après la mort de son mari, pour le payement de quelques charges publiques, M. d'Armenonville, alors Intendant de Soissons, écrivit à son Subdélégué, qu'il vouloit que la famille de la Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe & de toute imposition. Tous les Intendans de Soissons se sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace, & les descendans de notre Poëte conservent précieusement la Lettre de Monsieur d'Armenonville.



P R É F A C È

D E

L' A U T E U R

Sur le premier Tome de ses Contes.

J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement

xxij P R E F A C E.

cela m'est permis , mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on en impose en ma faveur à qui que ce soit , & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens , qui ne s'acquierent des amis , que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen : créatures de la Cabale , bien différens de cet Espagnol (1) qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre , je ne sçaurois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai , s'il m'est possible , au goût de mon siècle , instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet , on ne peut pas dire que toutes

(1) Quevedo.

P R E F A C E. xxiiij

saisons soient favorables pour toutes sortes de Livres. Nous avons vu les Rondeaux , les Métamorphoses , les Bouts-rimés régner tour à tour : maintenant ces galanteries sont hors de mode , & personne ne s'en soucie ; tant il est certain que ce qui plaît en un tems , peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vraiment solides , & d'une souveraine beauté , d'être bien reçus de tous les esprits , & dans tous les siècles , sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection , la prudence veut que je les garde en mon Cabinet , à moins que de bien prendre mon tems pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait , ou ce que j'ai cru faire dans cette Edi-

tion , où je n'ai ajouté de nouveaux Contes , que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus , & d'autres que j'ai accourcis , seulement pour diversifier & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde , tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce Livre est licentieux , l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première , je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi ; étant une loi indispensable selon Horace , ou plutôt selon la raison & le sens commun , de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire
de

de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait & avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute, & l'on ne me sçauroit condamner, que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, & les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on le traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui vou-

xxvj P R E F A C E.

droit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit assurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de prose, l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu, au tems, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement, que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans mes Ecrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté de ces Contes; elle

P R E F A C E. xxvij

passé légèrement. Je craindrois plutôt une douce mélancolie , où les Romains les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection , par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes ; on auroit raison, si je parlois sérieusement. Mais qui ne voit que ceci est un jeu , & par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens , & les maris plus sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés , ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire ; enfin qu'il y a des absurdités , & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes

xxviiij P R E F A C E.

garans : & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci, c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi-bien, seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer. Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bien-tôt trouvé d'autres.



CONTES



C O N T E S
D E
L A F O N T A I N E .

J O C O N D E .

Nouvelle tirée de l'Arioste.



A D I S régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour ,
Et tel , que des beautés qui régnoient à
sa Cour

La moitié lui portoit envie ,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en se mirant : Je fais , dit-il , gageure ,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en apas ;
Et gage , si l'on veut , la meilleure Province
De mes Etats ;

Et s'il s'en rencontre un , je promets , foi de Prince ,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.

Sire , dit-il , si votre Majesté

Est curieuse de beauté ,

Qu'elle fasse venir mon frere ;

Aux plus charmans il n'en doit guère :

Je m'y connois un peu , soit dit sans vanité.

Toutefois en cela pouvant m'être flaté ,

Que je n'en sois pas crû , mais les cœurs de vos Dames :

Du soin de guérir leurs flâmes

Il vous soulagera , si vous le trouvez bon :

Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune ,

Outre que tant d'amour vous seroit importune ,

Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond :

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)

Votre discours me donne une terrible envie

De connoître ce frere : amenez-le nous donc.

Voyons si nos beautés en feront amoureuses ,

Si ses apas le mettront en crédit ;

Nous en croirons les connoisseuses ,

Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part , & va querir Joconde ,

(C'est le nom que ce frere avoit)

A la campagne il vivoit ,

Loin du commerce du monde ,

Marié depuis peu ; content , je n'en sçais rien ,

Sa femme avoit de la jeunesse ,
De la beauté , de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive , & lui fait l'ambassade ,
Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant , & d'ailleurs fort aimable
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triumphoit d'être inconsolable ,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi , tu me quittes , disoit-elle !
As-tu bien l'ame assez cruelle ,
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la Cour ?

Tu sçais qu'à peine , elles durent un jour

Qu'on les conserve avec inquiétude ,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir ,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos regne jour & nuit ,

Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi , ne quitte point les hôtes de tes bois ,
Ces fertiles vallons , ces ombrages si cois ,
Enfin moi , qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'est plus le tems , tu ris de mon amour :
Va cruel , va montrer ta beauté singuliere ;
Je mourrai , je l'espere , avant la fin du jour.

L'Histoire ne dit point , ni de quelle maniere
 Joconde put partir, ni ce qu'il répondit ,
 Ni ce qu'il fit , ni ce qu'il dit ;
 Je m'en tais donc aussi , de crainte de pis faire ,
 Disons que la douleur l'empêcha de parler :
 C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
 Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller ,
 L'accable de baisers , & pour comble lui donne
 Un brasselet de façon fort mignonne ,
 En lui disant : Ne le perds pas ,
 Et qu'il soit toujours à ton bras ,
 Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;
 Il est de mes cheveux , je l'ai tissé moi-même :
 Et voilà de plus mon portrait ,
 Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens , eussiez crû que la Dame
 Une heure après eût rendu l'ame ;
 Moi qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme ,
 Je m'en ferois à bon droit défié.
 Joconde partit donc ; mais ayant oublié
 Le brasselet & la peinture :
 Par je ne sçais quelle aventure ,
 Le matin même il s'en souvient.

Au grand galop sur ses pas il revient ,
 Ne sçachant quelle excuse il feroit à sa femme.
 Sans rencontrer personne , & sans être entendu ,
 Il monte dans sa chambre , & voit près de la Dame
 Un lourdaut de Valet sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
 Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;

Mais cependant il n'en fit rien :
 Et mon avis est qu'il fit bien.
 Le moins de bruit que l'on peut faire
 En telle affaire ,
 Est le plus sûr de la moitié.
 Soit par prudence , ou par pitié ,
 Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces Amans il ne le falloit pas ;
 Car son honneur l'obligeoit en ce cas ,
 De leur donner le trépas.
 Vis , méchante , dit-il tout bas ,
 A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin ,
 Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
 Bien souvent il s'écrie , au fort de son chagrin :

 Encor si c'étoit un blondin ,
 Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
 Mais un gros lourdaud de Valet !
 C'est à quoi j'ai plus de regret :
 Plus j'y pense , & plus j'en enrage.

Ou l'amour est aveugle , ou bien il n'est pas sage ,
 D'avoir assemblé ces Amans.
 Ce sont hélas ! les divertissemens ;
 Et possible est-ce par gageure
 Qu'il a causé cette aventure ?

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
 Alteroit fort la beauté de Joconde :
 Ce n'étoit plus ce miracle d'amour ,
 Qui devoit charmer tout le monde.

Des Dames le voyant arriver à la Cour ,
 Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse ,
 Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner :
 Quoi , le pauvre homme a la jaunisse :
 Ce n'est pas pour nous la donner.
 A quel propos nous amener
 Un Galant , qui vient de jeûner
 La quarantaine ?

On se fût bien passé de prendre tant de peine
 Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus ,
 Et ne sçavoit que penser là-dessus :
 Car Joconde cachoit avec un soin extrême ,
 La cause de son ennui.

On remarquoit pourtant en lui ,
 Malgré ses yeux cavés & son visage blême ,
 De fort beaux traits , mais qui ne plaisoient point ,
 Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse
 Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux :
 L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
 Consuinoit en regrets la fleur de sa jeunesse.

Le Romain se vit donc à la fin soulagé
 Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Car un jour étant seul en une galerie ,
 Lieu solitaire & tenu fort secret ,
 Il entendit en certain cabinet ,
 Dont la cloison n'étoit que de menuiserie ,
 Le propre discours que voici.

Mon cher Curtade , mon fouci ,
 J'ai beau t'aimer , tu n'es pour moi que glace ;

Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :

Cent Conquérans voudroient avoir ta place,
Et tu sembles la mépriser ;

Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque Page

Au Lanfquet,

Que me venir trouver seule en ce cabinet.

Dorimene tantôt t'en a fait le message ;

Tu t'es mis contr'elle à jurer,

A la maudire, à murmurer,

Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,

Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain :

Je donnerois jusqu'à demain,

Pour deviner qui tenoit ce langage,

Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant son quant à moi.

Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,

Et son Amante étoit la Reine.

Le Romain sans beaucoup de peine,

Les vit, en approchant les yeux

Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.

Ces Amans se fioient au soin de Dorimene ;

Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là.

Mais la laissant tomber, Joconde la trouva ;

Puis s'en servit, puis en tira

Consolation non petite,

Car voici comme il raisonna.

Je ne suis pas le seul : & puis que même on quitte

Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,
 Il ne faut pas que je m'irrite
 D'être quitté pour un Valet.

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes,
 Il devient plus beau que jamais :
 Telle pour lui verse des larmes
 Qui se mocquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :
 Astolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
 Retournons aux Amans que nous avons laissez.

Après avoir tout vû , le Romain se retire ,
 Bien empêché de ce secret.

Il ne faut à la Cour ni trop voir , ni trop dire :
 Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait ,
 Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
 Un Prince libéral qui le favorisoit ,
 Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere
 Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
 Et que de but en blanc leur parler d'une affaire ,
 Dont le discours leur doit déplaire ,
 Ce seroit être mal-adroit ;

Pour adoucir la chose , il fallut que Joconde
 Depuis l'origine du Monde

Fît un dénombrement des Rois & des Césars ,
 Qui sujets comme nous à ces communs hazards ,
 Malgré les soins dont leur grandeur se pique ,

JOCONDE.

9

Avoient vû leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique ,
Et l'avoient vû , sans succomber
A la douleur , sans se mettre en colere ,
Et sans en faire pire chere.

Moi qui vous parle , Sire , ajoûta le Romain ,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin ,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage ,
Pour un des Dieux du mariage ;
Et comme tel de lui sacrifier.

Là-dessus il conta , sans en rien oublier ,
Toute sa déconvenue ;
Puis vint à celle du Roi.

Je vous tiens , dit Astolphe , homme digne de foi :
Mais la chose , pour être crue ,
Mérite bien d'être vue.
Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait ; & de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles ,

Comme il en entendit de ses propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus ,
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage ,
En galant homme , & pour le faire court ,
En véritable homme de Cour.

Nos femmes , ce dit-il , nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis :

Vengeons-nous-en , & courons le pays ;

Cherchons par-tout notre fortune.
 Pour réussir dans ce dessein ,
 Nous changerons nos noms , je laisserai mon train ;
 Je me dirai votre cousin ,
 Et vous ne me rendrez aucune déference :
 Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance ,
 Plus de plaisir , plus de commodité ,
 Que si j'étois suivi selon ma qualité.
 Joconde approuve fort le dessein du voyage ,
 Il nous faut dans notre équipage ,
 Continua le Prince , avoir un livre blanc ,
 Pour mettre les noms de celles
 Qui ne seront pas rebelles ,
 Chacune selon son rang.
 Je consens de perdre la vie ,
 Si devant que sortir des confins d'Italie ,
 Tout notre livre ne s'emplit ;
 Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
 Nous sommes beaux , nous avons de l'esprit ;
 Avec cela bonnes lettres de change :
 Il faudroit être bien étrange ,
 Pour résister à tant d'apas ,
 Et ne pas tomber dans les lacs
 De gens qui sèmeront l'argent & la fleurette ,
 Et dont la personne est bien faite.

 Leur bagage étant prêt , & le livre sur-tout ,
 Nos galans se mettent en voye.
 Je ne viendrois jamais à bout
 De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
 Nouveaux objets , nouvelle proye :

Heureuses les beautés, qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !

Il n'est en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin ni de Maire ,
De Podestat , de Gouverneur ,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place ;
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.

J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vrai-semblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.

Car , dira-t'on , quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science ,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut , je n'en sçais rien :
Ce n'est pas mon métier de cajoller personne :

Je le rends comme on me le donne ,
Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas

Arrêter un conteur d'Histoire ,

Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout ,
(De tout un peu , c'est comme il faut l'entendre)

Nous mettrons , dit Astolphe , autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.

Arrêtons-nous pour un tems quelque part ,
Et cela plutôt que plus tard ;

Car en amour , comme à la table ,

Si l'on en croit la Faculté,
 Diversité de mets peut nuire à la santé.
 Le trop d'affaires nous accable :
 Ayons quelque objet en commun ;
 Pour tous les deux c'est assez d'un.
 J'y consens, dit Joconde, & je sçais une Dame
 Près de qui nous aurons toute commodité.
 Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
 D'un des premiers de la Cité.
 Rien moins, reprit le Roi ; laissons la qualité :
 Sous les cotillons des grifettes
 Peut loger autant de beauté,
 Que sous les jupes des coquettes.
 D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon :
 Etre en continuel soupçon,
 Dépendre d'une humeur fiere, brusque, ou volage,
 Chez les Dames de haut parage
 Ces choses sont à craindre, & bien d'autres encor.
 Une grifette est un trésor :
 Car sans se donner de la peine,
 Et sans qu'aux Bals on la promene,
 On en vient aisément à bout ;
 On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
 Le point est d'en trouver une qui soit fidelle :
 Choisissons-là toute nouvelle,
 Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien,
 Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
 Je la tiens pucelle sans faute,
 Et si pucelle, qu'il n'est rien
 De plus puceau que cette belle ;
 Sa poupée en sçait autant qu'elle.

J'y songe , dit le Roi , parlons-lui dès ce soir ;
 Il ne s'agit que de sçavoir ,
 Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle ,
 Si son cœur se rend à nos vœux ,
 La première leçon du plaisir amoureux.
 Je sçai que cet honneur est pure fantaisie ;
 Toutefois étant Roi , l'on me le doit céder ;
 Du reste il est aisé de s'en accommoder.
 Si c'étoit , dit Joconde , une cérémonie ,
 Vous auriez droit de prétendre le pas ;
 Mais il s'agit d'un autre cas.
 Tirons au fort , c'est la justice ;
 Deux pailles en feront l'office.
 De la chappe à l'Evêque , hélas , ils se battoient ,
 Les bonnes gens qu'ils étoient ,
 Quoi qu'il en soit , Joconde eut l'avantage
 Du prétendu pucelage.
 La belle étant venue en leur chambre le soir
 Pour quelque petite affaire ,
 Nos deux Aventuriers près d'eux la firent seoir ,
 Louerent sa beauté , tâcherent de lui plaire ,
 Firent briller une bague à ses yeux.
 A cet objet si précieux
 Son cœur fit peu de résistance :
 Le marché se conclut ; & dès la même nuit ,
 Toute l'hôtellerie étant dans le silence ,
 Elle les vient trouver sans bruit.
 Au milieu d'eux ils lui font prendre place ,
 Tant qu'enfin la chose se passe
 Au grand plaisir des trois , & sur-tout du Romain
 Qui crut avoir rompu la glace.

Je lui pardonne, & c'est en vain
 Que de ce point on s'embarrasse ;
 Car il n'est si sotte après tout
 Qui ne puisse venir à bout
 De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
 Salomon , qui grand-clerc étoit ,
 Le reconnoît en quelque endroit ,
 Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.
 Il se tint content pour le coup ,
 Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
 Tout alla bien , & maître pucelage
 Joua des mieux son personnage.
 Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
 Le tems à cela près fut fort bien employé ,
 Et si bien , que la fille en demeura contente,
 Le lendemain elle le fut encor ,
 Et même encor la nuit suivante.
 Le jeune gars s'étonna fort
 Du refroidissement qu'il remarquoit en elle ;
 Il se douta du fait , la guéta , la surprit ,
 Et lui fit fort grosse querelle.
 Afin de l'appaiser , la belle lui promit ,
 Foi de fille de bien , que sans aucune faute
 Leurs Hôtes délogés , elle lui donneroit
 Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
 Je n'ai souci , dit-il , ni d'Hôtesse , ni d'Hôte :
 Je veux cette nuit même , ou bien je dirai tout ,
 Comment en viendrons-nous à bout ,
 Dit la fille fort affligée ?
 De les aller trouver je me suis engagée :
 Si j'y manque , adieu l'anneau ,

Que j'ai gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure ,

Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moi seulement , dorment-ils fort tous deux :

Oui , reprit-elle ; mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée :

Et tandis que je suis avec l'un empêchée ,

L'autre attend sans mot dire , & s'endort bien souvent

Tant que le siège soit vacant :

C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant ,

Je vous irai trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien ,

Vous seriez un mauvais homme.

Non , non , dit-il , ne craignez rien ,

Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa :

Le galant vint , & s'approcha

Des pieds du lit ; puis fit enforte ,

Qu'entre les draps il se glissa :

Et Dieu sçait comme il se plaça ,

Et comme enfin tout se passa.

Et de ceci , ni de cela

Ne se doute le moins du monde

Ni le Roi Lombard , ni Joconde.

Chacun d'eux pourtant s'éveilla

Bien étonné de telle aubade

Le Roi Lombard dit à part soi ,

Qu'a donc mangé mon camarade ?

Il en prend trop , & sur ma foi ,

C'est bien fait s'il devient malade.

Autant en dit de sa part le Romain.

Et le garçon ayant repris haleine ,
 S'en donna pour le jour , & pour le lendemain ;
 Enfin pour toute la semaine.

Puis les voyant tous deux rendormis , à la fin

Il s'en alla de grand matin ,
 Toujours par le même chemin ;
 Et fut suivi de la Donzelle.

Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés , le Roi dit au Romain ,
 Frere , dormez jusqu'à demain :

Vous en devez avoir envie ,

Et n'avez à présent besoin que de repos.

Comment, dit le Romain : mais vous-même, à propos,
 Vous avez fait tantôt une terrible vie.

Moi , dit le Roi , j'ai toujours attendu ,

Et puis voyant que c'étoit tems perdu ,

Que sans pitié ni conscience

Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron ,

Sans en avoir d'autre raison ,

Que d'éprouver ma patience ;

Je me suis , malgré moi , jusqu'au jour endormi ,

Que s'il vous eût plû , notre ami ,

J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eût été tout , n'ayant pas la riposte

Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?

Pour Dieu , reprit son compagnon ,

Cessez de vous railler , & changeons de matiere :

Je suis votre Vassal , vous l'avez bien fait voir.

C'est assez que tantôt il vous ait plû d'avoir

La fillette toute entiere.

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;

Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
 Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
 Si j'ai beaucoup de nuits telles que celles-ci.
 Sire, dit le Romain, trêve de raillerie ;
 Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
 Astolphe se piqua de cette repartie ;
 Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir ,
 Si le Roi n'eût fait venir
 Tout incontinent la belle.
 Ils lui dirent : Jugez-nous ,
 En lui contant leur querelle.
 Elle rougit, & se mit à genoux ;
 Leur confessa tout le mystère.
 Loin de lui faire pire chère ,
 Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné ;
 Et maint bel écu couronné ,
 Dont peu de tems après on la vit mariée ,
 Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos Aventuriers
 Mirent fin à leurs aventures ,
 Se voyant chargés de lauriers ,
 Qui les rendront fameux chez les races futures.
 Lauriers d'autant plus beaux , qu'il ne leur en coûta
 Qu'un peu d'adresse , & quelques feintes larmes ,
 Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
 L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
 Et leur livre étant plus que plein ,
 Le Roi Lombard dit au Romain :

Retournons au logis par le plus court chemin :
 Si nos femmes sont infidelles ,
 Consolons-nous ; bien d'autres le font qu'elles.
 La constellation changera quelque jour :
 Un tems viendra , que le flambeau d'amour
 Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :
 A présent on diroit que quelque astre malin
 Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
 D'ailleurs , tout l'Univers est plein
 De maudits enchanteurs , qui des corps & des ames
 Font tout ce qui leur plaît : sçavons-nous si ces gens
 (Comme ils sont traîtres & méchans ,
 Et toujours ennemis , soit de l'un , soit de l'autre)
 N'ont point enforcélé , mon épouse & la vôtre ,
 Et si par quelque étrange cas ,
 Nous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas ?
 Ainsi que bons Bourgeois achevons notre vie ,
 Chacun près de sa femme , & demeurons-en là.
 Peut-être que l'absence , ou bien la jalousie
 Nous ont rendu leurs cœurs , que l'Hymen nous ôta.
 Astolphe rencontra dans cette prophétie.
 Nos deux Aventuriers au logis retournés ,
 Furent très-bien reçus , pourtant un peu grondés ,
 Mais seulement par bien-séance.
 L'un & l'autre se vit de baisers régale ,
 On se récompensa des pertes de l'absence.
 Il fut dansé , sauté , ballé :
 Et du Nain nullement parlé ,
 Ni du Valet , comme je pense.
 Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié ,
 Vécut en grand soulas , en paix , en amitié ,

Le plus heureux , le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.

LE COCU BATU,
ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Boccace.

N'A pas long-tems de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guère ;
Et volontiers en chemin séjournoit ,
Quand par hazard le Galant rencontroit
Bon vin , bon gîte , & belle chambrière.
Avint qu'un jour en un Bourg arrêté
Il vit passer une Dame jolie ,
Leste , pimpante , & d'un Page suivie ,
Et la voyant , il en fut enchanté ,
La convoita , comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté ,
De vertu peu ; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien ,
De doux regards , jeune , fringante & belle ,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien ,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle ,
Tant se la mit le drôle en la cervelle ,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :

Et s'informant comment on l'appelloit,
 C'est, lui dit-on, la Dame du Village;
 Messire Bon l'a prise en mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
 Mais comme il est des premiers du pays,
 Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
 Dont il conçut esperance certaine.
 Voici comment le Pelerin s'y prit.
 Il renvoya dans la Ville prochaine
 Tous ses valets, puis s'en fut au Château;
 Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau,
 Qui cherchoit maître, & qui sçavoit tout faire.
 Messire Bon, fort content de l'affaire,
 Pour Fauconnier le loua bien & beau;
 Non toutefois sans l'avis de sa femme.
 Le Fauconnier plut très-fort à la Dame;
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Guère ne mit à déclarer sa flâme.
 Ce fut beaucoup; car le Vieillard étoit
 Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
 Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
 Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
 Eût demeuré volontiers en sa place.
 La jeune Dame en étoit bien d'accord:
 Ils n'attendoient que le tems de mieux faire.
 Quand je dirai qu'il leur en tarδοit fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.

La Dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens ? Ce propos entendu ,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours crû
Le Fauconnier garçon sage & fidèle ,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort , repartit cette Belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autrefois
Propos d'amour , dont je fus si surprise ,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
De l'étrangler , de lui manger la vûe : .
Il tint à peu ; je n'en fus retenue ,
Que pour n'oser un tel cas publier :
Même , à dessein qu'il ne le pût nier ,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit sous un certain poirier
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari , dis-je , est toujours avec moi ;
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme ,
Sinon la nuit , pendant son premier somme.
D'après de lui tâchant de me lever ,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari , mon époux ,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément :

Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma juppe, & contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups ;
 Que le galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur.
 L'époux retint cette leçon par cœur.

Onc il ne fut plus forte dupe
 Que ce Vieillard, bon homme au demeurant.
 Le tems venu d'attraper le Galant,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe,
 S'encorneta, courut incontinent
 Dans le jardin, où ne trouva personne :
 Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne,
 Claque des dents, & meurt quasi de froid,
 Le Pelerin, qui le tout observoit,
 Va voir la Dame, avec elle se donne
 Tout le bon tems qu'on a, comme je croi,
 Lors qu'amour seul étant de la partie,
 Entre deux draps on tient femme jolie,
 Femme jolie, & qui n'est point à soi.

Quand le Galant un assez bon espace
 Avec la Dame eut été dans ce lieu,
 Force lui fut d'abandonner la place :
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
 Dans le jardin il court en diligence.
 Messire Bon rempli d'impatience,
 A tous momens sa paresse maudit.
 Le Pelerin, d'aussi loin qu'il le vit,

Feignit de croire appercevoir la Dame.
Et lui cria : Quoi donc , méchante femme ,
A ton mari tu brassois un tel tour !
Est-ce le fruit de son parfait amour ?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte ;
Et de venir ne tenois quasi compte ,
Ne te croyant le cœur si perversi ,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien , je vois qu'il te faut un ami :
Trouvé ne l'as en moi , je t'en assure ;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi ,
C'est seulement pour éprouver ta foi ;
Et ne t'attends de m'induire à luxure ;
Grand pécheur suis ; mais j'ai là , Dieu merci ;
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur ferois-je un tel outrage ?
Mais , foi de Dieu , ce bras te châtierà ,
Et Monseigneur puis après le sçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye ,
Et tout ravi disoit entre ses dents :
Loué soit Dieu , dont la bonté m'envoye
Femme & valet si chastes , si prudens.
Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le Pelerin vous lui froisse une épaule ,
De horions laidement l'accoutra.
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eût voulu que le zèle
De son Valet n'eût été jusques-là ;
Mais le voyant si sage & si fidèle ,
Le bon hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva ,

24 LE MARI CONFESSEUR.

Lui conta tout, en lui difant : Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel Valet : c'est fans doute un trésor.
Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainfi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artus, sous le grand Roi François
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand' cérémonie.
Son Général lui chaussa l'épéron,
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester passage.
Si s'en revient tout fier en son Village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danfant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon Village quitté

Si j'étois crû , dit-il , en dignité
De cocuage & de chevalerie :
C'est moitié trop : sçachons la vérité.
Pour ce s'avise un jour de Confrérie ,
De se vêtir en Prêtre , & confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord font par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les grands étant venus ,
Force lui fut qu'elle changeât de game.
Pere , dit-elle , en mon lit font reçus
Un Gentilhomme , un Chevalier , un Prêtre.
Si le Mari ne se fût fait connoître ,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus :
Courte n'étoit pour sûr la Kyrielle.
Son Mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien lui prit. Ah , dit-il , infidelle !
Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
A mon mari , dit la fausse femelle ,
Qui d'un tel pas se sçut bien démêler.
Je vous ai vû dans ce lieu vous couler ;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas , qu'étant homme si sage ,
Vous n'avez sçû l'énigme débrouiller.
On vous a fait , dites-vous , Chevalier :
Auparavant vous ériez Gentilhomme :
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
Bénit soit Dieu , dit alors le bon-homme :
Je suis un sot , de l'avoir si mal pris.

LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaise,
 Prit belle femme, & fut très-avisé.
 Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,
 S'en vont prier un Marchand peu rusé,
 Qu'il leur prêtât deffous bonne promesse
 My-muid de grain; ce que le Marchand fait.
 Le terme échû, ce créancier les presse;
 Dieu sçait pourquoi: le galant, en effet,
 Crut que par-là baiseroit la commere.
 Vous avez trop dequoi me satisfaire,
 (Ce lui dit-il) & sans déboursfer rien:
 Accordez-moi ce que vous sçavez bien,
 Je songerai, répond-elle, à la chose.
 Puis vient trouver Blaise tout aussi-tôt,
 L'avertissant de ce qu'on lui propose.
 Blaise lui dit: Parbieu, femme, il nous faut
 Sans coup ferir rattraper notre somme.
 Tout de ce pas allez dire à cet homme
 Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
 Avant le coup demandez la cédule.
 De la donner je ne crois qu'il recule:
 Puis toufferez, afin de m'avertir;
 Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
 Lors de mon coin vous me verrez sortir
 Incontinent, de crainte de fortune.
 Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta;
 Dont le mari puis après se vanta;

Si que chacun glosoit sur ce mystere.
 Mieux eut valu tousser après l'affaire
 (Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
 Vous eussiez eu votre compte tous trois.
 N'y manquez plus , sauf après de se taire.
 Mais qu'en est-il , orçà , Belle , entre-nous ?
 Elle répond : Ah , Monsieur ! croyez-vous
 Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?
 (Notez qu'illec avec deux autres femmes
 Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi)
 Je pense bien , continua la Belle ,
 Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
 Mais quoi ! chacun n'est pas si sage qu'elle.

LE PAYSAN

Qui avoit offensé son Seigneur.

UN Payfan son Seigneur offensa.
 L'Histoire dit que c'étoit bagatelle :
 Et toutefois ce Seigneur le tença
 Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
 Coquin , dit-il , tu mérites la hard :
 Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
 C'est une fin à tes pareils commune.
 Mais je suis bon ; & de trois peines l'une
 Tu peux choisir : ou de manger trente aux ,
 J'entends sans boire , & sans prendre repos ;
 Ou de souffrir trente bons coups de gaules
 Bien appliqués sur tes larges épaules ,

Ou de payer sur le champ cent écus.

Le Payfan consultant là-dessus :

Trente aulx sans boire ! ah , dit-il , en soi-même ,

Je n'appris onc à les manger ainsi.

Je ne le puis sans un péril extrême.

Les cent écus , c'est le pire de tous.

Incertain donc il se mit à genoux ,

Et s'écria. Pour Dieu , miséricorde :

Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.

Quoi le Galant m'ose répondre encor ?

Le Payfan , de peur qu'on ne le pende ,

Fait choix de l'ail : & le Seigneur commande

Que l'on en cueille , & sur-tout du plus fort.

Un après un , lui-même il fait le compte :

Puis quand il voit que son calcul se monte

A la trentaine , il les mit dans un plat ;

Et cela fait , le malheureux pied-plat

Prend le plus gros , en pitié le regarde ,

Mange & rechigne , ainsi que fait un chat ,

Dont les morceaux sont frotés de moutarde ,

Il n'oseroit de la langue y toucher.

Son Seigneur rit , & sur-tout il prend garde

Que le Galant n'avale sans mâcher.

Le premier passe , aussi fait le deuxième ,

Au tiers il dit : Que le diable y ait part.

Bref il en fut à grand' peine au douzième ,

Que s'écriant , Haro , la gorge m'ard ;

Tôt , tôt , dit-il , que l'on m'apporte à boire ;

Son Seigneur dit : Ah , ah , fire Grégoire ,

Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas

Vous humectez volontiers le lampas :

Or bûvez donc & bûvez à votre aise :
Bon prou vous fasse : hola , du vin , hola.
Mais , mon ami , qu'il ne vous en déplaise ,
Il vous faudra choisir après cela
Des cent écus , ou de la bastonnade ,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc , dit l'autre , à vos bontés ,
Que les aulx soient sur les coups précontés :
Car pour l'argent , par trop grosse est la somme :
Où la trouver , moi qui suis un pauvre homme ?
Hé bien , souffrez les trente horions ,
Dit le Seigneur : mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le Vassal en sa panse
Loge un long trait , se munit le dedans :
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux il dit : Donnez-moi patience ,
Mon doux Jesus , en tous ces accidens.
Le tiers est rude : il en grince les dents ,
Se courbe tout , & faute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace ,
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ,
Et c'est grand cas , s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton ,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure ,
En observant la cadence & le ton :
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grace , dit-il : mais las ! point de nouvelle :
Car le Seigneur fait frapper de plus belle ,
Juge des coups , & tient sa gravité ,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.

Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net & comptant : je sçais qu'à la desferre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre
Court au magot, & dit, c'est tout mon fait,
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert ? il convient tout payer,
C'est grand' pitié quand on fâche son Maître.
Ce Paysan eut beau s'humilier,
Et pour un fait assez léger peut-être ;
Il se sentit enflâmer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard (les Rois de ce pays
 Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)
 Ce dernier-ci , dont parle en ses écrits
 Maître Bocace , Auteur de cette histoire ,
 Portoit le nom d'Agiluf en son tems.
 Il époufa Teudelingue la Belle ,
 Veuve du Roi dernier , mort sans enfans ,
 Lequel laiffa l'Etat fous la tutelle
 De celui-ci , Prince fage & prudent.
 Nulle beauté n'étoit alors égale
 A Teudelingue ; & la couche royale
 De part & d'autre étoit affurément
 Auffi complete , autant bien affortie
 Qu'elle fut onc : quand Meffer Cupidon
 En badinant fit cheoir de fon brandon
 Chez Agiluf , droit deffus l'écurie ,
 Sans prendre garde , & fans fe foucier
 En quel endroit ; dont avecque furie
 Le feu fe prit au cœur d'un Muletier.
 Ce Muletier étoit homme de mine ,
 Et démentoit en tout fon origine ,
 Bien fait & beau , même ayant du bon fens.
 Bien le montra : car s'étant de la Reine
 Amouraché , quand il eut quelque tems
 Fait fes efforts , & mis toute fa peine

Pour se guérir , sans pouvoir rien gagner ;
 Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
 Maître ne sçais meilleur pour enseigner
 Que Cupidon : l'ame la moins subtile
 Sous sa férule apprend plus en un jour ,
 Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux écoles.
 Aux plus grossiers , par un chemin bien court ,
 Il sçait montrer les tours & les paroles.
 Le présent Conte en est un bon témoin.
 Notre amoureux ne songeoit près ni loin ,
 Dedans l'abord , à jouir de sa mie.
 Se déclarer de bouche ou par écrit
 N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit ,
 Mourût ou non , d'en passer son envie ,
 Puis qu'aussi bien plus vivre ne pouvoit ;
 Et mort pour mort , toujours mieux lui valoit ,
 Auparavant que sortir de la vie ,
 Eprouver tout , & tenter le hazard.

L'usage étoit chez le peuple Lombard ,
 Que quand le Roi , qui faisoit lit à part ,
 Comme tous font , vouloit avec sa femme
 Aller coucher , seul il se présentoit
 Presque en chemise , & sur son dos n'avoit
 Qu'une simarre : à la porte il frappoit
 Tout doucement ; aussi-tôt une Dame
 Ouvroit sans bruit , & le Roi lui mettoit
 Entre les mains la clarté qu'il porroit ;
 Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.
 D'abord la Dame éteignoit en sortant
 Cette clarté : c'étoit le plus souvent

Une lanterne ou de simples bougies :
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci ;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ;
Se présenta comme c'étoit l'usage ,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit , dormant plus d'à demi ,
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure ,
Fors que le Roi ne vint parcillement.
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser , force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier frais , gaillard & dispos ,
Et parfumé , se coucha sans rien dire.
Un autre point , outre ce qu'avons dit ,
C'est qu'Agiluf , s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin , soit touchant son Empire ,
Ou sa famille , ou pour quelques autres cas ,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre Amoureux fournit plus d'une traite :
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensément ; & crut que la colere
Rendoit le Prince , outre son ordinaire ,
Plein de transport , & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présens le Ciel est toujours juste :
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguste
A les vertus propres pour commander :
Un Avocat sçait les points décider :

Au jeu d'amour le Muletier fait rage :
Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.

Notre Galant s'étant diligenté ,
Se retira sans bruit & sans clarté
Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine ,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine :
Voulut s'ébattre , & l'étonna bien fort.
Certes , Monsieur , je sçais bien , lui dit-elle ,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle :
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir : même outre l'ordinaire
En avez pris , & beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu , Monsieur , je vous prie , avisez
Que ne soit trop : votre santé m'est chere.
Le Roi fut sage , & se douta du tour ;
Ne sonna mot , descendit dans la cour ,
Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier , comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie ,
Fors le Galant qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du poux.
Pas ne faillit dedans sa conjecture :
Et le second qu'il tâta d'aventure ,
Étoit son homme , à qui d'émotion ,
Soit pour la peur , ou soit pour l'action ,
Le cœur battoit , & le poux tout ensemble ;

Ne sçachant pas où devoit aboutir
 Tout ce mystere , il feignoit de dormir.
 Mais quel sommeil ! Le Roi , pendant qu'il tremble ,
 En certain coin va prendre des ciseaux ,
 Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
 Faisons , dit-il , au Galant une marque ,
 Pour le pouvoir demain connoître mieux ,
 Incontinent de la main du Monarque
 Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
 Lui fut coupé ; droit vers le front du sire ;
 Et cela fait , le Prince se retire.
 Il oublia de ferrer le toupet ;
 Dont le Galant s'avisa d'un secret ,
 Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
 Le Muletier alla sur l'heure même
 En pareil lieu tondre ses compagnons.
 Le jour venu , le Roi vit ces garçons
 Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :
 Qu'est-ceci donc ! qui croiroit que ma femme
 Auroit été si vaillante au déduit ?
 Quoi ! Teudelingue a-t'elle cette nuit
 Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize ?
 Autant en vit vers le front de rondus.
 Or bien , dit-il , qui l'a fait si se taife :
 Au demeurant , qu'il n'y retourne plus.



L A S E R V A N T E
J U S T I F I E' E.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCCACE n'est le seul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain ,
Je puis encore en un vieux magasin ;
Vieux , des plus vieux , où Nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent , bien déduites & belles
Pour la plûpart , & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre
D'un c'étoit moi , naïf autant que rare ,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voici le fait , quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coutume ; & sans telles licences ,
Je quitterois la charge de Conteur.

Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour sçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit ,
Pleine de suc , & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robe.

Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme ; & d'un très-grand matin
S'en va trouver sa Servante au jardin ;
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'étoit sa fête. Voyant donc de sa femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer :
S'insinuer en fait de Chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein :
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit : mais de quelle manière ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché : bien sçavoir sa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baïsa pour en avoir raison
Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises,
En cet étrif la Servante tomba.
Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de-là :
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystère.
L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment :
Nous voilà pris, dit-il, à sa Servante.
Notre voisine est languarde & méchante ;
Mais ne foyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment.
Puis fait si bien que s'étant éveillée,
Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rollet :

Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
 La pauvre Epouse au jardin est menée.
 La fut par lui procédé de nouveau.
 Même débat, même jeu se commence.
 Fleurs de voler : retons d'entrer en danse,
 Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau,
 Somme que l'herbe en fut encor froissée.
 La pauvre Dame alla l'après-dinée
 Voir sa voisine, à qui ce secret-là
 Chargeoit le cœur : elle se soulagea
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
 Dit cette femme avec un front sévère,
 Laisser passer sans vous en avertir
 Ce que j'ai vû. Voulez-vous vous servir
 Encor long-tems d'une fille perdue ?
 A coups de pieds, si j'étois que de vous,
 Je l'envoyerois ainsi qu'elle est venue.
 Comment ! elle est aussi brave que nous.
 Or bien ; je sçais celui de qui procede
 Cette piafe ; apportez-y remede,
 Tout au plutôt : car je vous avertis
 Que ce matin étant à la fenêtré,
 Ne sçais pourquoi, j'ai vû de mon logis
 Dans son jardin votre mari paroître,
 Puis la Galante ; & tous deux se font mis
 A se jeter quelques fleurs à la tête.
 Sur ce propos l'autre l'arrêta, coi :
 Je vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

La Voisine.

Voire ! écoutez le reste de la fête :
 Vous ne sçavez où je veux en venir.

Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs, que baifers on appelle.

La Femme.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

La Voisine.

Du jeu des fleurs à celui des térons.

Ils sont passés, après quelques façons ?

A pleine main on les a laissés prendre,

La Femme.

Et pourquoi non ? c'étoit moi : votre Epoux

N'a-t'il pas donc les mêmes droits sur vous ?

La Voisine.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre

Est trébuchée, & comme je le croi,

Sans se blesser ; vous riez !

La Femme.

C'étoit moi.

La Voisine.

Un cotillon a paré la verdure.

La Femme.

C'étoit le mien.

La Voisine.

Sans vous mettre en courroux,

Qui le portoit de la fille ou de vous ?

C'est-là le point ; car Monsieur votre Epoux

Jusques au bout a poussé l'aventure.

La Femme.

Qui ? c'étoit moi : votre tête est bien dure.

La Voisine.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :

J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :

J'aurois juré que je les avois vûs
 En ce lieu-là se divertir ensemble :
 Mais excusez , & ne la chassez pas.

La Femme.

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

La Voisine.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
 Vous en tenez , ma commere ma mie.

LA GAGEURE

DES

TROIS COMMEREES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRE's bon vin , trois Commeres un jour
 S'entretenoient de leurs tours & prouesses ,
 Toutes avoient un ami par amour ,
 Et deux étoient au logis les Maîtresses ,
 L'une disoit : J'ai le Roi des maris :
 Il n'en est point de meilleur dans Paris.
 Sans son congé je vas par-tout m'ébatre.
 Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
 Il ne faut pas se lever trop matin ,
 Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
 Par mon ferment , dit une autre aussi-tôt ,
 Si je l'avois , j'en ferois une étreine ;
 Car quant à moi , du plaisir ne me chaut ,

A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
 Votre Epoux va tout ainsi qu'on le mene :
 Le mien n'est tel , j'en rends graces à Dieu.
 Bien sçauroit prendre & le tems & le lieu.
 Qui tromperoit à son aise un tel homme.
 Pour tout cela ne croyez que je chomme.
 Le passe-tems en est d'autant plus doux :
 Plus grand en est l'amour des deux parties ,
 Je ne voudrois contre aucune de vous ,
 Qui vous vantez d'être si bien loties ,
 Avoir troqué de Galant ni d'Epoux.
 Sur ce débat la troisieme Commere
 Les mit d'accord : car elle fut d'avis
 Qu'Amour se plaît avec les bons maris ,
 Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vuide , le propos s'échauffant ,
 Et d'en conter toutes trois triomphant ,
 Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
 Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
 Laissons à part les disputes frivoles ?
 Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
 Le moins bon tour payera quelque amende.
 Nous le voulons , c'est ce que l'on demande :
 Dirent les deux. Il faut faire serment ,
 Que toutes trois , sans nul déguisement ,
 Rapportérons , l'affaire étant passée ,
 Le cas au vrai : puis pour le jugement
 On en croira la Commere Macée.
 Ainsi fut dit , ainsi l'on s'accorda.
 Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte:
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveau tours,
Toujours chercher des maisons empruntées,
Pour plus à l'aïse ensemble se jouer.
La bonne Dame habille en chambrière,
Le Jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, & baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'Époux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant
N'en avoir vû jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant:
Belle servante, & mari vert Galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa Servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la Belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la Galante lui dit:
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le Maître
Et la Servante ayant fait leur marché,

S'en vont au lit ; & le drôle couché ,
Elle en cornette , & dégrafant sa jupe ,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'Epoux , cette fois pris pour dupe.
Oh , oh , lui dit la Commere en riant ,
Votre ordinaire est donc trop peu friant
A votre goût ; & par saint Jean , beau Sire ,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raisons
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.
Et vous , la belle au dessein si gaillard ,
Merci de moi , Chambriere d'un liard ,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en suis d'avis , non pourtant qu'il m'en chaille ;
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu , je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vûe :
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laiſſons ce point ; je ſçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte , marchons , que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte ,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne , & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir , & vous jure ma foi ,

Que nuit & jour vous ferez près de moi.
 Qu'ai-je besoin de me mettre en allarmes,
 Puisque je puis empêcher tous vos tous ?
 La Chambrière écoutant ce discours,
 Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes ;
 Prend son paquet, & sort sans consulter ;
 Ne se le fait pas deux fois répéter,
 S'en va jouer un autre personnage,
 Fait au logis deux métiers tour à tour :
 Galant de nuit, Chambrière de jour,
 En deux façons elle a soin du ménage.
 Le pauvre Epoux se trouve tout heureux,
 Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
 Lui couché seul, notre Couple amoureux
 D'un tems si doux à son aise profite :
 Rien ne s'en perd, & des moindres momens,
 Bons ménagers furent nos deux Amans,
 Sçachant très-bien que l'on n'y revient guères.
 Voilà le tour d'une des Commeres.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
 Avecque lui sous un poirier assise,
 De son dessein vint aisément à bout.
 En peu de mots j'en vas conter la guise.
 Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
 Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
 Et qui faisoit les Servantes troter.
 La Dame dit : Je voudrois bien goûter
 De ce fruit-là : Guillot, monte & secoue
 Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
 Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant.

Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme : aussi-tôt le Valet
Frotant ses yeux , comme étonné du fait ,
Vraiment , Monsieur , commence-t'il à dire ,
Si vous vouliez Madame caresser ,
Un peu plus loin , vous pouviez aller rire ,
Et moi présent , du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême :
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas ,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi bien , pour le tems qu'il vous faut ,
Les nuits d'Été sont encor assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits , tant de chambres si belles.
La Dame dit : Que conte celui-là ,
Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descend , descend , mon ami , tu verras.
Guillot descend. Hé bien , lui dit son Maître ,
Nous jouons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le présent.

Le Mari.

Pour le présent !

Guillot.

Oui , Monsieur , je veux être
Ecorché vif , si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

La Femme.

Mieux te vaudroit laisser cette fornette ,
Je te le dis , car elle sent les coups.

Le Mari.

Non , non , ma mie , il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

Est-ce être fou , que de voir ce qu'on voit ?

La Femme.

Et qu'as-tu vû ?

Guillot.

J'ai vû , je le répète ,
Vous & Monsieur , qui dans ce même endroit
Jouez tous deux au doux jeu d'amourette ,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

La Femme.

Voire , charmé : tu nous fais un beau conte.

Le Mari.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte ;
Vous en sçavez bien-tôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté ,
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'Epoux , qui voit comme l'on se caresse ,
Crie , & descend en grand' hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col , ou peu s'en faut ,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutes fois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment , dit-il : quoi même à mon aspect !
Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte Dame !
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

Le Mari.

Oses-tu bien le demander encor ?

La Femme.

Et pourquoi non ?

Le Mari.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

La Femme.

Ah ! ç'en est trop , parlez mieux , je vous prie.

Le Mari.

Quoi , ce coquin ne te caressoit pas ?

La Femme.

Moi ? vous rêvez.

Le Mari.

D'où viendrait donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison , où la vûe ?

La Femme.

Me croyez-vous de sens si dépourvûe ,
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer , si j'en avois envie ?

Le Mari.

Je ne sçais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte , & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher , & descend doucement.
Ne cherchez plus , leur dit-il , d'autres causes ,
C'est ce poirier , il est enforcélé.
Puis qu'il fait voir de si vilaines choses ,

Reprit la femme , il faut qu'il soit brûlé.
 Cours au logis , dis qu'on le vienne abatre :
 Je ne veux plus que cet arbre maudit
 Trompe les gens. Le Valet obéit.
 Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre ,
 Se demandant l'un l'autre sourdement
 Quel si grand crime a ce poirier pû faire ?
 La Dame dit : Abatez seulement ;
 Quant au surplus ce n'est pas votre affaire.
 Par ce moyen la seconde Commere
 Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
 Passons au tour que la troisieme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
 Ne lui manquoient , non plus que l'eau du puits.
 Là tous les jours étoient nouveaux déduits :
 Notre Donzelle y tenoit sa partie.
 Un sien Amant étant lors de quartier ,
 Ne croyant pàs qu'un plaisir fût entier ,
 S'il n'étoit libre , à la Dame propose
 De se trouver seuls ensemble une nuit.
 Deux , lui dit-elle , & pour si peu de chose
 Vous ne serez nullement éconduit :
 Ni de par moi ne manquera l'affaire.
 De mon mari je sçaurai me défaire
 Pendant ce tems. Aussi-tôt fait que dit.
 Bon besoin eut d'être femme d'esprit :
 Car pour Epoux elle avoit pris un homme
 Qui ne faisoit en voyages grands frais.
 Il n'alloit pas querir pardons à Rome ,
 Quand il pouvoit en rencontrer plus près.

Tout au rebours de la bonne Donzelle ,
 Qui pour montrer sa ferveur & son zèle ,
 Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
 Pelerinage avoit fait son devoir
 Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux style :
 Il lui falloit , pour se faire valoir ,
 Chose qui fut plus rare & moins facile.
 Elle s'attache à l'orteil dès le soir
 Un brin de fil , qui rendoit à la porte
 De la maison , & puis se va coucher
 Droit au côté d'Henriet Berlinguier,
 (On appelloit son mari de la sorte)
 Elle fit tant qu'Henriet se tournant
 Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
 Quelque dessein , & sans faire semblant
 D'être éveillé , sur ce fait il raisonne :
 Se leve enfin , & fort tout doucement ;
 De bonne foi son Epouse dormant ,
 Ce lui sembloit : fuit le fil dans la rue ,
 Conclut de-là que l'on le trahissoit ;
 Que quelque Amant que la Donzelle avoit ,
 Avec ce fil par le pied la tiroit ,
 L'avertissant ainsi de sa venue :
 Que la Galante aussi-tôt descendoit ,
 Tandis que lui pauvre mari dormoit.
 Car autrement , pourquoi ce badinage ?
 Il falloit bien que Messer cocuage
 Le visitât : honneur dont à son sens
 Il se seroit passé le mieux du monde.
 Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
 Hors la maison fait le guet & la ronde ,

Pour attraper quiconque tirera
 Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
 Que ce logis avoit sur le derriere
 Dequoi pouvoit introduire l'ami :
 Il le fut donc par une Chambriere.
 Tout domestique en trompant un mari,
 Pense gagner indulgence plénier.
 Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
 La bonne Dame, & le jeune Muguet
 En font aux mains, & Dieu sçait la maniere,
 En grand soulas cette nuit se passa ;
 Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
 Tout fut des mieux, graces à la Servante,
 Qui fit si bien devoir de surveillante,
 Que le Galant tout à tems délogea.
 L'Epoux revint quand le jour approcha ;
 Reprit sa place, & dit que la migraine
 L'avoit contraint d'aller coucher en-haut.
 Deux jours après la Commere ne faut
 De mettre un fil : Berlinguier aussi-tôt
 L'ayant senti, rentre en la même peine,
 Courre à son poste, & notre Amant au sien,
 Renfort de joye : on s'en trouva si bien,
 Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
 Et Berlinguier prenant la même excuse
 Sortit encor, & fit place à l'Amant.
 Autre renfort de tout contentement.
 On s'en tint-là. Leur ardeur refroidie,
 Il en fallut venir au dénouement ;
 Trois actes eut, sans plus, la Comédie.
 Sur le minuit l'Amant s'étant sauvé,

Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
 Par un des siens, sur qui l'Époux se rue,
 Et le contraint, en occupant la rue,
 D'entrer chez lui, le tenant au collet,
 Et ne sçachant que ce fut un Valet.
 Bien à propos lui fut donné le change.
 Dans le logis un vacarme étrange.
 La femme accourt au bruit que fait l'Époux,
 Le Compagnon se jette à leurs genoux ;
 Dit qu'il venoit trouver la Chambrière ;
 Qu'avec ce fil il la tiroit à foi,
 Pour faire ouvrir ; & que depuis n'a guère
 Tous deux s'étoient entredonnés la foi.
 C'est donc cela, poursuivit la Commère ;
 En s'adressant à la fille, en colere,
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil,
 Un brin de fil : je m'en mis un pareil
 Pour attrapper avec ce stratagème
 Votre Galant. Or bien, c'est votre Époux.
 A la bonne heure : il faut cette nuit même
 Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
 Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
 On les dota l'un & l'autre amplement ;
 L'époux, la fille & le valet, l'amant :
 Puis au moûtier le couple s'alla rendre ;
 Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
 Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.
 Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte.
 Macée ayant pouvoir de décider,
 Ne sçut à qui la victoire accorder ;
 Tant cette affaire à résoudre étoit forte.

Toutes avoient eu raison de gager :
 Le procès pend , & pendra de la sorte
 Encor long-tems , comme l'on peut juger.

LE CALENDRIER
 DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Boccac.

PLU S d'une fois je me suis étonné ,
 Que ce qui fait la paix du mariage
 En est le point le moins considéré.
 Lors que l'on met une fille en ménage ;
 Les pere & mere ont pour objet le bien ;
 Tout le surplus , ils le comptent pour rien ;
 Jeunes tendrons à Vieillards appariant :
 Et cependant je vois qu'ils se soucient
 D'avoir chevaux à leur Char attelés
 De même taille , & mêmes chiens couplés ;
 Ainsi des bœufs , qui de force pareille
 Sont toujours pris : car ce seroit merveille ,
 Si sans cela la charrue alloit bien.
 Comment pourroit celle du mariage
 Ne mal aller , étant un attelage
 Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
 J'en vas conter un exemple notable.

On sçait qui fut Richard de Quinzica.
 Qui mainte Fête à sa femme allégua ,

Mainte vigile , & maint jour fériable ,
 Et du devoir crut s'échapper par-là.
 Très-lourdement il erroit en cela.
 Cettui Richard étoit Juge dans Pise ,
 Homme sçavant dans l'étude des Loix ,
 Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise
 Montroit assez qu'il devoit faire choix
 De quelque femme à peu près de même âge :
 Ce qu'il ne fit , prenant en mariage
 La micux séante , & la plus jeune d'ans
 De la Cité , fille bien alliée ,
 Belle sur-tout : c'étoit Bartholomée
 De Galandi , qui parmi ses parens
 Pouvoit compter les plus gros de la ville.
 En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
 Et l'on disoit communément de lui ,
 Que ses enfans ne manqueroient de peres.
 Tel fait métier de conseiller autrui ,
 Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
 Quinzica donc n'ayant de quoi servir
 Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée ,
 Pour s'excuser , & pour la contenir ,
 Ne rencontroit point de jour en l'année ,
 Selon son compte & son Calendrier ,
 Où l'on se pût sans scrupule appliquer
 Au fait d'Hymen : chose aux vieillards commode ,
 Mais dont le sexe abhorre la méthode.
 Quand je dis , point , je veux dire , très-peu :
 Encor ce peu lui donnoit de la peine.
 Toute en férie il mettoit la semaine ;
 Et bien souvent faisoit venir en jeu

Saint qui ne fut jamais dans la Légende.
 Le Vendredi, disoit-il, nous demande
 D'autres penfers, ainsi que chacun sçait :
 Pareillement il faut que l'on retranche,
 Le Samedi, non sans juste sujet,
 D'autant que c'est la veille du Dimanche.
 Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
 Quand au Lundi, je ne trouve à propos
 De commencer par ce point la semaine ;
 Ce n'est le fait d'une ame bien Chrétienne.
 Les autres jours autrement s'excusoit :
 Et quand venoit aux Fêtes solennelles,
 C'étoit alors que Richard triomphoit,
 Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
 Long-tems devant toujours il s'abstenoit ;
 Long-tems après il en ufoit de même ;
 Aux Quatre-tems autant il en faisoit ;
 Sans oublier l'Avent ni le Carême.
 Cette saison pour le Vieillard étoit
 Un tems de Dieu, jamais ne s'en lassoit :
 De Patrons même il avoit une liste.
 Point de quartier pour un Evangéliste,
 Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
 Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur
 Qu'il ne chommât : tous les sçavoit par cœur.
 Que s'il étoit au bout de son scrupule,
 Il alléguoit les jours malencontreux,
 Puis les brouillards, & puis la canicule,
 De s'excuser n'étant jamais honteux.
 La chose ainsi presque toujours égale,
 Quatre fois l'an, de grace spéciale,

Notre Docteur régaloit sa moitié,
 Petitement ; enfin c'étoit pitié :
 A cela près , il traitoit bien sa femme.
 Les affiquets , les habits à changer ,
 Joyaux , bijoux , ne manquoient à la Dame ;
 Mais tout cela n'est que pour amuser
 Un peu de tems des esprits de poupée ;
 Droit au solide alloit Bartholomé.
 Son seul plaisir dans la belle saison ,
 C'étoit d'aller à certaine maison
 Que son mari possédoit sur la côte :
 Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
 Là quelquefois sur la mer ils montoient ,
 Et le plaisir de la pêche goûtoient ,
 Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
 Arrive donc , qu'un jour de promenade
 Bartholomé & Messer le Docteur ,
 Prennent chacun une barque à Pêcheur ,
 Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure ,
 A qui des deux auroit plus de bonheur ,
 Et trouveroit la meilleure aventure
 Dedans sa Pêche , & n'avoient avec eux
 Dans chaque barque en tout qu'un homme ou deux.

Certain Corfaire apperçut la chaloupe
 De notre Epouse , & vint avec sa troupe
 Fondre dessus ; l'emmena bien & beau ;
 Laisa Richard : soit que près du rivage
 Il n'osa pas hasarder davantage ;
 Soit qu'il craignît , qu'ayant dans son Vaisseau
 Notre Vieillard , il ne pût de sa proye

Si bien jouir : car il aimoit la joye
Plus que l'argent , & toujours avoit fait
Avec honneur son métier de Corfaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet ,
Ainsi que font gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire ;
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allegue.
Or tel étoit celui dont nous parlons ,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La Belle fit son devoir de pleurer
Un demi jour , tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la réconforter ;
Et notre Epouse à la fin de se rendre.
Il la gagna : bien sçavoit son métier.
Amour s'en mit , Amour ce bon Apôtre ,
Dix mille fois plus Corfaire que l'autre ,
Vivant de rapt , faisant peu de quartier.
La Belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
Car là n'étoit ni Vigile ni Fête.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par tout , & sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Legiste eut mis son doigt au feu ,
Que son Epouse étoit toujours fidelle ,
Entiere & chaste ; & que moyennant Dieu ,
Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit ,
L'alla trouver , lui mit la carte blanche :

Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit ,
 C'est à grand tort : je veux vous rendre franche
 Et sans rançon votre chere moitié.
 Ne plaise à Dieu , que si belle amitié
 Soit par mon fait de désastre ainsi pleine.
 Celle pour qui vous prenez tant de peine ,
 Vous reviendra selon votre desir ;
 Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
 Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre.
 Car si j'allois vous en rendre quelqu'autre ,
 Comme il m'en tombe assez entre les mains ,
 Ce me seroit une espece de blâme.
 Ces jours derniers je pris certaine Dame ,
 Dont les cheveux sont quelque peu châtains ,
 Grande de taille , en bon point , jeune & fraîche.
 Si cette Belle , après vous avoir vû ,
 Dit être à vous , c'est autant de conclu :
 Reprenez-là ; rien ne vous en empêche.
 Richard reprit : Vous parlez sagement ,
 Et me traitez trop généreusement.
 De son métier il faut que chacun vive.
 Mettez un prix à la pauvre captive ,
 Je le payerai comptant , sans hésiter :
 Le compliment n'est ici nécessaire ;
 Voilà ma bourse : il ne faut que compter.
 Ne me traitez que comme on pourroit faire
 En pareil cas l'homme le moins connu.
 Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
 D'honnêteté ? non fera sur mon ame ;
 Vous le verrez. Car , quant à cette Dame ,
 Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.

Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi.
 Mais aux baisers que de la pauvre femme
 Je recevrai, ne craignant qu'un seul point ;
 C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
 On fait venir l'Épouse toute à l'heure,
 Qui froidement, & ne s'émouvant point,
 Devant ses yeux voit son mari paroître,
 Sans témoigner seulement le connoître,
 Non plus qu'un homme arrivé du Pérou:
 Voyez, dit-il, la pauvreté est honteuse
 Devant les gens, & sa joye amoureuse
 N'ose éclater : foyez sûr qu'à mon coût,
 Si j'étois seul, elle seroit fautée.
 Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
 Dedans sa chambre allez, conduisez-là.
 Ce qui fut fait : & la chambre fermée,
 Richard commence, Eh là, Bartholomé,
 Comme tu fais : Je suis ton Quinzica,
 Toujours le même à l'endroit de sa femme.
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
 En mon visage un si grand changement ?
 C'est la douleur de ton enlèvement
 Qui me rend tel ; & toi seule en es cause.
 T'ai-je jamais refusé nulle chose,
 Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtemens ?
 En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
 De ton vouloir ne me rendois-je esclave,
 Tu le feras étant avec ces gens ;
 Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
 Ce qu'il pourra, répondit brusquement
 Bartholomé. Est-il tems maintenant

D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine ,
 Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ,
 Vous vieux penard , moi fille jeune & drue ,
 Qui méritois d'être un peu mieux pourvue ,
 Et de goûter ce qu'Hymen a de doux .
 Pour cet effet j'étois assez aimable ;
 Et me trouvois aussi digne , entre nous ,
 De ces plaisirs , que j'en étois capable .
 Or est le cas allé d'autre façon .
 J'ai pris mari , qui pour toute chanson
 N'a jamais eu que ses jours de férie :
 Mais Pagamin , si-tôt qu'il m'eut ravie ,
 Me sçut donner bien une autre leçon .
 J'ai plus appris des choses de la vie
 Depuis deux jours , qu'en quatre ans avec vous .
 Laissez-moi donc , Monsieur , mon cher Epoux :
 Sur mon retour n'insistez davantage .
 Calendriers ne sont point en usage
 Chez Pagamin : je vous en avertis .
 Vous & les miens avez mérité pis ;
 Vous , pour avoir mal mesuré vos forces
 En m'épousant ; eux pour s'être mépris ,
 En préférant les légères amorces
 De quelque bien à cet autre point-là .
 Mais Pagamin pour tous y pourvoira :
 Il ne sçait Loi , ni Digeste , ni Code ;
 Et cependant très-bonne est sa méthode .
 De ce matin lui-même il vous dira
 Du quart en sus comme la chose en va .
 Un tel aveu vous surprend & vous touche :
 Mais faire ici de la petite bouche

Ne fert de rien : l'on n'en croira pas moins.
 Et puis qu'enfin nous voici sans témoins,
 Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.
 Je suis de chair, les habits rien n'y font.
 Vous sçavez bien, Monsieur, qu'entre la tête
 Et le talon d'autres affaires sont.
 A tant se tut. Richard tombé des nues,
 Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
 Bartholomée ayant ses hontes bues,
 Ne se fit pas tenir pour demeurer,
 Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse,
 Outre les maux qui suivent la vieillesse,
 Qu'il en mourut à quelques jours de-là.
 Et Pagamin prit à femme sa Veuve.
 Ce fut bien-fait : nul des deux ne tomba
 Dans l'accident du pauvre Quinzica,
 S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
 Belle leçon pour gens à cheveux gris;
 Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
 Car en ce cas Messieurs les favoris
 Font leur ouyrage, & la Dame est contente.



A F E M M E A V A R E

G A L A N T E S C R O C .

Nouvelle tirée de Bocace.

Q U'U N homme soit plumé par des Coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'Amour sans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des Coquettes s'entend.
Pour notre honneur si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc Soudar :
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans déboursier, escroquant la Chrétienne.
Notez ceci ; & qu'il vous en souvienn
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son Epouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune, & belle créature ;
Plaisoit beaucoup ; fors un point, qui gâtoit

L. Partie.

62 *A FEMME AVARE*

Toute l'affaire , & qui seul rebutoit
 Les plus ardents : c'est qu'elle étoit avare.
 Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
 Je l'ai ja dit : rien n'y font les soupirs.
 Celui-là parle une langue barbare ,
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.
 Le jeu , la jupe , & l'amour des plaisirs
 Sont les ressorts que Cupidon emploie ;
 De leur boutique il sort chez les François
 Plus de Cocus , que du cheval de Troie
 Il ne sortit de Héros autrefois ;
 Pour revenir à l'humeur de la Belle ,
 Le compagnon ne put rien tirer d'elle ,
 Qu'il ne parlât. Chacun sçait ce que c'est
 Que de parler : le Lecteur , s'il lui plaît ,
 Me permettra de dire ainsi la chose.
 Gulphar donc parle , & si bien , qu'il propose
 Deux cens écus. La Belle l'écouta ;
 Et Gasparin à Gulphar les prêta ;
 Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla ,
 Ne soupçonnant aucunement sa femme.
 Gulphar les donne en présence des gens.
 Voilà , dit-il , deux cens écus comptans ,
 Qu'à votre Epoux vous donnerez , Madame.
 La Belle crut qu'il avoit dit cela
 Par politique , & pour jouer son rôle.
 Le lendemain elle le régala
 Tout de son mieux , en femme de parole.
 Le drôle en prit ce jour & les suivans
 Pour son argent , & même avec usure ;
 A bon payeur on fait bonne mesure ,

Quand Gasparin fut de retour des champs ,
 Gulphar lui dit , son Epouse présente :
 J'ai votre argent à Madame rendu ,
 N'en ayant eu pour une affaire urgente
 Aucun besoin , comme je l'avois crû :
 Déchargez-en votre livre , de grace.
 A ce propos aussi froide que glace
 Notre Galante avoua le reçû.
 Qu'eût-elle fait , on eût prouvé la chose.
 Son regret fut d'avoir enflé la dose
 De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
 Voyez un peu la perte que c'étoit !
 En la quittant Gulphar alla tout droit
 Conter ce cas , le corner par la Ville ,
 Le publier , le prêcher sur les toîts.
 De l'en blâmer , il seroit inutile :
 Ainsi vit-on chez nous autres François.

O N N E S' A V I S E
 J A M A I S D E T O U T .

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
 Interdisoit tout commerce à sa femme.
 Dans le dessein de prévenir la Dame ,
 Il avoit fait un fort ample recueil
 De tous les tours que le sexe sçait faire.
 Pauvre ignorant ! comme si cette affaire
 N'étoit une hydre , à parler franchement.

Il captivoit sa femme cependant ;
 De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre ,
 La faisoit suivre , à toute heure , en tous lieux ,
 Par une vieille au corps tout rempli d'yeux ,
 Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
 Ce fou tenoit son recueil fort entier :
 Il le portoit en guise de Pseautier ,
 Croyant par-là les Galans hors de game.
 Un jour de Fête arrive que la Dame ,
 En revenant de l'Eglise , passa
 Près d'un logis , d'où quelqu'un lui jetta
 Fort à propos plein un panier d'ordure.
 On s'excusa : la pauvre créature ,
 Toute vilaine entra dans le logis ;
 Il lui fallut dépouiller ses habits.
 Elle envoya querir une autre jupe ,
 Dès en entrant , par cette douagna ,
 Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
 Tout l'accident. Foin , dit-il , celui-là
 N'est dans mon Livre , & je suis pris pour dupe :
 Que le recueil au diable soit donné.
 Il disoit bien : car on n'avoit jetté
 Cette immondice , & la Dame gâté ,
 Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
 Pour éloigner son dragon quelque rems.
 Un sien Galant , ami de là-dedans ,
 Tout aussi-tôt profita de la ruse :
 Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil ,
 Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres ,
 Mais jaloux , brûlez votre Recueil ,
 Sur ma parole , & faites-en des cendres.

LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gascon , pour s'être vanté
De posséder certaine Belle ,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux , & ne possédoit rien.
Mais quoi ! tout médifant est prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien ,
Il faut que la vûe en réponde.

La Dame cependant du Gascon se mocquoit ,
Même au logis pour lui rarement elle étoit :
- Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine ,
La Belle aussi-tôt s'enfuyoit ,
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis , son voisin Eurilas ,
La voisine Cloris , le Gascon Dorilas ,
Un sien ami Damon , c'est tout , si j'ai mémoire ,
De Damon de Cloris , à ce que dit l'histoire ,
Etoit Amant aimé , Galant , comme on voudra ,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis , son humeur libre , gaye , & sincere
Montroit qu'elle étoit sans affaire ,
Sans secret , & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.

Elle approchoit vingt ans , & venoit d'enterrer
 Un mari , de ceux-là que l'on perd sans pleurer ,
 Vieux barbon , qui laissoit d'écus plein une tonne.

En mille endroits de sa personne

La Belle avoit de quoi mettre un Gascon aux Cieux ,

Des attraits par-dessus les yeux ,

Je ne sçai quel air de pucelle ,

Mais le cœur tant soit peu rebelle ,

Rebelle toutefois de la bonne façon.

Voilà Philis. Quant au Gascon ,

Il étoit Gascon , c'est tout dire.

Je laisse à penser , si le Sire

Importuna la Veuve , & s'il fit des sermens.

Ceux des Gascons & des Normands

Passent peu pour mots d'Evangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas de Philis amoureux ;

Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.

Philis dissimulant , dit un jour à cet homme :

Je veux un service de vous ;

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux ,

La chose est sans péril , & même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris , qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée ,

Il leur faut une nuit entière , & par-delà ,

Pour démêler entr'eux tout ce différend-là ;

Notre but est qu'Eurilas pense ,

Vous sentant près de lui , que ce soit sa moitié.

Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
 Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,
 A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;
 Ronfle toujours; fait la nuit d'une traite:
 C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
 Nous vous ajusterons: enfin, ne craignez rien:
 Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
 Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
 La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit.
 On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place.

Du Gascon la peur se saisit;
 Il devient aussi froid que glace;
 N'oseroit touffer ni cracher,
 Beaucoup moins encore s'approcher;
 Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
 Et ne tient que moitié de la rive occupée:
 Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
 Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,
 Et jusques sur le nez lui porta certains doigts,
 Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ces inquiétudes,
 C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
 Ne prit à ce mari: tels cas sont dangereux,
 Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme,
 Toujours nouveaux sujets allarmoient le pauvre
 homme.

L'on étendoit un pied; l'on approchoit un bras:
 Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
 Mais voici quelque chose à mon sens de terrible!
 Une sonnette étoit prêt du chevet du lit:

Eurilas de sonner , & de faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit :

Cette fois-là se croit détruit :

Fait un vœu , renonce à sa Dame ,

Et songe au salut de son ame.

Personne ne venant , Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fut jour on ouvrit.

Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle

Un flambeau , comble de tous maux.

Le Gascon après ces travaux

Se fut bien levé sans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout assuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux , dit une personne ,

D'un ton de voix rempli d'appas.

C'étoit Philis , qui d'Eurilas

Avoit tenu la place , & qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Clotis , qu'accompagnoit Damon.

C'étoit , dis-je , Philis , qui conta du Gascon

La peine & la frayeur extrême ;

Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même ,

En lui montrant ce qu'il avoit perdu ,

Laissoit son sein à demi-nû.



LA FIANCÉE DU ROI
DE GARBE.

Nouvelle.

IL n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai , comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons :
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.
Mais aux événemens , de qui la vérité

Importe à la postérité ,
Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.

Je me suis écarté de mon original.

On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :

Tout cela n'est pas un grand mal.

Alaciel & sa mémoire

Ne sçauroit gueres perdre à tout ce changement.

J'ai suivi mon Auteur en deux points seulement :

Points , qui sont véritablement

Le plus important de l'histoire.

L'un est que par huit mains Alaciel passa ,

Avant que d'entrer dans la bonne :

L'autre que son Fiancé ne s'en embarrassa ,

Ayant peut-être en sa personne

Dequoi négliger ce point-là.

Quoiqu'il en soit , la Belle en ses traverses ,

Accidens , fortunes diverses ,

Eut beaucoup à souffrir , beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de Chevalier :

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :

Ce n'étoit après tout que bonne intention ,
Gratitude , ou compassion ,
Crainte de pis , honnête excuse.

Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.

Veuve de huit Galans , il la prit pour pucelle ;
Et dans son erreur par la Belle
Apparemment il fut laissé.

Qu'on n'y puisse être pris , la chose est toute claire ;
Mais après huit , c'est une étrange affaire.

Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par-là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie

Aïma sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel
De bon , de beau , de charmant & d'aimable ,
D'accommodant (j'y mets encor ce point)

La rendoit d'autant estimable :

En cela je n'augmente point.

Au bruit qui courroit d'elle en toutes ces Provinces ,
Mamolin , Roi de Garbe , en devint amoureux ;
Il la fit demander , & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes ,

La Belle aimoit déjà ; mais on n'en sçavoit rien.

Filles de Sang Royal ne se déclarent gueres.

Tout se passe en leur cœur , cela les fâche bien :

Car elles sont de chair , ainsi que les Bergeres.

DU ROI DE GARBE. 71

Hispal , jeune Seigneur de la Cour du Soudan ,
Bien fait , plein de mérire , l'honneur de l'Alcoran ,
Plaisoit fort à la Dame , & d'un commun martyre

Tous deux brûloient , sans oser se le dire ;
Ou s'ils se le disoient , ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient-là , l'on accorda la Belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zair fit embarquer son Amant avec elle ;
S'en fier à quelqu'autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite , un Vaisseau de Corsaires ;
Ayant pris le dessus du vent ,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les assaillans , faits aux combats de mer ,
Etoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre. Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.

Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur & la mort
Avecque cette Soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.
Maint Corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes,
Cependant qu'il étoit au combat acharné ,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il sçavoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau ;
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes ,
Il l'emportoit comme un moineau.

Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante ,

Il prit aussi la cassette aux bijoux
 Aux diamans , aux témoignages doux
 Que reçoit & garde une Amante.
 Car quelqu'un m'a dit entre nous
 Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
 Un aveu , dont d'abord elle parut contente ,
 Faute d'avoir le tems de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corsaire emportant cette proye
 N'en eut pas long-tems de la joye.
 Un des Vaisseaux , quoiqu'il fût accroché.
 S'étant quelque peu détaché ,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre ,
 Un pied sur son Navire , un sur celui d'Hispal ,
 Le Héros d'un revers coupe en deux l'animal :
 Part du tronc tombe en l'eau , disant sa patenôtre.
 Et reniant Mahom , Jupin , & Tarvagant ,
 Avec maint autre Dieu non moins extravagant :
 Part demeure sur pieds en la même posture.
 On auroit ri de l'aventure ,
 Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après. L'un & l'autre Vaisseau
 Mal mené du combat , & privé de Pilote ,
 Au gré d'Eole & de Neptune flote.

La mort fit lâcher prise au Géant pourfendu :
 L'Infante par sa robe en tombant soutenue.
 Fut bientôt d'Hispal secourue.
 Nager vers les Vaisseaux eût été tems perdu :
 Ils étoient presque à demi mille.
 Ce qu'il jugea de plus facile ,

Fut de gagner certains rochers ,
 Qui d'ordinaire étoient la perte des Nochers ,
 Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante :
 Aucuns ont assuré comme chose constante ,
 Que même du péril la cassette échappa ;
 Qu'à des cordons étant pendue
 La Belle après soi la tira ;
 Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.
 Le premier roc gagné , non pas sans quelque peine ,
 La crainte de la faim suivit celle des flots.
 Nul Vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
 Le jour s'acheve , il se passe une nuit.
 Point de Vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;
 Point de quoi manger sur ses roches :
 Voilà notre couple réduit
 A sentir de la faim les premières approches.
 Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux ;
 Qu'aimés aussi-bien qu'amoureux ,
 Ils perdoient doublement en leur mésaventure ,
 Après s'être long-tems regardés sans parler :
 Hispal , dit la Princesse , il se faut consoler.
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
 Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
 D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
 C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
 Se consoler ! dit-il , le peut-on quand on aime !
 Ah si ! . . . mais non , Madame , il n'est pas à propos
 Que vous aimiez : vous seriez trop à plaindre.
 Je brave à mon égard & la faim & les flots ;

Mais jettant l'œil sur vous , je trouve tout à craindre.
La Princesse à ces mots ne se put plus contraindre.

Pleurs de couler , surpris d'être poussés ,
Regards d'être au Ciel adressés ,

Et puis sanglots , puis soupirs encore :
En ce même langage Hispal lui répartit ;

Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné , c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans ,
Le Héros dit : Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si sûre ,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?

Sépulture pour sépulture ,
La mer est égale , à mon sens.

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?

J'ai de la force encor ; la côte est peu distante ;
Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
Passons de rocher en rocher :

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'Onde , ainsi qu'au paravant ,
La cassette en lesse suivant ,
Et le nageur poussé du vent ,
De roc en roc portant la Belle :
Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du Ciel , & de ces reposoirs ,
Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs ,
Hispal n'en pouvant plus de faim , de lassitude ,

De travail & d'inquiétude ,
 (Non pout lui , mais pour ses amours)
 Prit terre à la dixième traite ,
 Lui , la Princesse & la cassette.

Pourquoi , me dira-t'on , nous ramener toujours
 Cette cassette : est-ce une circonstance ,
 Qui soit de si grande importance ?

Oui , selon mon avis : on va voir si j'ai tort.
 Je ne prends point ici l'effor ,
 Ni n'affecte de railleries.
 Si j'avois mis nos gens à bord
 Sans argent & sans pierreries ,
 Seroient-ils pas demeurés court ?
 On ne vit ni d'air ni d'amour.

Les Amans ont beau dire & faire :

Il en faut revenir toujours au nécessaire.

La cassette y pourvut avec maint diamant.

Hispal vendit les uns ; mit les autres en gages ;
 Fit achat d'un Château le long de ces rivages ;
 Ce Château , dit l'Histoire , avoit un parc fort grand ;

Ce parc un bois , ce bois de beaux ombrages.

Sous ses ombrages nos Amans
 Passoient d'agréables momens.

Voyez combien voilà de choses enchainées,
 Et par la cassette amenées.

Or , au fond de ce bois un certain antre étoit ,
 Sourd & muet , & d'amoureuse affaire ?

Sombre sur-tout : la Nature sembloit

L'avoir mis là non pour autre mystère.

Nos deux Amans se promenant un jour ,

Il arriva que ce fripon d'Amour
 Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
 Chemin faisant , Hispal expliquoit ses desirs ,
 Moitié par ses discours , moitié par ses soupirs ,
 Plein d'une ardeur impatiente.
 La Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici , disoit-il , en un bord étranger ,
 Ignorés du reste des hommes ;
 Profitons-en : nous n'avons à songer
 Qu'aux douceurs de l'Amour en l'état où nous sommes.
 Qui vous retient ? on ne sçait seulement
 Si nous vivons : peut-être en ce moment
 Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
 Ou favorisez votre Amant ,
 Ou qu'à votre Epoux il vous mene.
 Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre
 heureux
 Celui dont vous avez éprouvé la constance.
 Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
 N'est-il pas assez amoureux ?
 Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?
 Hispal haranguoit de façon
 Qu'il auroit échauffé des marbres ,
 Tandis qu'Alaciel , à l'aide d'un poinçon ,
 Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
 Mais l'amour la faisoit rêver
 A d'autres choses qu'à graver
 Des caracteres sur l'écorce.
 Son Amant & le lieu l'assuroient du secret ?
 C'étoit une puissante amorce.

DU ROI DE GARBE. 77.

Elle résistoit à regret.

Le Printems par malheur étoit lors en sa force ;

Jeunes cœurs sont bien empêchés

A tenir leurs desirs cachés ,

Etant pris par tant de manieres.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernieres ,

Qui dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premieres !

Amour , sans qu'on y pense , amene ces instans.

Mainte fille a perdu ses gans ,

Et femme au partir s'est trouvée ,

Qui ne sçait la plûpart du tems

Comme la chose est arrivée.

Près de l'Antre venus , notre Amant proposa

D'entrer dedans : la Belle s'excusa ;

Mais malgré soi déjà presque vaincue ,

Les services d'Hispal en ce même moment

Lui reviennent devant la vûe ,

Ses jours sauvés des flots , son honneur d'un Géant :

Que lui demandoit son Amant ?

Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.

Il vaut mieux , disoit-il , vous en faire un ami ,

Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde

Vous le vienne enlever. Madame , songez - y :

L'on ne sçait pour qui l'on le garde.

L'Infante à ces raisons se rendant à demi ,

Une pluye acheva l'affaire.

Il fallut se mettre à l'abri :

Je laisse à penser où. Le reste du mystere

Au fond de l'Antre est demeuré.
 Que l'on la blâme ou non , je sçais plus d'une Belle
 A qui ce fair est arrivé ,
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
 L'Antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
 Rien ne coûte en amour que la première peine ,
 Si les arbres parloient , il feroit bel ouïr
 Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que des monumens amoureux
 Qu'Hispal nous a laissés , glorieux de sa proye :
 On y verroit écrit : *Ici pâma de joye*
Des mortels le plus heureux ;
Là mourut un Amant sur le sein de sa Dame :
En cet endroit , mille baisers de flamme
Furent donnés , & mille autres rendus.
 Le Parc diroit beaucoup , le Château beaucoup plus ,
 Si Châteaux avoient une langue.
 La chose en vint au point , que las de tant d'amour
 Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
 La Belle s'en ouvrit , & voici sa harangue.
 Vous m'êtes cher , Hispal ; j'aurois du déplaisir ,
 Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir
 Je vous le demande à vous-même.
 Ce sont des feux bien-tôt passés ,
 Que ceux qui ne sont point dans leurs cours traversés
 Il y faut un peu de contrainte.
 Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
 Ne nous soit un desert , & puis un monument ,
 Hispal , ôtez-moi cette crainte.

Allez-vous-en voir promptement

Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie ,
Quand on sçaura que nous sommes en vie.

Déguisez-bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour ,
Et faire qu'on m'envoye une escorte si sûre ,
Qu'il n'arrive plus d'aventure ,
Croyez-moi , vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée ,
Ou de fillage ou d'Hymenée ,
Et tenez pour chose assurée ,
Que si je ne vous fais du bien ,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein ,

Pour se servir d'Hispal , il falloit tout promettre :

Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin ,

L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre :

Il s'embarque , il fait voile , il vogue , il a bon vent ;

Il arrive à la Cour , où chacun lui demande ,

S'il est mort , s'il est vivant ,

Tant la surprise fut grande ;

En quels lieux est l'Infante , enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait ,

On fit partir une escorte puissante.

Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet

Le moindre soupçon de l'Infante.

Le Chef de cette escorte étoit jeune & bienfait.

Abordé près du parc , avant tout il partage

Sa troupe en deux , laisse l'une au rivage ,

Va droit avec l'autre au Château.

La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue ;

Il en devint épris à la première vûe ;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,

Pour ne point perdre tems, il lui dit sa pensée.

Elle s'en tint fort offensée,

Et l'avertit de son devoir.

Témoigner en tels cas un peu de désespoir

Est quelquefois une bonne recette.

C'est ce que fait notre homme : il forme le dessein

De se laisser mourir de faim ;

Car de se poignarder, la chose est trop-tôt faite :

On n'a pas le tems d'en venir

Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.

Un jour se passe entier : lui sans cesse jeûnant.

Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.

Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,

C'est avoir l'ame un peu trop dure.

Par pitié donc elle condescendit

Aux volontés du Capitaine ;

Et cet office lui rendit

Gaiement, de bonne grace, & sans montrer de peine ;

Autrement le remede eût été sans effet.

Tandis que le Galant se trouve satisfait,

Et remet les autres affaires,

Disant tantôt que les vents sont contraires,

Tantôt qu'il faut radouber ces galeres,

Pour être en état de partir ;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des Corsaires.

Un Corsaire en effet arrive , & surprenant
Ses gens demeurés à la rade ,
Les tue , & va donner au Château l'escalade ;
Du fier Grifonio , c'étoit le Lieutenant ,
Il prend le Château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le Jeûneur maudit son fort.
Le Corsaire apprend d'abord ,
L'aventure de la Belle ,
Et la tirant à l'écart ,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas ,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire ;
Lui dit tout franc ce Corsaire ,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis Corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour ,
Ou vous me ferez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger ,
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant , Madame , & croyez-moi
Qu'eût fait Alaciel ! force n'a point de loi.

S'accommoder à tout est chose nécessaire.
 Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire
 Quand il plaît au destin que l'on en vienne là ,
 Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
 Si par pitié d'autrui la Belle se força ,
 Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
 Elle se force donc , & prend en gré le tout.
 Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le Corsaire eût été sage ,
 Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
 Sage en amour : Hélas ! il n'en est point.
 Tandis que celui-ci croit avoir tout à point ,
 Vent pour partir , lieu propre pour attendre ,
 Fortune , qui ne dort que lorsque nous veillons ,
 Et veille quand nous sommeillons ,
 Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un Château voisin de celui-ci ,
 Homme fort ami de la joye ,
 Sans nulle attache & sans souci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proye ,
 Ayant eu le vent des beautés ,
 Perfections , commodités ,
 Qu'en sa voisine on disoit être ,
 Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
 Il avoit des amis , de l'argent , du crédit ;
 Pouvoit assembler deux mille hommes :
 Il les assemble donc un beau jour , & leur dit :
 Souffrirons-nous , braves gens que nous sommes ,
 Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin ?
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer notre voisine

D'entre les griffes du matin.

Que ce soir chacun soit en armes ,

Mais doucement & sans donner d'alarmes.

Sous les auspices de la nuit ,

Nous pourrons nous rendre sans bruit

au pied de ce Château , dès la petite pointe

Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe ,

Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.

Pour ma part du butin je ne veux que la Dame ,

Non pas pour en user ainsi que ce Voleur ;

Je me sens un desir en l'ame ,

De lui restituer ses biens & son honneur.

Tout le reste est à vous , hommes , chevaux , bagage ,

livres , munitions , enfin tout l'équipage ,

Dont ces Brigands ont rempli la maison.

Je vous demande encore un don ;

C'est qu'on pendre aux créneaux haut & court le

Corfaire.

Cette harangue militaire

Leur sçut tant d'ardeur inspirer ,

qu'il en fallut une autre , afin de modérer

Le trop grand desir de bien faire.

Chacun repâit , le soir étant venu :

l'on mange peu ; l'on boit en récompense :

Quelques tonneaux sont mis sur cu.

Pour avoir fait cette dépense ,

Il s'est gagné plusieurs combats ,

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce Seigneur donc n'y manqua pas ,

Et ce fut un trait de prudence.
 Mainte échelle est portée , & point d'autre embarras
 Point de tambours ; force bons coutelas.
 On part sans bruit , on arrive en silence
 L'Orient venoit de s'ouvrir,
 C'est un tems où le somme est dans sa violence ,
 Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
 Presque tout le peuple Corsaire
 Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire ,
 Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu , l'on amene l'Infante.
 Son peu d'amour pour le Voleur ,
 Sa surprise & son épouvante ,
 Et les civilités de son Libérateur
 Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
 Sa priere sauva la vie à quelques gens.
 Elle plaignit les morts , consola les mourans ,
 Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
 On dit même qu'en peu de tems
 Elle perdit la mémoire
 De ses deux derniers Galans :
 Je n'ai pas peine à le croire.

Son Voisin la reçut en un appartement
 Tout brillant d'or , & meublé richement.
 On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
 Nouvel Hôte , & nouvel Amant ,
 Ce n'étoit pas pour rien omettre.
 Grande chere sur-tout , & des vins fort exquis.
 Les Dieux ne sont pas mieux servis.

Alaciel , qui de sa vie ,
 Selon la Loi , n'avoit bû vin ,
 Goûra ce soir par comp agnie
 De ce breuvage si divin.

Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce :

Insensiblement fit carrouffe ;

Et comme amour jadis lui troubla la raison ;

Ce fut lors un autre poison.

Tous deux sont à craindre des Dames.

Alaciel , mise au lit par ses femmes ,

Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.

Quoi trouver ? dira-t'on , d'immobiles appas ?

Si j'en trouvois autant , je sçaurois bien qu'en faire ,

Disoit l'autre jour un certain :

Qu'il me vienne une même affaire ,

On verra si j'aurai recours à mon voisin.

Bacchus donc & Morphée , & l'Hôte de la Belle ,

Cette nuit disposerent d'elle ,

Les charmes des premiers dissipés à la fin ,

La Princesse au sortir du somme ,

Se trouva dans les bras d'un homme.

La frayeur lui glaça la voix :

Elle ne put crier ; & de crainte saisie ,

Permit tout à son Hôte , & pour une autre fois

Lui laissa liet la partie.

Une nuit , lui dit-il , est de même que cent ;

Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire ;

Alaciel le crut. L'Hôte enfin se lassant

Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir , prie un de ses amis.

L. Partie.

H

De faire cette nuit les honneurs du logis.

Prendre sa place , aller trouver la Belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle ,

Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé ,
L'Infante assurément agréeroit son service.

L'autre bien volontiers lui rendit cet office.

Le moyen qu'un ami puisse être refusé !

A ce nouveau venu la voilà donc en proye.

Il ne put sans parler contenir cette joye.

La Belle se plaignit d'être ainsi leur jouet.

Comment l'entend Monsieur mon Hôte ?

Dit-elle , & de quel droit me donner comme il fait ?

L'autre confessa qu'en effet

Ils avoient tort ; mais que toute la faute

Etoit au maître du logis.

Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il , comblez-moi de caresses.

Enchérissez sur les tendresses

Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre Amant :

Aimez-moi part dépit , & par ressentiment ,

Si vous ne pouvez autrement.

Son conseil fut suivi : l'on poussa les affaires.

L'on se vengea , l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien ,

L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq , si j'ai bien compté.

Le sixième incident des travaux de l'Infante

Par quelques-uns est rapporté

D'une manière différente.

Force gens concluront de-là ,

Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.

C'est médisance que cela :

Je ne voudrois mentir pour elle.

Son Epoux n'eut assurément

Que huit Précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre nouvelle.

L'Hôte revint, quand l'ami fut content.

Alaciel lui pardonnant,

Fit entr'eux les choses égales :

La clémence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,

Et souvent se divertissoit

Au menus ouvrages des filles

Qui la servoient, toutes assez gentilles.

Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit :

Et le conteur étoit un certain Gentilhomme

De ce logis, bien fait & galant homme ;

Mais violent dans ses desirs,

Et grand ménager de soupirs,

Jusques à commencer près de la plus sévère.

Par où l'on finit d'ordinaire.

Un jour au bout du parc le Galant rencontra

Cette fillette :

Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira

Toute seulette.

L'Infante étoit fort près de-là :

Mais il ne la vit point, & crut en assurance

Pouvoir user de violence.

Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,

Peste d'amour & des douceurs

Dont il tire sa subsistance ,
 Avoit de ce Galant souvent grêlé l'espoir.
 La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
 Cette fille l'auroit , selon toute apparence ;

Favorisé ,

Si la Belle eût osé.

Se voyant craint de telle sorte ,

Il fit tant , qu'en ce pavillon

Elle entra par occasion ;

Puis le Galant ferme la porte :

Mais en vain , car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.

La fille voit sa faute , & tâche de sortir.

Il la retient : elle crie , elle appelle ;

L'Infante vient , & vient comme il falloit ;

Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.

Le Galant , indigné de la manquer si belle ,

Perd tout respect , & jure par les Dieux ,

Qu'avant que sortir de ces lieux ,

L'une ou l'autre payera sa peine ;

Quand il devroit leur attacher les mains.

Si loin de tous secours humains ,

Dit-il , la résistance est vaine.

Tirez au fort sans marchander ;

Je ne sçaurois vous accorder

Que cette grace :

Il faut que l'une ou l'autre passe

Pour aujourd'hui.

Qu'a fait Madame ? dit la Belle ,

Pâtira-t'elle pour autrui ?

Oùi , si le sort tombe sur elle ,

Dit le Galant , prenez-vous-en à lui.

Non , non , reprit alors l'Infante ,
 Il ne sera pas dit que l'on ait , moi présente ,
 Violenté cette innocente.

Jè me résous plutôt à toute extrémité.

Ce combat plein de charité
 Fut par le fort à la fin terminé.
 L'Infante en eut toute la gloire :

Il lui donna sa voix , à ce que dit l'Histoire ,
 L'autre fortit , & l'on jura
 De ne rien dire de cela :

Mais le Galant se seroit laissé pendre ,
 Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
 Et pour le divulguer il ne voulut attendre
 Que le tems qu'il falloit pour trouver seulement
 Quelqu'un qui le voulut entendre.

Ce changement de favoris
 Devint à l'Infante une peine ;
 Elle eut regret d'être l'Hélène
 D'un si grand nombre de Paris.
 Aussi l'Amour se jouoit d'elle.
 Un jour entre autres que la Belle
 Dans un bois dormoit à l'écart ,
 Il s'y rencontra par hazard

Un Chevalier errant , grand chercheur d'aventures ,
 De ces sortes de gens que sur des palestois ,
 Les Belles suivoient autrefois ,
 Et passaient pour chastes & pures.
 Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'effor ,
 Comme faisoient jadis Roger & Galaor ,
 N'eût vû la Princesse endormie ,

Que de prendre un baiser il forma le dessein :
 Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein ,
 Il étoit sur le point d'en passer son envie ,

Quand tout d'un coup il se souvint
 Des loix de la Chevalerie.

A se penser il se retint ,
 Priant toutefois en son ame
 Toutes les puissances d'amour ,
 Qu'il pût courir en ce séjour
 Quelqu'aventure avec la Dame.

L'Infante s'éveilla surprise au dernier point.

Non , non , dit-il , ne craignez point ;
 Je ne suis géant ni sauvage ;

Mais Chevalier errant , qui rends graces aux Dieux ,
 D'avoir trouvé dans ce bocage

Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux ,
 Après ce compliment , sans plus longue demeure ,
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrâsoit ;

C'étoit un homme qui faisoit
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.

Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras ,

Et tout ce qu'en semblable cas

On est en coutume de dire

A celles pour qui l'on soupire.

Son offre fut reçue , & la Belle lui fit

Un long Roman de son Histoire ;

Supprimant , comme l'on peut croire ,

Les six Galans. L'Aventurier en prit

Ce qu'il crut à propos d'en prendre ,

Et comme Alaciel de son sort se plaignit ,

Cet Inconnu s'engagea de la rendre

Cher Zaïr ou dans Garbe , avant qu'il fut un mois.

Dans Garbe ? non , reprit-elle , & pour cause ;

Si les Dieux avoient mis la chose

Jusques à présent à mon choix ,

J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.

Pourvu qu'Amour me prête vie ,

Vous les verrez , dit-il. C'est seulement à vous

D'apporrer remede à vos coups ,

Et consentir que mon ardeur s'apaise :

Si j'en mourois , à vos bontés ne plaise ,

Vous demeureriez seule ; & pour vous parler franc ,

Je tiens ce service assez grand ,

Pour me flater d'une esperance

De récompense.

Elle en tomba d'accord , promit quelques douceurs ,

Convint d'un nombre de faveurs ;

Qu'afin que la chose fût sûre ,

Cette Princesse lui payeroit ,

Non tout d'un coup , mais à mesure

Que le voyage se feroit ;

Tant chaque jour , sans nulle faute.

Le marché étant ainsi fait ,

La Princesse en croupe se met ,

Sans prendre congé de son Hôte.

L'Inconnu , qui pour quelque tems

S'étoit défait de tous ses gens ,

Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans sa troupe

Un sien neveu fort jeune , avec son Gouverneur.

Notre Héroïne prend , en descendant de croupe ,

Un palefroi. Cependant le Seigneur

Marche toujours à côté d'elle ,

Tantôt lui conte une nouvelle ,
 Et tantôt lui parle d'Amour ,
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute ;
 Pas la moindre ombre de disputé.
 Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands
 De faveur en faveur , ainsi contoient ses gens.
 Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent ,
 Et s'embarquerent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux
 Que l'autre avoit été : certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin , augmenta le salaire.

Sains & gaillards ils débarquerent tous
 Au port de Joppe , & là se rafraîchirent ;
 Au bout de deux jours en partirent
 Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux Brigands une amorce.

Un gros d'Arabes en chemin
 Les ayant rencontrés , ils cédoient à la force ,
 Quand notre Aventurier fit un dernier effort
 Repoussa les Brigands , reçut une blessure ,
 Qui le mit dans la sépulture ;
 Non sur le champ : devant sa mort
 Il pourvut à la Belle , ordonna du voyage ,
 En chargea son neveu , jeune homme de courage ,
 Lui légant par ce même moyen
 Le surplus des faveurs , avec son équipage ,
 Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes ,
 Et que l'on eut versé certain nombre de larmes ,

On satisfit au Testament du Mort ;
On paya les faveurs , dont enfin la dernière
Echut justement sur le bord
De la frontière.

En cet endroit le Neveu la quitta ,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.

Au Soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse ,

Ou pour mieux dire les transports

Que témoigna Zair en voyant la Princesse ,

Il faudroit de nouveaux efforts ,

Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imité

Phébus , qui sur la fin du jour

Tombe d'ordinaire si court ,

Qu'on diroit qu'il se précipite.

Le Gouverneur aimoit à se faire écouter ,

Ce fut un passe-tems de l'entendre conter

Monts & merveilles de la Dame ,

Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme , en parlant au Soudan ,

Hispal étant parti , Madame incontinent ,

Pour fuir oïiveté , principe de tout vice ,

Résolus de vacquer nuit & jour au service

D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.

Je ne vous aurois jamais dit

Tous ses Temples & ses Chapelles ,

Nommés pour la plûpart alcoves & ruelles.

Là , les gens pour Idole ont un certain oiseau

Qui dans ses portraits est fort beau ,
 Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
 Au contraire des autres Dieux ,
 Qu'on ne sert que quand on est vieux ,
 La jeunesse lui sacrifie.

Si vous sçaviez l'honnête vie

Qu'en le servant menoit Madame Alaciel ,

Vous beniriez cent fois le Ciel

De vous avoir donné fille tant accomplie.

Au reste en ces pays on vit d'autre façon

Que parmi vous , les Belles vont & viennent :

Point d'Eunuques qui les retiennent :

Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.

Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode ;

Tant elle est de facile humeur ;

Et je puis dire à son honneur ,

Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés

La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.

Les gens qui la suivoient furent tous régalez

De beaux présens ; & d'une amour si forte

Cette Belle toucha le cœur de Mamolin ,

Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin ,

Pendant lequel , ayant belle audience ,

Alaciel conta tout ce qu'elle voulut ;

Dit les mensonges qu'il lui plut.

Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.

La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.

A son honneur elle en sortit :

Le Prince en rendit témoignage.

Alaciel , à ce qu'on dit ,

N'en demandoit pas davantage.

Ce Conte nous apprend que beaucoup de maris ,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires ,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris ,
Et tout sçavans qu'ils sont , ne s'y connoissent gueres ,
Le plus sûr toutefois est de se bien garder ,

Craindre tout , ne rien hasarder.

Filles , maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.

Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.

Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :

C'est-là l'un des plus grands secrets

Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures ;

Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.

Rompez-lui toutes ses mesures :

Pourvoyez à la chose aussi-bien qu'aux soupçons :

Ne m'allez point conter , c'est le droit des garçons ;

Les garçons sans le droit ont assez où se prendre.

Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre ,

Le remede sera de rire en son malheur.

Il est bon de garder sa fleur ;

Mais pour l'avoir perdue , il ne se faut pas pendre.



L A C O U P E

E N C H A N T E' E.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

L E s maux les plus cruels ne sont que des chansons
 Près de ceux qu'aux Maris cause la jalousie.
 Figurez-vous un fou , chez qui tous les soupçons
 Sont bien venus , quoi qu'on lui die ,
 Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
 Si l'oreille lui tinte , ô Dieux ! tout est perdu ,
 Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
 Pourvu qu'il songe , c'est l'affaire.
 Je ne voudrois pas un tel point garantir ;
 Car pour songer il faut dormir ,
 Et les Jaloux ne dorment gueres.
 Le moindre bruit éveille un Mari soupçonneux ;
 Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne ,
 C'est cocuage qu'en personne
 Il a vû de ses propres yeux.
 Si bien vû , que l'erreur n'en peut être effacée.
 Il veut à toute force être au nombre des sots.
 Il se maintient Cocu , du moins de la pensée ,
 S'il ne l'est en chair & en os.
 Pauvres gens , dites-moi , qu'est-ce que cocuage ?
 Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?
 Qu'est-ce enfin que ce mal , dont tant de gens de bien
 Se mocquent avec juste cause

Quand

Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le sçait, c'est peu de chose.

Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la Coupe enchantée :

Profitez du malheur d'autrui.

Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bien-tôt contée

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement

Que ce mal, dont la peur vous mine & vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.

En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coutume ?

Cela s'en va-t'il pas tout net ?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence ?

Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?

Vous appercevez-vous d'aucune différence ?

Je tire donc ma conséquence,

Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,

Cocuage n'est point un mal.

Où ; mais l'honneur est une étrange affaire :

Qui vous soutient que non ? ai-je dit le contraire ?

Et bien l'honneur, l'honneur ; je n'entends que ce mot :

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome ;

Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot ;

Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête-homme.

Quand on prend comme il faut cet accident fatal ,
Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit, votre femme est souple comme un
gand ;

Et vous pourriez avoit vingt Mignonnes en ville ,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an,

Quand vous parlez , c'est dit notable ,
On vous met le premier à table ,
C'est pour vous la place d'honneur ,
Pour vous le morceau du Seigneur :

Heureux qui vous le sert ! la blondine Chiorme
Afin de vous gagner , n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le Patron ; donc je conclus en forme ,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu , l'on vous donne revanche
Même votre homme écarte & ses As & ses Rois :
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.

Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ,
Elle n'en vaut que mieux , n'en a que plus d'appas :
Menelas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit pas.

Ainsi de votre Epouse : on veut qu'elle vous plaise
Qui dit prude au contraire , il dit laide ou mauvaise
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.

Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse ,
Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long , la matiere en est cause ;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose :
Venons à notre histoire. Il étoit un Quidam ,

Dont je tairai le nom , l'état & la patrie :

Celui-ci , de peur d'accident ,

Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie ,

Nymphes si vous voulez , Bergere , & cætera ;

Pour Epouse ; jamais il n'en vint jusques-là.

S'il eut tort ou raison , c'est un point que je passe.

Quoi qu'il en soit , Hymen n'ayant pû trouver grace

Devant cet homme , il fallut que l'Amour

Se mêlât seul de ses affaires ,

Eût soin de le fournir des choses nécessaires ,

Soit pour la nuit , soit pour le jour ,

Il lui procura donc les faveurs d'une Belle ,

Qui d'une fille naturelle

Le fit Pere , & mourut : le pauvre homme en pleura ,

Se plaignit , gémit , soupira ,

Non comme qui perdrait sa femme :

Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits ,

Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis ,

Son plaisir , son cœur & son ame.

La fille crut , se fit ; on pouvoit déjà voir

Hauffer & baisser son mouchoir.

Le tems coule ; on n'est pas si-tôt à la bavette ,

Qu'on trotte , qu'on raisonne , on devient grandelette ,

Puis grande tout-à-fait , & puis le serviteur.

Le Pere avec raison eut peur

Que sa fille chassant de race

Ne le prévînt , & ne prévînt encor

Prêtre , Notaire , Hymen , accord ;

Chose qui d'ordinaire ôtent toute la grace

Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne-foi ,
 Ce n'étoit pas chose trop sûre.
 Il vous mit donc la créature
 Dans un Couvent : là cette Belle apprit ,
 Ce qu'on apprend , à manier l'éguille.
 Point de ces livres qu'une fille
 Ne lit qu'avec danger , & qui gâtent l'esprit :
 Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
 On n'eût sçû tirer de la Belle
 Un seul mot que de sainteté.
 En spiritualité
 Elle auroit confondu le plus grand personnage.
 Si l'une des Nonains la louoit de beauté ,
 Mon Dieu sy, disoit-elle , ah , ma sœur ! foyez sage :
 Ne considerez point des traits qui périront :
 C'est terre que cela ; les vers le mangeront.
 Au reste elle n'avoit au monde sa pareille
 A manier un canevas ,
 Filoit mieux que Cloton , brodoit mieux que Pallas ,
 Tapissoit mieux qu'Arachne , & mainte autre mer-
 veille ,
 Sa sagesse , son bien , le bruit de ses beautés ,
 Mais le bien plus que tout , y fit mettre la presse
 Car la Belle étoit-là comme en lieux empruntés ,
 Attendant mieux , ainsi que l'on y laisse
 Les bons partis , qui vont souvent
 Au Moutier sortant du Couvent.
 Vous sçaurez que le Pere avoit long-tems devant
 Cette fille légitimée ;
 Caliste (c'est le nom de notre Renfermée)
 N'eut pas la clef des champs , qu'adieu les livres
 saints ;

Il se présenta des Blondins ,
 De bons Bourgeois , des Paladins ,
 Des gens de tous Etats , de tout poil , de tout âge :
 La Belle en choisit un , bien fait , beau personnage ;
 D'humeur commode , à ce qu'il lui sembla ,
 Et pour gendre aussi-tôt le Pere l'agréa.
 La dot fut ample , ample fut le douaire :
 La fille étoit unique , & le garçon aussi.
 Mais ce ne fut pas-là le meilleur de l'affaire ;
 Les Mariés n'avoient souci
 Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi ,
 L'enfer des enfers vint ensuite.
 Une jalouse humeur saisit soudainement
 Notre Epoux , qui fort sottement
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
 D'un Amant , qui sans lui se seroit morfondu.
 Sans lui le pauvre homme eût perdu
 Son tems à l'entour de la Dame.
 Quoi que pour la gagner il tentât tout moyen.
 Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
 Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
 De dormir , s'il se peut , d'un & d'autre côté.
 Si le Galant est écouté ,
 Vos soins ne seront pas qu'on lui ferme l'oreille.
 Quant à l'occasion , cent pour une. Mais si
 Des discours du Blondin la Belle n'a souci ,
 Vous le lui faites naître , & la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne ,
Cocuage séjourne aussi.

Damon , c'est notre Epoux , ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains ; d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage ,
S'il n'eût cru que son mouvement ,
Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors ; & Circé
Au prix d'elle en diablerie ,
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les Intendans des Orages ,
Et tint le Destin lié.
Les Zéphirs étoient ses pages ;
Quant à ses Valers-de-pied ,
C'étoient Messieurs les Borées ,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois ,
Gens dispos , mais peu courtois.

Avec toute sa science
Elle ne put trouver de remede à l'Amour ,
Damon la captiva : elle , dont la puissance
Eût arrêté l'Astre du jour ,
Brûle pour un mortel , qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement ,

C'étoit une affaire faite.

Mais elle alloir au point : & ne marchandoit pas.

Damon , quoiq'elle eût des appas ,

Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse

D'être fidele à sa moitié ;

Et vouloir que l'Enchanteresse

Se tint aux marques d'amitié.

Où font-ils ces maris ? la race en est cessée ,

Et même je ne sçais si jamais on en vit.

L'Histoire en cet endroit est , selon ma pensée ,

Un peu sujette à contredire :

L'Hippogrise n'a rien qui me choque l'esprit ,

Non plus que la lance enchantée :

Mais ceci , c'est un point qui d'abord me surprit :

Il passera pourtant , j'en ai fait passer d'autres.

Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :

On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins , l'amoureuse Nérie

Employa philtres & brevets ,

Eut recours aux regards remplis d'afféterie ,

Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon à ces ressorts oppoisoit l'Hyménée.

Nérie en fut fort étonnée.

Elle lui dit un jour : Votre fidélité

Vous paroît héroïque & digne de louange ;

Mais je voudrois sçavoir , comment de son côté

Caliste en use , & lui rendre le change.

Quoi donc , si votre femme avoit un Favori ,

Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maîtresse ?

Et pendant que Caliste attrapant son mari
 Poufferoit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse
 Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
 Je vous croyois beaucoup plus fin ,
 Et ne vous tenois pas homme de mariage.
 Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage ;
 C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
 Mais vous ! ne pas chercher ce qu'Amour a d'exquis ?
 Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique ?
 Et vous les bannirez de votre République !
 Non , non , je veux qu'ils soient désormais vos amis
 Faites-en seulement l'épreuve ;
 Il vous feront trouver Caliste toute neuve ,
 Quand vous reviendrez au logis.
 Apprenez tout au moins si votre femme est chaste ;
 Je trouve qu'un certain Eraste
 Va chez vous fort assidument.
 Seroit-ce en qualité d'Amant ,
 Reprit Damon , qu'Eraste nous vîsiste ?
 Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
 Votre ami tant qu'il vous plaira ,
 Dit Nérie honteuse & dépité ,
 Caliste a des appas , Eraste a du mérite ;
 Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
 Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup , & fit songer notre homme ,
 Une Epouse fringante & jeune , & dans son feu ,
 Et prenant plaisir à ce jeu ,
 Qu'il n'est pas besoin que je nomme.
 Un personnage expert aux choses de l'amour ,

Hardi comme un homme de Cour ,
 Rien fait , & promettant beauconp de sa personne.
 Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
 Car d'amis , mocquez-vous , c'est une bagatelle ,

En est-il de religieux ,
 Jusqu'à désenparer , alors que la Donzelle
 Montre à demi son sein , sort du lit un bras blanc ,
 Et tourne , s'inquiete , & regarde un Galant

En cent façons , de qui la moins friponne ,
 Veut dire , il y fait bon , l'heure du Berger sonne ;
 Etes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
 Que tout cela s'est fait , du moins qu'il s'est pu
 faire.

Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
 Maint ombrage & mainte chimere.
 Nérie en a bien-tôt le vent ;
 Et pour tourner en certitude
 Le soupçon & l'inquiétude

Dont Damon s'est coëffé si malheureusement ,
 L'Enchanteresse lui propose
 Une Chose.

C'est de se frotter le poignet
 D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret ,
 Et qu'ils appellent l'Eau de la Métamorphose ,
 Ou des miracles autrement.

Cette drogue en moins d'un moment ,
 Lui donneroit d'Erasme & l'air & le visage ,
 Et le maintien & le corsage ,
 Et la voix : Et Damon sous ce feint personnage ,
 Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage ;

Il se frote , il devient d'Erasme le mieux fait
Que la Nature eût jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme :
Met la fleur de vent ; & cachant son ennui :
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il : Qu'avez-vous , Madame ,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps
Caliste , qui sçavoit les propos des Amans ,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & soupirs furent tentés ;
Et pleurs & soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.
Pour dernière machine , à la fin notre Epoux
Proposa de l'argent ; & la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'invincible
Commença d'écouter raison.
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire ?
Si tout ne s'ensuivit , il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bien-heureux métal , l'argent maître du monde
Soyez beau , bien disant , ayez perruque blonde ,
N'omettez un seul petit point :
Un Financier viendra qui sous votre moustache
Enlèvera la Belle ; & dès le premier jour

Il fera présent du panache :

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sçut donc fléchir ce cœur inexorable.

Le rocher disparut : un mouton succéda ;

Un mouton qui s'accommoda

A tout ce qu'on voulut , mouton doux & traitable :

Mouton , qui sur le point de ne rien refuser ,

Donna pour arrhes un baiser.

L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose ,

Ni de sa propre honte être lui-même cause.

Il reprit donc sa forme , & dit à sa moitié :

Ah ! Caliste , autrefois de Damon si chérie ,

Caliste , que j'aimai cent fois plus que ma vie ;

Caliste , qui m'aimas d'une ardente amitié ,

L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?

Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait.

Je ne puis ; & je t'aime encore toute infidelle :

Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre Epouse voyant cette métamorphose ,

Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un Cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule & sans venir au point ?

L'étoit-il , ne l'étoit-il point

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie.

Si vous êtes , dit-elle , en doute de cela ,

Buvez dans cette coupe là.

On la fit par tel art , que dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage

Y veut porter la levre , aussi-tôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien , & répand le breuvage
Sur son sein , sur sa barbe , & sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment ,
Il boit tout sans répandre goutte.

Damon , pour éclaircir son doute ,
Porte la levre au vase : il ne se répand rien.
C'est , dit-il , réconfort ; & pourtant je sçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?

Faites-moi place en votre troupe ,
Messieurs de la grand'bande : ainsi disoit Damon ,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains , si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon ,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon , de peur de pis , établit des Argus
A l'entour de sa femme , & la rendit Coquette.

Quand les Galans sont défendus ,
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux Epoux s'informe , s'inquiete ,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal ,
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.

- Il y boit huit jours sans disgrâce ;
Mais à la fin il y boit tant ,
Que le breuvage se répand.

Ce fut bien-là le comble. O science fatale !

Science

Science , que Damon eût bien fait d'éviter !
 Il jette de fureur cette coupe infernale ;
 Lui-même est sur le point de se précipiter.
 Il enferme sa femme en une tour quarrée ;
 Lui va soir & matin reprocher son forfait.
 Cette honte qu'auroit le silence enterrée ,
 Court le pays , & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie.
 Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie ,
 Le Geolier fut fidele ; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse
 Prend son tems que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
 Etoit d'humeur à l'écouter.

J'ai , dit-elle , commis un crime inexcusable ;
 Mais quoi , suis-je la seule ? hélas ! non ; peu d'Epoux
 Sont exempts , ce dit-on , d'un accident semblable :
 Que le moins entaché se moque un peu de vous :

Pourquoi donc être inconsolable ?
 Hé bien , reprit Damon , je me consolerais ,
 Et même vous pardonnerai ,
 Tout incontinent que j'aurai

Trouvé de mes pareils une telle légende ,
 Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
 Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
 Le vase qui me sçut vos secrets révéler.

Le mari , sans tarder exécutant la chose ,
 Attire les passans ; tient table en son château.
 Sur la fin des repas à chacun il propose
 L'essai de cette coupe , essai rare & nouveau.

Ma femme , leur dit-il , m'a quitté pour un autre ;

Voulez-vous sçavoir si la vôtre
 Vous est fidelle ? Il est quelquefois bon
 D'apprendre comme tout se passe à la maison.
 En voici le moyen ; bûvez dans cette tasse.
 Si votre femme de sa grace
 Ne vous donne aucun suffragant ,
 Vous ne répandrez nullement.
 Mais si du Dieu nommé Vulcan
 Vous suivez la baniere , étant de nos confreres
 En ces redoutables mysteres ,
 De part & d'autre la boisson
 Coulera sur votre menton.
 Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
 Cette pernicieuse chose ,
 Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
 Tel en rit , tel en pleure ; & selon les esprits ,
 Cocuage en plus d'une sorte
 Tient sa morgue parmi les gens ;
 Déjà l'armée est assez forte
 Pour faire corps , & battre aux champs.
 La voilà tantôt qui menace
 Gouverneurs de petite place ,
 Et leur dit qu'ils feront pendus , ;
 Si de tenir ils ont l'audace ;
 Car pour être Royale il ne lui manque plus
 Que peu de gens : c'est une affaire
 Que deux ou trois mois peuvent faire.
 Le nombre croît de jour en jour ,
 Sans que l'on batte le tambour.
 Les différens degrés où monte cocuage
 Reglent le pas & les emplois :

Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois ,

Sont Fantassins pour tout potage.

On fait les autres Cavaliers.

Quiconque est de ses familiers ,

On ne manque pas de l'élire

Ou Capitaine , ou Lieutenant ,

Ou l'on lui donne un Régiment ;

Selon qu'entre les mains du Sire

Ou plus ou moins subitement

La liqueur du vase s'épand.

Un versa tout en un moment ;

Il fut fait Général , & croyez que l'armée

De hauts Officiers ne manqua :

Plus d'un Intendant se trouva ;

Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet ,

Et plus que suffisant pour se mettre en campagne ,

Renaud , neveu de Charlemagne ,

Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait :

Puis le Seigneur du lieu lui fait

Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : grand merci de la coupe.

Je crois ma femme chaste ; & cette foi suffit.

Quand la coupe me l'aura dit ,

Que m'en reviendra-t'il ? cela sera-il cause

De me faire dormir de plus que de deux yeux ?

Je dors d'autant , graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?

Que sçais-je ? par hazard si le vin s'épandoit ;

Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?

Je suis quelquefois mal-adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre,
Messire Damon, je suis vôtre :

Commandez-moi tout, hors ce point.

Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.

Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant

Que l'armée à la fin Royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant :

Par son mari chere tenue,

Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,
Que sçait-on ? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du dagnet de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Boccace.

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'Amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en Paradis.
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un Amant,

Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit si follement ,
Que pour lui plaire il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ?
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre ,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ,
Renverse murs , jette portes par terre ,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; & quand il veut , servantes ,
Et quand il veut , les rend plus éloquentes
Que Cicéron , & mieux persuadantes :
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place , & tant forte fût-elle.
Si laissa-t'il sur ses pieds notre Belle.
Elle tint bon ; Federic échoua
Près de ce roc , & le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles Comtés , beaux Marquisats de Dieu ,
Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queue ; enfin , grace à l'Amour ,
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme ,
Et peu d'amis ; même amis , Dieu sçait comme.
Le plus zélé de tous se contenta ,
Comme chacun , de dire c'est dommage.
Chacun le dit , & chacun s'en tint-là :
Car de prêter , à moins que sur bon gage ,
Point de nouvelle : on oublia les dons ,

Et le mérite , & les belles raisons
 De Federic , & sa premiere vie.
 Le Protestant de Madame Clitie
 N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
 Tant qu'il dura , le Bal , la Comédie
 Ne manqua point à cet heureux objet :
 De maints tournois elle fut le sujet ?
 Faisant gagner Marchands de toutes guises ,
 Faiseurs d'habits , & faiseurs de devises ,
 Musiciens , gens du sacré vallon :
 Federic eut à sa table Apollon.
 Femme n'étoit ni fille dans Florence ,
 Qui n'employât pour débaucher le cœur
 Du Cavalier , l'une un mot suborneur ,
 L'autre un coup d'œil , l'autre quelqu'autre avance :
 Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
 Il aimoit mieux Clitie inexorable ,
 Qu'il n'auroit fait Hélene favorable ;
 Conclusion , qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable ,
 Il envoya les Marquisats au diable
 Premierement ; puis en vint aux Comtés ;
 Titres par lui plus qu'aucuns regrettés ,
 Et dont alors on faisoit plus de compte.
 De-là les monts chacun veut être Comte ,
 Ici Marquis , Baron peut-être ailleurs :
 Je ne sçais pas lesquels sont les meilleurs.
 Mais je sçais bien qu'avecque la patente
 De ces beaux noms on s'en aille au marché ,
 L'en reviendra comme on étoit allé ;

Prenez le titre , & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien :
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la Belle ne prit rien ,
Argent ni dons , mais souffrir la dépense
Et les cadeaux , sans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient , j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie ,
Chétive encor , & pauvrement bâtie.
Là Federic alla se confiner ;
Honteux qu'on vit sa misere à Florence ,
Honteux encor de n'avoir sçu gagner
Ni par amour , ni par magnificence ,
Ni par six ans de devoirs & de soins ,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite ,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais ,
Ni pour froideurs , ni pour autres sujets ,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre Amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite , où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ,
Cuisine froide & fort peu fréquentée ;
A l'écurie un cheval assez bon ,
Mais non pas fin : sur la perche un Faucon.
Donc à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit sans valets ,
Sacrifiant à sa mélancolie
Maintes perdrix , qui , las ! ne pouvoient mais
Des cruautés de Madame Clitie.

Ainsi vivoit le malheureux Amant ;
Sage s'il eût , en perdant sa fortune ,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit : toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans ,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie ,
Et que l'Epoux , dont les biens étoient grands ,
Avoit toujours considéré sa femme ,
Par testament il déclare la Dame
Son héritiere , arrivant le décès
De l'enfançon , qui peu de tems après
Devint malade. On sçait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne sçait que faire ,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
Zèle souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci , tendre & fort passionnée ,
Autour du sien est toute la journée.
Lui demandant ce qu'il veut , ce qu'il a ,
S'il mangeroit volontiers de cela ,
Si ce jouet , enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose ,
Il le refuse , & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Federic , pleure & mene une vie
A faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie ,
Incontinent il faut l'exécuter ,
Si l'on ne veut l'oïir toujours crier.

Or il est bon de sçavoir que Clitie ,
A cinq cens pas de cette métairie ,
Avoit du bien , possédoit un Château :
Ainsi l'enfant avoit pû de l'oiseau
Oüir parler. On en disoit merveilles ,
On en contoit des choses nompareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se fauvoit , & qu'il en avoit pris
Tant ce matin , tant cette après-dînée :
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée ,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Federic l'unique & seule chose
Qui lui restoit ; & supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien :
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ,
Point de faveurs , toujours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler ,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir :
Refuse tout , tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il se tourmente , il crie :
S'il n'a l'oiseau , ç'en est fait de sa vie ,
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S'en va sans suite & sans nul équipage.
Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.

Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa Dame le trouve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux !
Un Villageois, un haire, un misérable !
C'est trop d'honneur, votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, Cuisinier ni marmite ?
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la Dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre Amant en ce besoin extrême,
Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricassé,
Et l'assaisonne, & court de place en place.
Tandis la Vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahu, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête,
Met le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abregé, on sert la fricassée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût,
Le repas fait, cette femme résoud

De hazarder l'incivile requête ,
Et parle ainsi : Je suis folle , Seigneur ,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encor un coup il ne m'est gueres honnête
De demander à mon défunt Amant
L'oiseau qui fait son seul contentement
Doit-il pour moi s'en priver un moment
Mais excusez une mere affligée :
Mon fils se meurt : il veut votre Faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos , votre honneur , votre bien ,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu ?
Et je m'en viens pour comble d'injustice
Vous demander.... & quoi ? c'est tems perdu :
Votre Faucon. Mais non , plutôt périsse
L'enfant , la mere , avec le demeurant ,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mere ,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir ,
Un fils unique , une unique esperance ,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allégeance
En votre sein décharger sa douleur.
Vous sçavez bien par votre experience
Que c'est d'aimer : vous le sçavez , Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

Hélas ! reprit l'Amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la Veuve confuse.
Non, reprit-il, plutôt au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit resté ;
Depuis deux jours la bête à tout mangé.
J'ai vû l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t'il quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver :
Non Federic , dit-elle , je déclare
Que c'est assez , vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque ,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits ,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir , donnez-m'en l'esperance.
Encore un coup venez nous visiter :
Elle partit , non sans lui présenter
Une main blanche , unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre Amant prit la main , la baisa :
Et de ses pleurs quelque tems l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le pere.
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.

Mais comme il n'est peine d'ame si forte
 Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ,
 Deux Médecins la traitèrent de sorte
 Que sa douleur eut un terme assez court ;
 L'un fut le tems , & l'autre fut l'Amour.
 On épousa Federic en grand' pompe ;
 Non-seulement par obligation ,
 Mais qui plus est , par inclination ,
 Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
 A cet exemple : & qu'un pareil espoir
 Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
 Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
 A cela près , ce sont choses charmantes.
 Sous le Ciel n'est un plus bel animal.
 Je n'y comprends le sexe en général.
 Loin de cela , j'en vois peu d'avenantes.
 Pour celles-ci , quand elles sont aimantes ,
 J'ai les desseins du monde les meilleurs ,
 Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

LE PETIT CHIEN.

Qui secoue de l'argent , & des pierreries.

LA clef du coffre fort & des cœurs , c'est la même ,
 Que si ce n'est celle des cœurs ,
 C'est du moins celle des faveurs.
 Amour doit à ce stratagème

L. Partie.

L

La plus grand' part de ses exploits :
 A-t'il épuisé son carquois ,
 Il met tout son salut en ce charme suprême.
 Je tiens qu'il a raison : car qui hait les présens ?
 Tous les humains en sont friands ,
 Princes , Rois , Magistrats : ainsi quand une Belle
 En croira l'usage permis ,
 Quand Vénus ne fera que ce que fait Themis ,
 Je ne m'écrierai pas contre elle.
 On a bien plus d'une querelle
 A lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan , belle femme épousa.
 Il s'appelloit Anselme : on la nommoit Argie :
 Lui déjà vieux barbon , elle jeune & jolie ,
 Et de tous charmes assortie.
 L'époux , non content de cela ,
 Fit si bien par sa jalousie ,
 Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
 Méritoit de se voir servie
 Par les plus beaux & les meilleurs.
 Elle le fut aussi : d'en dire la maniere ,
 Et comment s'y prit chaque Amant ,
 Il seroit long : suffit que cet objet charmant
 Les laissa soupirer , & ne s'en émut guères.
 Amour établissoit chez le Juge ses loix ,
 Quand l'Etat Mantouan , pour chose de grand poids ,
 Résolut d'envoyer Ambassade au Saint Pere.
 Comme Anselme étoit Juge , & de plus Magistrat ,
 Vivoit avec assez déclat ,

Et ne manquoit pas de prudence ,
On le députe en diligence.

Ce ne fut pas sans résister

Qu'aux choix qu'on fit de lui consentit le bon
homme ;

L'affaire étoit longue à traiter ,
Il devoit demeurer dans Rome

Six mois , & plus encore ; que sçavoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :

Longue Ambassade & long voyage
Aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte notre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.

On nous sépare Argie : adieu , soyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le-moi ; car entre nous
J'ai sujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte ?

Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi.

Je le crois ; cependant , pour plus grande assurance ,
Je vous conseille en mon absence

De prendre pour séjour notre maison des champs :
Fuyez la ville & les Amans ,

Et leurs présens ;

L'invention en est damnable ;

Des machines d'Amour , c'est la plus redoutable ;
De tout tems le monde a vû don

Etre le père d'abandon.

Déclarez-lui la guerre , & soyez sourde , Argie ,

A sa sœur la cajolerie.

Dès que vous sentirez approcher les Blondins ,
 Fermez vite vos yeux , vos oreilles , vos mains .
 Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtresse
 De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :

Tenez , voilà les clefs de l'argent , des papiers ;

Faites-vous payer des Fermiers ;

Je ne vous demande aucun compte :

Suffit que je puisse sans honte

Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous ,

Hors ceux d'amour , qu'à votre Epoux

Vous garderez entiers pour son retour de Rome.

C'en étoit trop pour le bon homme :

Hélas ! il permettoit tous plaisirs , hors un point

Sans lequel seul il n'en est point.

Son Epouse lui fit promesse solennelle

D'être sourde , aveugle , & cruelle ,

Et de ne prendre aucun présent ;

Il la retrouveroit au retour toute telle

Qu'il la laissoit en s'en allant ,

Sans nul vestige de Galant.

Anselme étant parti , tout aussi-tôt Argie

S'en alla demeurer aux champs :

Et tout aussi-tôt les Amans

De l'aller voir firent partie.

Elle les renvoya : ces gens l'embarrassoient ,

L'atiédissoient , l'affadissoient ,

L'endormoient en contant leur flâme :

Ils déplaisoient tous à la Dame ,

Hormis certain jeune Blondin ,

Bien fait , & beau par excellence :
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom c'étoit Atis , son métier Paladin :
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs , ni la dépense :
Tout moyen par lui fut tenté.

Encor si des soupirs il se fût contenté ;
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.

Le bien de notre Amant s'en va le grand galop :
Voilà mon homme misérable.

Que fait-il ? il s'éclipse , il part , il va chercher
Quelque desert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme ,

Un Manant , qui fouillant avecque son bâton ,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson ,
Atis s'enquit de la raison.

C'est , reprit le Manant , afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas ,
Je leur fais de pareilles fêtes.

Ami , reprit Atis , laisse-le ; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?

Il est à remarquer que notre Paladin ,

N'avoit pas cette horreur commune au genre hu-
main ,

Contre la gent reptile , & toute son espee :
Dans ses armes il en portoit ,

Et de Cadmus il descendoit ,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au manant de quitter son dessein.

Le serpent se sauva. Notre Amant à la fin ,
S'établit dans un bois écarté , solitaire.

Le silence y faisoit sa demeure ordinaire ,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit ,
Et quelque Echo qui répondoit.

Là le bonheur & la misère

Ne se distinguoient point : égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.

Son amour l'y suivit , & cette solitude ,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude ,
En devint même l'aliment

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.

Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir sa Belle.

Retournons , ce dit-il , puisque c'est notre sort :

Atis , il t'es plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle ,
Que d'être privé de ses traits ,
Adieu ruisseaux , ombrages frais ,
Chants amoureux de Philomele ,

Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :

Eloigné de ses yeux , je ne vois ni n'entends.

L'esclave fugitif se va remettre encore

En ses fers , quoique durs , mais hélas ! trop chéris.

Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis ,

Quand sur les bords du Mince , à l'heure que l'Au-
rore ,

Commence à s'éloigner du séjour de Thetis ,

Une Nymphe en habit de Reine ,

Belle , majestueuse , & d'un regard charmant,

Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant
Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux ;
Je le veux : je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie & votre obligée.

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantouë en tient le sien ; jadis en cette terre,

J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.

La Parque est inconnue à toutes mes pareilles.

Nous operons mille merveilles

Malheureuse pourtant de ne pouvoir mourir ;

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine :

Nous devenons serpens un jour de la semaine :

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi ; qu'un Manant s'en alloit assommer :

Vous me donnâtes assistance.

Atis, je veux, pour récompense,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance,

Qu'avant qu'il soit deux jours de tems

Vous gagnerez par vos présens

Argie & tous ses surveillans.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,

A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor

Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
 Votre Belle sçaura quel est notre pouvoir.
 Même pour m'approcher de cette inexorable ,
 Et vous la rendre favorable ,
 En petit Chien vous m'allez voir
 Faisant mille tours sur l'herbette ;
 Et vous en Peletin , jouant de la musette ,
 Me pourrez , à ce son , mener chez la Beauté
 Qui tient votre cœur enchanté.

Aussi-tôt fait que dit ; notre Amant & la Fée
 Changent de forme en un instant :
 Le voilà Pelerin , chantant comme un Orphée ,
 Et Manto , petit Chien , faisant tours & sautant.
 Ils vont au Château de la Belle.
 Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux.
 Le petit Chien fait rage ; aussi fait l'Amoureux :
 Chacun danse , & Guillot fait sauter Perronnelle.
 Madame entend ce bruit , & sa Nourrice y court.
 On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
 Le Roi des épagneux , charmante créature ,
 Et vrai miracle de nature.
 Il entend tout , il parle , il danse , il fait cent tours :
 Madame en fera ses amours ;
 Car venille ou non son Maître, il faut qu'il le lui vende,
 S'il n'aime mieux le lui donner.
 La Nourrice fait la demande.
 Le Pelerin , sans tant tourner ,
 Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ,
 Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre , à donner encore
moins ,

Il fournit à tous mes besoins :

Je n'ai qu'à dire trois paroles ,

Sa pate entre mes mains , fait tomber à l'instant ,

Au lieu de puces , des pistoles ,

Des perles , des rubis , avec maint diamant.

C'est un prodige enfin. Madame cependant

En a , comme on dit , la monnoye.

Pouvu que j'aye cette joye

De coucher avec elle une nuit seulement ,

Favori fera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la Nourrice.

Quoi , Madame l'Ambassadrice !

Un simple Pelerin ! Madame à son chevet

Pourroit voir un bourdon ! & si l'on le sçavoit !

Si cette même nuit quelque Hôpital avoit

Hébergé le Chien & son Maître !

Mais ce Maître est bien fait , & beau comme le jour :

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage & de traits.

On ne le connut pas , c'étoient d'autres traits,

La Nourrice ajoutoit : à gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien ?

Puis celui-ci possédoit un Chien

Que le Royaume de la Chine

Ne payeroit pas de tout son or ;

Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son Chien feignit de parler bas.

Il tombe aussi-tôt dix ducats ,
 Qu'à la Nourrice offre le Sire.
 Il tombe encor un diamant.
 Atis en riant le ramasse .

C'est , dit-il , pour Madame , obligez-moi de grace
 De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à son Excellence
 Que je lui suis acquis. La Nourrice à ces mots ,
 Cour annoncer en diligence
 Le petit Chien & sa science ,
 Le Pelerin & son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
 Ne battît sa Nourrice. Avoir l'effronterie
 De lui mettre dans l'esprit une telle infamie !
 Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
 Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.
 Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte ,
 Quelque don que l'on pût m'offrir ,
 Et d'un porte-bourdon je le pourrois souffrir ,
 Moi qui suis une Ambassadrice !
 Madame , reprit la Nourrice ,
 Quand vous seriez Imperatrice ,
 Je vous dis que ce Pelerin

A de quoi marchander, non pas une mortelle ,
 Mais la Déesse la plus belle.

Aris , votre beau Paladin
 Ne vaut pas seulement un doigt du Personnage.
 Mais mon mari m'a fait jurer.

Eh quoi ? de lui garder la foi du mariage.
 Bon , jurer ? ce serment vous lie-t'il davantage

Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?
Qui le sçaura ? j'en vois marcher tête levée ,
Qui n'iroient pas ainsi , j'ose vous l'affurer ,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer ,
Que telle chose est arrivée :
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu ? non , Madame , il faut
être

Bien habile pour reconnoître.

Bouche ayant employé son tems & ses appas
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire :

Donnez-vous , ne vous donnez pas ,

Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'Amour ?
Pour celui qui , je crois , ne s'en servira guere ;
Vous n'aurez pas grand' peine à fêter son retour.

La fausse vieille sçut tant dire ,

Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du Chien & des charmes du Sire :

Pour cela l'on les fit monter.

La Belle étoit au lit encore.

L'Univers n'eut jamais d'aurore

Paresseuse à se lever.

Notre heureux Pelerin traversa la ruelle ,
Comme un homme ayant vû d'autres gens que des
Saints.

Un compliment parut galant , & des plus fins :

Il surprit & charma la Belle.

Vous n'avez pas , ce lui dit-elle ,

La mine de vous en aller

A S. Jacques de Compostelle,

Cependant pour la régaler ,
 Le Chien à son tour entre en lice.
 On eût vû sauter favori
 Pour la Dame & pour la Nourrice :
 Mais point du tout pour le Mari.
 Ce n'est pas tout , il se secoue :
 Aussi-tôt perles de tomber ,
 Nourrice de les ramasser ,
 Soubrettes de les enfler ,
 Pelerin de les attacher
 A de certains bras , dont il loue
 La blancheur & le reste. Enfin , il fait si bien ,
 Qu'avant que partir de la place
 On traite avec lui de son Chien.
 On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
 Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
 Aussi-tôt que le drôle tint
 Entre ses bras Madame Argie ,
 Il redevoit Atis : la Dame en fut ravie.
 C'étoit avec bien plus d'honneur
 Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
 Cette nuit eut des sœurs , & même en très-bon nombre
 Chacun s'en apperçut , car d'enfermer sous l'ombre
 Une telle aise , le moyen ?
 Jeunes gens font-ils jamais rien
 Que le plus aveugle ne voye ?

A quelques mois de-là le S. Pere renvoye
 Anselme avec force Pardons ,
 Et beaucoup d'autres menus dons.
 Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.

De son Vicegèrent il apprend tous les soins ;
 Bons certificats des voisins :
 Pour les Valets , nul ne lui donne
 D'éclaircissement sur cela.
 Monsieur le Juge interrogea
 La Nourrice avec les Soubrettes ,
 Sages personnes & discrettes ;
 Il n'en put tirer ce secret.
 Mais comme parmi les femelles
 Volontiers le Diable se met ,
 Il survint de telles querelles ,
 La Dame & la Nourrice eurent de tels débats ,
 Que celle-ci ne manqua pas
 A se venger de l'autre , & déclarer l'affaire.
 Dût-elle aussi se perdre , il fallut tout conter.
 D'exprimer jusqu'où la colere
 Ou plutôt la fureur de l'Epoux put monter ,
 Je ne tiens pas qu'il soit possible ;
 Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
 Juger combien Anselme étoit homme sensible.
 Il choisit un de ses Valets ,
 Et charge d'un billet , & mande que Madame
 Vienne voir son Mari malade en la Cité :
 La Belle n'avoit point son Village quitté ,
 L'Epoux alloit , venoit , & laissoit-là sa femme :
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens ,
 Dit Anselme au porteur de ces ordres pressans ;
 La Perfide a couvert mon front d'ignominie.
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
 Poignarde-là , mais prend ton tems :
 tâche de te sauver ; voilà pour ta retraite ;

Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite ,
 Et punis cette offense-là ,
 Quelque part que tu sois , rien ne te manquera.

Le Valet va trouver Argie ,
 Qui par son Chien est avertie.
 Si vous me demandez comme un Chien avertit ,
 Je crois que par la jupe il tire ,
 Il se plaint , il jappe , il soupire ,
 Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit ,
 On entend bien ce qu'il veut dire.
 Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
 Un tel péril à sa Maîtresse.
 Partez pourtant , dit-il , on ne vous fera rien :
 Reposez-vous sur moi , j'en empêcherai bien :
 Ce Valet a l'ame traîtresse,
 Ils étoient en chemin , près d'un bois qui servoit
 Souvent aux voleurs de refuge ,
 Le Ministre cruel des vengeances du Juge
 Envoye un peu devant le train qui le suivoit ;
 Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
 La Dame disaroît aux yeux du personnage ;
 Manto la cache en un nuage.
 Le Valet étonné retourne vers l'Epoux ,
 Lui conte le miracle , & son Maître en courroux
 Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
 Il y trouve un Palais de beauté sans pareille :
 Une heure auparavant c'étoit un champ tout nû ,
 Anselme à son tour éperdu ,
 Admire ce Palais bâti , non pour des hommes ,
 Mais apparemment pour des Dieux ,

Appartemens dorés , meubles très-précieux ;

Jardins & bois délicieux :

On auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes
Chose si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte , & désertes :

Pas une ame en ce Louvre , excepté qu'à la fin

Un More très-lipu , très-hideux , très-vilain ,

S'offre aux regards du Juge , & semble la copie

D'un Esope d'Ethiopie.

Notre Magistrat l'ayant pris

Pour le Balayeur du logis ,

Et croyant l'honorer lui donnant cet office ,

Cher ami , lui dit-il , apprend-nous à quel Dieu

Appartient un tel édifice :

Car de dire un Roi , c'est trop peu.

Il est à moi , reprit le More.

Notre Juge à ces mots se prosterne , l'adore ,

Lui demande pardon de sa témérité.

Seigneur , ajouta-t'il , que votre Dêité

Excuse un peu mon ignorance.

Certes , tout l'Univers nè vaut pas la chevancè

Que je rencontre ici. Le More lui répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don ?

De ces lieux enchantés je te rendrai le Maître ,

A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être

De ces lieux absolu Seigneur ,

Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

Entends-tu ce langage ,

Et sçais-tu quel est cet usage ?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'Echanfon du Monarque des Dieux.

Anselme.

Ganimede ?

Le More.

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin , le Monarque suprême ;

Et que tu sois le Jouvenceau :

Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

Anselme.

Ah ! Seigneur, vous raillez , c'est chose par trop sûre.

Regardez la vicilleffe , & la Magistrature.

Le More.

Moi railler ? point du tout.

Anselme.

Seigneur.

Le More.

Ne veux-tu point ?

Anselme.

Seigneur Anselme ayant examiné ce point ;

Consent à la fin au mystere.

Maudit amour des dons , que ne fais-tu pas faire ?

En page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau , haut-de-chauffe trouffé :

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More par-tout. Argie avoit oüi

Le Dialogue entier , en certain coin cachée.

Pour le More lipu , c'étoit Manto la Fée ,

Par son art métamorphosée ;

Et par son art ayant bâti

Ce Louvre en un moment , par son art fait un Page
sexagénaire & grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre , Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : est-ce Anselme , dit-elle ,
Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ! il ne se peut ; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?

C'est lui pourtant. Oh , oh ! Monsieur notre Barbon ,
Notre Législateur , notre homme d'ambassade ,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?

Homme de . . . la pudeur me défend d'achever.

Quoi , vous jugez les gens à mort pour mon affaire ,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère !

Du moins n'ai-je pas pris un More pour Galant :
Tout me rend excusable ; Atis , & son mérite
Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent ,
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.

Mote , devenez Chien. Tout aussi-tôt le More
Redevint petit Chien encore.

Favori , que l'on danse : à ces mots Favori
Danse , & tend la pate au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles :
Pistoles tombent à foison.

Eh bien , qu'en dites-vous ? sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.

Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
 Une Altesse, une Majesté,
 Qui refuse sa jouissance
 A dons de cette qualité ;
 Sur-tout quand le donneur est bien fait, & qu'il aime,
 Et qu'il mérite d'être aimé.
 En échange du Chien l'on me vouloit moi-même ;
 Ce que vous possédez de trop je l'ai donné,
 Bien entendu, Monsieur, suis-je chose si chere ?
 Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere ;
 Si je laissais aller tel Chien à ce prix-là.
 Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
 Le Louvre pour lequel . . . mais oublions cela ;
 Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
 Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait cheoir ?
 Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
 Des mêmes armes combatue.
 Touchez-là, mon mari ; la paix ; car aussi-bien
 Je vous défie ayant ce Chien :
 Le fer, ni le poison pour moi ne sont à craindre.
 Il m'avertit de tout, il confond les jaloux.
 Ne le soyez donc point : plus on veut nous con-
 traindre,
 Moins on doit s'assurer de nous.

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
 On lui promit de ne pas dire
 Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,
 Cocuage, s'il eût voulu,
 Auroit eu ses franchises coudées ;

Argie en rendit grace ; & compensations
 D'une & d'autre part accordées ,
 On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque critique ?
 Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
 A moi ces questions ! suis-je homme qui se pique ;
 D'être si régulier ? le Palais disparut.
 Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.
 Mais que voulut l'Amant ? Censeur , tu m'importunes ,
 Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
 D'une seule conquête est-on jamais content ?
 Favori se perdoit souvent :
 Mais chez sa première Maîtresse
 Il revenoit toujours. Pour elle , sa tendresse
 Devint bonne amitié. Sur ce pied notre Amant
 L'alloit voir fort assidument :
 Et même en l'accommodement
 Argie à son Epoux fit un serment sincère
 De n'avoir plus aucune affaire.
 L'Epoux jura de son côté
 Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ,
 Et qu'il vouloit être fouetté
 Si jamais on le voyoit Page.



PATÉ D'ANGUILLE.

MESME beauté, tant soit exquise,
Rassasié, & soule à la fin.

Il me faut d'un & d'autre pain ;

Diversité, c'est ma devise.

Cette maîtresse, un tantet bize,

Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?

C'est qu'elle est neuve : & celle-là

Qui depuis long-tems m'est acquise,

Blanche qu'elle est, en nulle guise

Ne me cause d'émotion.

Son cœur dit oui, le mien dit non ;

D'où vient ? en voici la raison :

Diversité, c'est ma devise.

Je l'ai ja dit d'autre façon,

Car il est bon que l'on déguise,

Suivant la loi de ce dicton,

Diversité, c'est ma devise.

Ce fut celle aussi d'un mari

De qui la femme étoit fort belle.

Il se trouva bien-tôt guéri

De l'amour qu'il avoit pour elle.

L'Hymen, & la possession,

Eteignirent sa passion.

Un sien Valet avoit pour femme

Un petit bec assez mignon :

Le Maître étant bon compagnon,

Eut bien-tôt empaumé la Dame.
Cela ne plut pas au Valet ,
Qui les ayant pris sur le fait ,
Vendiqua son bien de couchette ,
A sa moitié chanta goguette ,
L'appella tout net & tout franc . . .
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard de plus grand' fortune,
Il fit à son Maître un sermon.
Monsieur, dit-il , chacun la sienne ,
Ce n'est pas trop ; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous , je suis sans Chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine.
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre ,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace ,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame , je m'y tiendrois ,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puisqu'on ne sçauroit défaire
Ce qui s'est fait , je voudrois bien ;
(Ceci soit dit sans vous déplaire ,)
Que content de votre ordinaire

142 PÂTE D'ANGUILLE.

Vous ne goûtassiez plus du mien.
 Le Patron ne voulut lui dire
 Ni oui ni non sur ce discours ,
 Et commanda que tous les jours
 On mit au repas , près du sire ,
 Un pâté d'Anguille : ce mets
 Lui chatouilloit fort le palais ;
 Avec un apétit extrême
 Une & deux fois il en mangea ;
 Mais quand ce vint à la troisième ;
 La seule odeur le dégoûta.
 Il voulut sur une autre viande
 Mettre la main , on l'empêcha :
 Monsieur dit-on , nous le commande :
 Tenez - vous - en à ce mets-là :
 Vous l'aimez qu'avez-vous à dire ?
 M'en voilà foû , reprit le Sire ;
 Et quoi toujours pâtés au bec !
 Pas une Anguille de rotie !
 Pâtés tous les jours de ma vie !
 J'aimerois mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;
 Pain de par Dieu , ou de par l'autre ,
 Au Diable ces Pâtés maudits ;
 Ils me suivront en Paradis ,
 Et par delà , Dieu me pardonne.
 Le Maître accourt soudain au bruit ,
 Et prenant sa part du déduit ,
 Mon ami , dit-il , je m'étonne ,
 Que d'un mets si plein de bonté
 Vous soyez si - tôt dégoûté.

Le vous ai-je pas oui dire
 Que c'étoit là votre ragoût ?
 Faut qu'en peu de tems, beau Sire,
 Vous ayez bien changé de goût.
 Qu'ai je fait qui fût plus étrange ?
 Vous me blâmez, lorsque je change
 En mets que vous croyez friand,
 Et vous en faites tout autant :
 Mon doux Ami, je vous apprend
 Que ce n'est pas une sottise,
 Et fait de certains apétits,
 De changer son pain blanc en bis :
 Diversité, c'est ma devise.
 Quand le Maître eut ainsi parlé,
 Le Valet fut tout consolé.
 Mon que ce dernier n'eût à dire
 Quelque chose encor là-dessus :
 Car après tout doit-il suffire
 D'alléguer son plaisir sans plus ?
 J'aime le change : à la bonne heure,
 On vous l'accorde : mais gagnez,
 Il se peut, les intéressés :
 Cette voie est bien la meilleure :
 Suivez-là donc. A dire vrai,
 Je crois que l'Amateur du change
 De ce conseil tenta l'essai.
 On dit qu'il parloit comme un Ange,
 De mots dorés usant toujours,
 Mots dorés font tout en amours,
 C'est une maxime constante.
 Chacun sçait quelle est mon entente :

J'ai rebatu cent & cent fois
 Ceci dans cent & cent endroits ,
 Mais la chose est si nécessaire ,
 Que je ne puis jamais m'en taire ,
 Et redirai jusques au bout :
 Mots dorés en amour font tout.
 Ils persuadent la Donzelle ,
 Son petit chien , sa Demoiselle ,
 Son Epoux quelquefois aussi.
 C'est le seul qu'il falloit ici
 Persuader ; il n'avoit l'ame
 Sourde à cette éloquence , & Dame
 Les Orateurs du tems jadis.
 N'en ont de telle en leurs écrits.
 Notre jaloux devint commode :
 Même on dit qu'il suivit la mode
 De son Maître , & toujours depuis
 Changea d'objets en ses déduits.
 Il n'étoit bruit que d'aventures
 Du Chrétien & des créatures.
 Les plus nouvelles sans manquer
 Etoient pour lui les plus gentilles ,
 Par où le drôle en put croquer ,
 Il en croqua , femmes & filles ,
 Nymphes , Grisettes , ce qu'il put
 Toutes étoient de bonne prise.
 Et sur ce point , tant qu'il vécut ,
 Diversité fut sa devise ,



LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
 Et plus encor de liberalité,
 C'est en amour une triple machine
 Par qui maint fort est bien-tôt empotté ;
 Rocher fut-il ; rochers aussi se prennent,
 Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
 Que les cordons de la bourse ne tiennent,
 Je vous le dis, la place est au galant.
 On la prend bien quelquefois sans ces choses ;
 Bon fait avoir néanmoins quelques doses
 D'entendement, & n'être pas un sot :
 Quant à l'avare, on le hait : le magot
 A grand besoin de bonne rhétorique ;
 La meilleure est celle du liberal.
 Un Florentin, nommé le Magnifique,
 La possédoit en propre original.
 Le Magnifique étoit un nom de guerre
 Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
 Son train de vivre, & son honnêteté,
 Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
 Déclaré tel : propre, bien fait, bien mis,
 L'esprit galant, & l'air des plus polis,
 Il se piqua pour certaine femelle
 De haut état. La conquête étoit belle :
 Elle excitoit doublement le desir :
 Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette Dame

Mari jaloux , non comme d'une femme ,
 Mais comme qui depuis peu jouiroit
 D'une Philis. Cet homme la veilloit
 De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille ,
 Il les eût tous à ce soin occupés ;
 Amour le rend , quand il veut , inutile ;
 Ces argus-là sont fort souvent trompés.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc : il défioit les gens.
 Au demeurant il étoit fort sensible
 A l'interêt , aimoit fort les présens.
 Son concurrent n'avoit encor sçu dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
 On ignoroit , ce lui sembloit , ses feux ,
 Et le surplus de l'amoureux martyr ,
 (Car c'est toujours une même chanson)
 Si l'on l'eût sçu , qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
 Ja n'est besoin qu'au lecteur je le die.
 Pour revenir à notre pauvre Amant ,
 Il n'avoit sçu dire un mot seulement
 Au Médecin touchant sa maladie.
 Or le voilà qui tourmente sa vie ,
 Qui va , qui vient , qui court , qui perd ses pas :
 Point de fenêtré , & point de jalousie
 Ne lui permet d'entrevoir les appas ,
 Ni d'entr'ouïr la voix de sa Maîtresse.
 Il ne fut onc semblable forteresse.
 Si faudra-t'il qu'elle y vienne pourtant.
 Voici comment s'y prit notre assiégeant.
 Je pense avoir déjà dit , ce me semble ,
 Qu'Aldobrandin homme à présens étoit ,

Non qu'il en fit , mais il en recevoit.
 Le Magnifique avoit un cheval d'amble ,
 Beau , bien taillé , dont il faisoit grand cas ?
 Il l'appelloit , à cause de son pas ,
 La haquenée. Aldobrandin le loue ;
 Ce fut assez : notre Amant proposa
 De le troquer : l'Epoux s'en excusa.
 Non pas , dit-il , que je ne vous avoue
 Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
 Je perds toujours. Alors le Magnifique ,
 Qui voit le but de cette politique ,
 Reprit : eh bien , faisons mieux , ne troquez ;
 Mais pour le prix du cheval permettez
 Que , vous présent , j'entretienne Madame.
 C'est un desir curieux qui m'a pris.
 Encor faut-il que vos meilleurs amis
 Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
 Je vous demande un quart d'heure sans plus ,
 Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
 J'en suis d'avis , je livrerai ma femme ?
 Ma foi , mon cœr , gardez votre cheval.
 Quoi , vous présent ? Moi présent ! Et quel mal
 Encor un coup peut-il , en la présence
 D'un mari fin comme vous , arriver ?
 Aldobrandin commence d'y rêver :
 Et raisonnant en soi : quelle apparence ,
 Qu'il en mévienne en effet moi présent ?
 C'est marché sûr , il est fol à son dam :
 Que prétend-il ? pour plus grande assurance ,
 Sans qu'il le sçache , il faut faire défense
 A ma moitié de répondre au galant.

Sus, dit l'Epoux, j'y consens. La distance
 De vous à nous, poursuivit notre Amant,
 Sera réglée, afin qu'aucunement
 Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
 Puis va querir sa femme en ce moment.
 Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
 Il se croit être en un enchantement.
 Les saluts faits, en un coin de la sale
 Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
 Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
 Je n'ai le lieu ni le tems à souhait,
 Commença-t'il ; puis je tiens inutile
 De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
 Partant, Madame, en un mot comme en mille,
 Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
 Penseriez-vous que ce fût un péché
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
 Je ferois voir par les formes ma flâme,
 Et vous dirois de cet ardent desir
 Tout le menu ; mais que je brûle, meure ;
 Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
 Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
 Il me convient le faire en un quart d'heure ;
 Et plus encore ; car ce n'est pas le tout.
 Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,
 Et par sottise en si beau train demeure.
 Vous vous taisez ; pas un mot ! qu'est-ce là ?
 Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?
 Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
 Divinité ; mais faut-il pour cela

Ne point répondre alots que l'on vous prie ?
 Je vois , je vois , c'est une tricherie
 De votre Epoux : il m'a joué ce trait ;
 Et ne prétend qu'aucune repartie
 Soit du marché : mais j'y sçais un secret,
 Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
 Je sçaurai bien me répondre pour vous :
 Puis ce coin d'œil , par son langage doux ,
 Rompt à mon sens quelque peu le silence.
 J'y lis ceci : Ne croyez pas , Monsieur ,
 Que la Nature ait composé mon cœur
 De marbre dur. Vos fréquentes passades ,
 Jouxtes , tournois , devises , sérénades ,
 M'ont avant vous déclaré votre amour.
 Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée.
 Je vous disai que dès le premier jour
 J'y répondis ; & me sentis blessée
 Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
 Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :
 Etant d'accord , il faut cette nuit-ci
 Goûter le fruit de ce commun martyre ;
 De votre Epoux nous venger & nous rire ;
 Bref le payer du soin qu'il prend ici.
 De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
 Votre jardin viendra comme de cire :
 Descendez-y ; ne doutez du succès :
 Votre mari ne se tiendra jamais ,
 Qu'à sa maison des champs , je vous l'assure ,
 Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
 Vos douagnas en leur premier sommeil ,
 Vous descendrez , sans nul autre appareil

Que de jeter une robe fourrée
 Sur votre dos , & viendrez au jardin.
 De mon côté l'échelle est préparée.
 Je monterai par la cour du voisin ;
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique ;
 Que je vous aime ! & que je vous sçais gré
 De ce dessein ! venez , je descendrai.
 C'est vous qui parlez ; & plutôt au Ciel , Madame ,
 Qu'on vous osât embrasser les genoux !
 Mon Magnifique , à tantôt ; votre flâme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'Amant la quitte , & feint d'être en courroux ;
 Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne ,
 Aldobrandin ; je n'entendois cela.
 Autant vaudroit n'être avecque personne
 Que d'être avec Madame que voilà.
 Si vous trouvez chevaux à ce prix-là ,
 Vous les devez prendre sur ma parole.
 Le mien henni du moins ; mais cette idole
 Est proprement un fort joli poisson.
 Or sus , j'en tiens ; ce m'est une leçon.
 Quiconque veut le reste du quart d'heure
 N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
 Aldobrandin rit si fort , qu'il en pleure.
 Ces jeunes gens , dit-il , en leurs esprits
 Mettent toujours quelque haute entreprise.
 Notre féal , vous lâchez trop tôt prise :
 Avec le tems on en viendrait à bout.
 J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas-là tout ;
 Nous y sçavons encore quelque rubrique :

Et cependant , Monsieur le Magnifique ,
 La haquenée est nettement à nous :
 Plus ne fera de dépense chez vous.
 Dès aujourd'hui , qu'il ne vous en déplaise ;
 Vous me verrez dessus fort à mon aise
 Dans le chemin de ma maison des champs.
 Il n'y manqua sur le soir ; & nos gens
 Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.
 Dire comment les choses s'y passerent ,
 C'est un détail trop long : Lecteur prudent ;
 Je m'en remets à ton bon jugement ,
 La Dame étoit jeune , fringante & belle ;
 L'Amant bien fait , & tous deux fort épris ,
 Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
 Moins n'en valoit si gentille femelle.
 Aucun péril , nul mauvais accident ,
 Bons dormitifs en or comme en argent ;
 Aux douagnas , & bonne sentinelle.
 Un pavillon vers le bout du jardin ,
 Vint à propos , Messire Aldobrandin ;
 Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
 Conclusion qu'il prit en cocuage
 Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua ;
 Tant sçut jouer son jeu la haquenée ;
 Content ne fut d'une seule journée.
 Pour l'éprouver aux champs il demeura
 Trois jours entiers , sans doute ni scrupule.
 J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
 Car ils ont femme , & n'ont Cheval ni Mule ,
 Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

LA MATRONE

D'EPHESE.

S'IL est un conte usé, commun & rebatu,
 C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.
 Et pourquoi donc le chois-tu ?
 Qui t'engage à cette entreprise ?
 N'a-t'elle point déjà produit assez d'écrits ?
 Quelle grace aura ta Matrone
 Au prix de celle de Pétrone ?
 Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
 Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie
 Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
 Une Dame en sagesse & vertu sans égale,
 Et selon la commune voix,
 Ayant sçu raffiner sur l'amour conjugale,
 Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
 On l'alloit voir par rareté :
 C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie !
 Chaque mere à sa brù l'alléguoit pour patron.
 Chaque époux la prônoit à sa femme chétie.
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
 Antique & célèbre maison.
 Son mari l'aimoit d'amour folle.
 Il mourut de dire comment,

Ce feroit un détail frivole ;

Il mourut , & son testament

l'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée ;

si les biens réparoient la perte d'un mari

Amoureux autant que chéri.

sa sainte veuve pourtant fait la déchevelée ,

qui n'abandonne pas le soin du demeurant ,

et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant ;

elle-ci par ses cris mettoit tout en allarme ,

Celle-ci faisoit un vacarme ,

un bruit & des regrets à percer tous les cœurs ,

Bien qu'on sçache qu'en ses malheurs ,

de quelque désespoir qu'une ame soit atteinte ,

la douleur est toujours moins forte que la plainte ;

toujours un peu de faste entre parmi les pleurs ,

chacun fit son devoir de dire à l'affligée ,

que tout a sa mesure , & que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excès :

chacun rendit par-là sa douleur rengregée.

Enfin ne voulant plus jouir de la clarté

Que son Epoux avoit perdue ,

Ille entre dans sa tombe , en ferme volonté

l'accompagner cette ombre aux enfers descendue.

et voyez ce que peut l'excessive amitié ;

Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)

Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié ,

Prête à mourir de compagnie ;

Prête , je m'entens bien ; c'est-à-dire , en un mot ,

l'ayant examiné qu'à demi ce complot ,

est jusques à l'effet courageuse & hardie.

L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie ,

Toutes deux s'entr'aimoient , & cette passion
 Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles.
 Le monde entier à peine eût fourni deux modele
 D'une telle inclination.

Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame
 Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
 Puis tâcha , mais en vain , de remettre cette ame
 Dans l'ordinaire train des communs sentimens.

Aux consolations la Veuve inaccessible
 S'appliquoit seulement à tout moyen possible
 De suivre le Défunt aux noirs & tristes lieux.
 Le fer auroit été le plus court & le mieux ,
 Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermoit la biere ,
 Froide dépouille & pourtant chere ;
 C'étoit-là le seul aliment

Qu'elle prit en ce monument.

La faim donc fut celle des portés ,
 Qu'entre d'autres de tant de sortes

Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.

Un jour se passe & deux , sans d'autre nourriture
 Que ses profonds soupirs , que ses fréquens hélas

Qu'un inutile & long murmure

Contre les Dieux , le sort , & toute la nature.

Enfin sa douleur n'omit rien ,

Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence

Non loin de ce tombeau , mais bien différemmen

Car il n'avoit pour monument

Que le dessous d'une potence.

ur exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.

Un Soldat bien récompensé

Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit par ordonnance

Qu'on ne si d'autres voleurs, un parent, un ami
Enlevoyent, le Soldat nonchalant, endormi

Rempliroit aussi-tôt sa place.

C'étoit trop de sévérité :

Mais la publique utilité

Exigendoit que l'on fît au Garde aucune grace.

Durant la nuit il vit aux fentes du tombeau

Sortir quelque clarté, spectacle assez nouveau.

Curieux il y court, entend de loin la Dame

Remplissant l'air de ses clameurs.

Le Soldat, entre, est étonné, demande à cette femme,

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ?

Pourquoi cette triste musique ?

Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?

Et pourquoi cette femme à peine elle entendit

Toutes ses demandes frivoles :

Le mort pour elle y répondit ;

Cet objet, sans autres paroles,

Disoit assez par quel malheur

La Dame s'enterroit ainsi toute vivante,

Car nous avons fait serment, ajouta la Suivante,

De ne pas nous laisser mourir de faim & de douleur.

Car que le Soldat fût mauvais orateur,

Le Soldat leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention,

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie :

Le tems avoit agi. Si la foi du serment ,
 Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment ;
 Voyez-moi manger seulement :

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperamen
 Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion , qu'il obtint d'elles
 Une permission d'apporter son soupé ;
 Ce qu'il fit , & l'Esclave eut le cœur fort tenté
 De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame , ce dit-elle , un penser m'est venu :
 Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre
 Croyez-vous que lui-même il fût homme à vou
 suivre ,

si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
 Non , Madame , il voudroit achever sa carrière,
 La nôtre sera longue encor , si nous voulons.
 Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?
 Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
 On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? attende
 Quant à moi , je voudrois ne mourir que ridée.
 Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
 Que vous servira-t'il d'en être regardée ?

Tantôt en voyant les trésors
 Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage ,
 Je disois , hélas ! c'est dommage ;
 Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
 A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
 Le Dieu qui fait aimer prit son tems ; il tira
 Deux traits de son carquois : de l'un il entama
 Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre éfleura la Dame.

Jeune & belle , elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ,
 Et des gens de goût délicat
 Auroient bien pû l'aimer , & même étant leur
 femme.

Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié ,
 Sorte d'amours ayant ses charmes ,
 Tout y fit : Une belle , alors qu'elle est en larmes ,
 En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre Veuve écoutant la louange ,
 Poison qui de l'amour est le premier degré ;
 La voilà qui trouve à son gré
 Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange.
 Il fait tant que de plaire , & se rend en effet
 Plus digne d'être aimé que le Mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;
 Et toujours par degrés , comme l'on peut penser ,
 De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange ;
 Elle écoute un amant , elle en fait un mari ;
 Et tout au nez du Mort qu'elle avoit tant cheri ,

Pendant cette hymenée un voleur se hazarde
 D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.
 Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
 Mais en vain , la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras ,
 Ne sçachant où trouver retraite.

Esclave alors lui dit , le voyant éperdu :
 L'on vous a pris votre Pendu ?

Les Loix ne vous feront , dites-vous , nulle grâce ;
 Mettons notre Mort en la place ,

158 LA MATRONE, &c.

Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages femelles !

La femme est toujours femme. Il en est qui sont
belles ,

Il en est qui ne le sont pas.

S'il en étoit d'assez fidelles ,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes , vous vous devez défier de vos forces ;

Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces ,

La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution

Nous trompe également , témoin cette Matrone.

Et n'en déplaise au bon Pétrone ,

Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux ,

Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.

Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire

Qu'au dessein de mourir mal conçu , mal formé.

Car de mettre au patibulaire]

Le corps d'un Mari tant aimé ,

Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.

Cela lui sauvoit l'autre : & tout considéré ,

Mieux vaut Goujat debout , qu'Empereur enterré ,



BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADemoiselle
DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontispice
Des derniers Vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des tems : nous la sçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
Vous regnerez long-tems dans la mémoire,
Après avoir regné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'ineffimable Actrice
Représentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ;
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
S'en trouve-t'il une autre aussi touchante ?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge ;

Ce feroit trop , je n'aurois jamais fait.
 De mes Philis vous seriez la premiere ,
 Vous auriez eu mon ame toute entiere ,
 Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
 Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
 Par des transports n'esperant pas vous plaire ,
 Je me suis dit seulement votre ami ,
 De ceux qui sont Amans plus d'à demi :
 Et plût au sort que j'eusse pû mieux faire !
 Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan , Monarque des Enfers ,
 Faisoit passer ses sujets en revue.
 Là confondus tous les états divers ,
 Princes & Rois , & la tourbe menue ,
 Jettoient maints pleurs, pouffoient maint & maint cri,
 Tant que Satan en étoit étourdi.
 Il demandoit en passant à chaque ame :
 Qui t'a jettée en l'éternelle flâme ?
 L'une disoit , hélas ! c'est mon mari ;
 L'autre aussi-tôt répondoit , c'est ma femme,
 Tant & tant fut ce discours répété ,
 Qu'enfin Satan dit en plein confistoire :
 Si ces gens-ci disent la vérité ,
 Il est aisé d'augmenter notre gloire.
 Nous n'avons donc qu'à le verifier.
 Pour cet effet il nous faut envoyer
 Quelque Démon plein d'art & de prudence ,
 Qui non content d'observer avec soin
 Tous les Hymens dont il sera témoin ,
 Y joigne aussi sa propre experience.

Le Prince ayant proposé sa Sentence ,
 Le noir Sénat suivit tout d'une voix .
 De Belphegor aussi-tôt on fit choix .
 Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles ,
 Grand éplucheur , clairvoyant à merveilles ,
 Capable enfin de pénétrer dans tout ,
 Et de pousser l'examen jusqu'au bout .
 Pour subvenir aux frais de l'entreprise ,
 On lui donna mainte & mainte remise ,
 Toutes à vûe , & qu'en lieux differens
 Il pût toucher par des correspondans .
 Quant au surplus , les fortunes humaines ,
 Les biens , les maux , les plaisirs & les peines ,
 Bref , ce qui suit notre condition ,
 Fut une annexe à sa légation ,
 Il se pouvoit tirer d'affliction
 Par ses bons tous , & par son industrie ,
 Mais non mourir , ni revoir sa patrie ,
 Qu'il n'eût ici consumé certain tems :
 Sa mission devoit durer dix ans .
 Le voilà donc qui traverse & qui passe
 Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
 Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
 Il n'en mit gueres , un moment y conduit ,
 Notre Démon s'établit à Florence ,
 Ville pour lors de luxe & de dépense .
 Même il la crut propre pour le trafic .
 Là sous le nom du Seigneur Roderic ,
 Il se logea , meubla , comme un riche homme ,
 Grosse maison , grand train , nombre de gens ,
 Anticipant tous les jours sur la somme ,

Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'un telle bombance.
Il tenoit table ; avoit de tous côtés
Gens à ses frais , soit pour les voluptés ,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange. Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner , tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle ,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile,
Je l'ai jà dit , & le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque Hymen , en journeaux differens ;
L'un des époux satisfaits & contens ,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors ;
Belle & bien faite , & peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs , mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus , que de quelque vertu

Un tel orgueil paroïſſoit revêtu.
 Pour Roderic on en fit la demande.
 Le pere dit que Madame Honesta,
 C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
 Force partis ; mais que parmi la bande
 Il pourroit bien Roderic préférer,
 Et demandoit tems pour délibérer.
 On en convient. Le poursuivant s'applique
 A gagner celle où ses vœux s'adressoient,
 Fêtes & bals, serenades, Musique,
 Cadeaux, festins, bien fort apétissoient,
 Alteroient fort le fond de l'ambassade.
 Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
 S'épuise en dons. L'autre se persuade
 Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
 Conclusion qu'après forces prieres,
 Et des façons de toutes les manieres.
 Il eut un oui de Madame Honesta.
 Auparavant le Notaire y passa :
 Dont Belphegor se mocquant en son ame,
 Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme,
 Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
 Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
 La simple foi, le meilleur est ôté.
 Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
 Dans les procès en prenant le revers.
 Les si, les car, les Contrats sont la porte
 Par où la noise entra dans l'Univers :
 N'esperons pas que jamais elle en sorte.
 Solemnités & loix n'empêchent pas
 Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats ;

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
 Le cœur fait tout , le reste est inutile.
 Qu'ainsi ne soit , voyons d'autres états.
 Chez les amis tout s'excuse , tout passe ;
 Chez les Amans tout plaît , tout est parfait ;
 Chez les Epoux tout ennuye , & tout lasse.
 Le devoir nuit , chacun est ainsi fait.
 Mais , dira-t'on , n'est-il en nulles guises
 D'heureux ménage ? après mûr examen ,
 J'appelle un bon , voire un parfait Hymen¹ ;
 Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
 Sur ce point-là c'est assez raisonné.
 Dès que chez lui le Diable eut amené
 Son époufée , il jugea par lui-même
 Ce qu'est l'Hymen avec un tel démon :
 Toujours débats ; toujours quelque sermoⁿ
 Plein de sottise en un degré suprême.
 Le bruit fut tel , que Madame Honesta
 Plus d'une fois les voisins éveilla ;
 Plus d'une fois on courut à la noifé.
 Il lui falloit quelque simple bourgeoife ,
 Ce disoit-elle : un petit trafiquant
 Traiter ainsi les filles de mon rang !
 Méritoit-il femme si vertueufe ?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleufe ,
 J'en ai regret , & si je faisois bien
 Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux Epoux , à ce que dit l'Histoire ,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement

Le jeu , la juppe , ou quelque ameublement
 D'Eté , d'Hyver , d'entre-tems ; bref , un monde
 D'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre Diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour cõble enfin Roderic épousa
 La parentée de Madame Honesta ,
 Ayant sans cesse & le pere & la mere ,
 Et la grand' sœur , avec le petit frere ;
 De ses deniers mariant la grand' sœur ,
 Et du petit payant le Précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine , infaillible accident ;
 Et j'oubliois qu'il eût un Intendant.
 Un Intendant ! qu'est-ce que cette chose ?
 Je définis cet être un animal
 Qui , comme on dit , sçait pêcher en eau trouble ,
 Et plus le bien de son maître va mal ,
 Plus le sien croît , plus son profit redouble :
 Tant qu'aisément lui-même acheteroit
 Ce qui de net au Seigneur resteroit :
 Donc par raison bien & duement déduite ,
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son état , s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devînt l'Intendant à son tour ;
 Car regagnant ce qu'il eut étant maître ,
 Ils reprendroient tous deux leur premier être.
 Le seul recours du pauvre Roderic ,
 Son seul espoir étoit certain trafic ,
 Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse ,
 Espoir douteux , incertaine ressource.

Il étoit dit que tout seroit fatal
 A notre époux ; ainsi tout alla mal.
 Ses agens , tels que la plûpart des nôtres ,
 En abusoient : il perdit un vaisseau ,
 Et vit aller le commerce à veau-l'eau ,
 Trompé des uns , mal servi par les autres ,
 Il emprunta. Quand ce vint à payer ,
 Et qu'à sa porte il vit le créancier ,
 Force lui fut d'esquiver par la fuite ,
 Gagnant les champs , où de l'âpre poursuite
 Il se sauva chez un certain fermier ,
 En certain coin ramparé de fumier ,
 A Matheo (c'étoit le nom du Sire ,)
 Sans tant tourner , il dit ce qu'il étoit ;
 Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
 Ses créanciers , & sa femme encor pire ;
 Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer
 Au corps des gens , & de s'y remparer ,
 D'y tenir bon : iroit-t'on là le prendre ?
 Dame Honestâ viendroit-elle y prôner
 Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
 Chose ennuyeuse , & qu'il est las d'entendre ,
 Que de ces corps trois fois il sortiroit ,
 Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit ;
 Trois fois sans plus , & ce pour récompense
 De l'avoir mis à couvert des Sergens.
 Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
 Avec grand bruit d'entrer au corps des gens ,
 Ce que le sien , ouvrage fantastique ,
 Devint alors , l'histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une fille unique

Où le galant se trouvoit assez bien ;
 Mais Matheo , moyennant grosse somme ,
 L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naples : il se transporte à Rome ,
 Fait un corps : Matheo l'en bannit ,
 Le chasse encore : autre somme nouvelle ;
 Trois fois enfin , toujours d'un corps femelle ,
 Remarquez bien , notre Diable sortit.
 Le Roi de Naples avoit lors une fille ,
 L'honneur du sexe , espoir de sa famille :
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant ;
 À , d'Honestà Belphegor se sauvant ,
 On ne le put tirer de cet asyle.
 Il n'étoit bruit , aux champs comme à la ville ,
 Que d'un Manant qui chassoit les esprits.
 Cent mille écus d'abord lui sont promis.
 Bien affligé de manquer cette somme ,
 Car les trois fois l'empêchoient d'esperer
 (Que Belphegor se laisât conjurer)
 Il la refuse , il se dit un pauvre homme ,
 Pauvre pécheur , qui sans sçavoir comment ,
 Sans dons du Ciel , par hazard seulement ,
 De quelques corps a chassé quelque Diable ,
 Apparemment chétif & miserable ,
 Et ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire ; on le force , on l'amene ,
 On le menace , on lui dit que sous peine
 D'être pendu , d'être mis haut & court
 En un gibet , il faut que sa puissance
 Se manifeste avant la fin du jour.
 Dès l'heure même on vous met en présence

Notre Démon & son Conjurateur.

D'un tel combat le Prince est spectateur.

Chacun y court ; n'est fils de bonne mere ,

Qui pour le voir ne quitte toute affaire.

D'un côté font le gibet & la hart ,

Cent mille écus bien comptés d'autre part.

Matheo tremble , & lorgne la finance.

L'esprit malin voyant sa contenance ,

Rioit sous cape , alléguoit les trois fois ,

Dont Matheo suoit dans son harnois.

Pressoit , prioit , conjuroit avec larmes.

Le tout en vain. Plus il est en allarmes ,

Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit

Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.

On vous le hape , & mene à la potence.

Comme il alloit haranguer l'assistance ,

Nécessité lui suggera ce tour :

Il dit tout bas qu'on battît le tambour ,

Ce qui fut fait : de quoi l'esprit immonde

Un peu surpris au Manant demanda ,

Pourquoi ce bruit ? coquin , qu'entens-je là ?

L'autre répond : C'est Madame Honesta

Qui vous reclame , & va par tout le monde ,

Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.

Incontinent le Diable déçampa ,

S'enfuit au fond des enfers , & conta

Tout le succès qu'avoit eu son voyage :

Sire , dit-il , le nœud du mariage

Damne aussi dru qu'aucuns autres états.

Votre grandeur voit tomber ici bas ,

Non par flocons , mais menu comme pluye :

Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie.
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de foi la chose ne soit bonne ;
 Elle eut jadis un plus heureux destin ;
 Mais comme tout se corrompt à la fin ,
 Plus beau fleuron n'est en votre Couronne ;
 Satan le crut , il fut récompensé ,
 Encor qu'il eût son retour avancé ;
 Car qu'eût-il fait ? ce n'étoient pas merveilles ,
 Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles ,
 Toujours le même , & toujours sur un ton ,
 Il fût contraint d'enfiler la venelle :
 Dans les enfers encore en change-t'on.
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle ;
 Je voudrois voir quelque Saint y durer ;
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
 De tout ceci que prétens-je inferer ?
 Premièrement je ne sçais pire chose ,
 Que de changer son logis en prison.
 En second lieu , si par quelque raison ,
 Votre ascendant à l'Hymen vous expose ,
 N'épousez point d'Honestà , s'il se peut.
 N'a pas pourtant une Honestà qui veut.



LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme est inconstant, divers,
 Foible, léger, tenant mal sa parole !
 J'avois juré, même en assez beaux Vers,
 De renoncer à tout conte frivole ;
 Et quand juré ? c'est ce qui me confond,
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse ;
 Puis fiez-vous à Rimeur, qui répond
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
 Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs :
 Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
 Quelque jargon assez plein de douceurs ;
 Mais d'être sûrs, ce n'est-là leur affaire.
 Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
 Tempérament pour accorder ce point ;
 Et supposé que quant à la matière
 J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
 Le réparer par la forme en tous cas ?
 Voyons ceci. Vous sçavez que n'aguere
 Dans la Touraine un jeune Bachelier
 (Interprenez ce mot à votre guise :
 L'usage en fut autrefois familier
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise :
 Ores ce sont supôts de sainte Eglise)
 Le nôtre soit sans plus un jouvenceau,
 Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,

Vous cajeoloit la jeune Bachelette ,
 Aux blanches dents , aux pieds nuds , au corps gent ,
 Pendant qu'Io portant une clochette
 Aux environs alloit l'herbe mangeant.
 Notre galant vous lorgne une fillette
 De celles-là que je viens d'exprimer.
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette ,
 Et d'âge encore incapable d'aimer.
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
 Même les loix ont avancé ce tems :
 Les loix songeoient aux personnes de ville ,
 Bien que l'amour semble né pour les champs
 Le Bachelier déploya sa science.
 Ce fut en vain : le peu d'experience ,
 L'humeur farouche , ou bien l'averfion ,
 Ou tous les trois , firent que la Bergere ,
 Pour qui l'amour étoit langue étrangere ,
 Répondit mal à tant de passion.
 Que fit l'Amant ? croyant tout artifice
 Libre en amours , sur le cõi de la nuit
 Le compagnon détourne une geniffe
 De ce bétail par la fille conduit.
 Le demeurant non compté par la belle ,
 (Jeunesse n'a les foins qui font requis)
 Prit auffi-tôt le chemin du logis.
 Sa mere étant moins oublieufe qu'elle ,
 Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
 Dieu fçait la vie ; elle tance Ifabeau ,
 Vous la renvoye ; & la jeune pucelle
 S'en va pleurant , & demande aux Echos ,
 Si pas un d'eux ne fçait nulle nouvelle

De celle-là , dont le drôle à propos
 Avoit d'abord étou pé la clochette ;
 Puis il la prit , puis la faisant sonner ,
 Il se fit suivre , & tant que la fillette
 Au fond du bois se laissa détourner
 Jugez , Lecteur , quelle fut sa surprise
 Quand elle ouï la voix de son Amant ,
 Belle , dit-il , toute chose est permise
 Pour se tirer de l'amoureux tourment.
 A ce discours la fille toute en transe
 Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
 Nul n'accourut. O belles , évitez
 Le fond des bois , & leur vaste silence.

LE GLOUTON,

Conte tiré d'Athenée.

A Son souper un glouton
 Commande que l'on apprête
 Pour lui seul un Esturgeon.
 Sans en laisser que la tête ,
 Il soupe : il creve : on y court ;
 On lui donne maints clysteres.
 On lui dit , pour faire court ,
 Qu'il mette ordre à ses affaires.
 Mes amis , dit le goulu ,
 M'y voilà tout résolu ;

Et puisqu'il faut que je meure ,
Sans faire tant de façon ,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades ,
Jeunes , bien faits , galans & vigoureux ,
Par bon accord , comme grands camarades ,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t'il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle ,
Qu'il en nâquit une fille si belle ,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également ;
Le tems venu que cet objet charmant ,
Put pratiquer les leçons de sa mere ,
Chacun des deux en voulut être Amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere , dit l'un , ah ! vous ne sçauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché ;
Parbleu , dit l'autre , il est à vous compere ;
Je prends sur moi le hazard du péché.



LE JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats, qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province,
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fut obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les ferre, il avoit bonne pince;
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
La Cour s'en plaint, & le Juge repart:
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'est maille.
Maint d'entre vous souvent juge au hazard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.

ALIX MALADE.

ALIX malade, & se sentant presser,
Quelqu'un lui dit: Il se faut confesser;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame?
Oui je le veux, lui répondit la Dame;
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence,
Sonne au Couvent de toute sa puissance;

Qui venez-vous demander , lui dit-on ?
C'est Pere André , celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession .

Vous demandez , reprit alors un Frere ,
Le Pere André , le Confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : Hélas ! le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis .

LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée ;
Un Gentilhomme à son gré la trouvant ,
Qui t'a , dit-il , donné telle Epousée ?
Que je la baise à la charge d'autant .
Bien volontiers , dit Guillot à l'instant ;
Elle est , Monsieur , fort à votre service .
Le Monsieur donc fait alors son office ,
En appuyant : Perronnelle en rougit .
Huit jours après ce Gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur . Guillot tout plein de zele ,
Puisque Monsieur , dit-il , est si fidele ,
J'ai grand regret , & je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle ,
Il n'ait encore avec elle couché .



SŒUR JEANNE.

SŒUR Jeanne ayant fait un poupon ,
 Jeûnoit , vivoit en sainte fille ,
 Toujours étoit en oraison ,
 Et toujours ses Sœurs à la grille.
 Un jour donc l'Abbesse leur dit :
 Vivez cōme Sœur Jeanne vit ,
 Fuyez le monde & sa sequelle ;
 Toutes reprirent à l'instant :
 Nous serons aussi sages qu'elle ,
 Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION
D'ANACREON.

OToi , qui peins d'une façon galante ,
 Maître passé dans Cythere & Paphos ,
 Fais un effort : peins-nous Iris absente.
 Tu n'as pas vû cette beauté charmante ,
 Me diras-tu ; tant mieux pour mon repos :
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots ,
 Premièrement mets des lys & des roses ,
 Après cela des Amours & des Ris ;
 Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
 D'une Venus tu peux faire une Iris.

Nul ne sçauroit découvrir le mystere.
 Traits si pareils jamais ne se font vûs,
 Et tu pourras à Paphos & Cythere
 De cette Iris refaire une Venus,

AUTRE IMITATION
 D'ANACREON.

J'EROIS couché mollement,
 Et contre mon ordinaire,
 Je dormois tranquillement;
 Quand un enfant s'en vint faire
 A ma porte quelque bruit;
 Il pleuvoit fort cette nuit;
 Le vent, le froid & l'orage
 Contre l'enfant faisoient rage:
 Ouvrez, dit-il, je suis nû.
 Moi charitable & bon homme
 J'ouvre au pauvre morfondu;
 Et m'enquiers comme il se nomme,
 Je te le dirai tantôt,
 Repartit-il; car il faut
 Qu'auparavant je m'essuye.
 J'allume aussi-tôt du feu,
 Il regarde si la pluye
 N'a point gâté quelque peu
 Un arc, dont je me méfie.

Je m'approche toutefois ,
 Et de l'enfant prens les doigts ,
 Les rechauffe , & dans moi-même
 Je dis : Pourquoi craindre tant ?
 Que peut-il ? c'est un enfant :
 Ma couardise est extrême
 D'avoir eu le moindre effroi ;
 Que seroit-ce si chez moi
 J'avois reçu Poliphême ?
 L'enfant , d'un air enjoué ,
 Ayant un peu secoué
 Les pièces de son armure ,
 Et sa blonde chevelure ,
 Prend un trait , un trait vainqueur ,
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 Voilà , dit-il , pour ta peine ;
 Souviens-toi bien de Climene ,
 Et de l'Amour ; c'est mon nom.
 Ah ! je vous connois , lui dis-je ,
 Ingrat & cruel garçon :
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon ?
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélerat
 Me dit , pauvre camarade ,
 Mon arc est en bon état ,
 Mais ton cœur est bien malade.



DISSERTATION

SUR LA

JOCONDE.

*A Monsieur B***.*

Par M. BOILEAU DESPREAUX,

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaifante, & j'ai de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami foutint une opinion auffi peu raifonnable que la fienne; mais cela ne m'a point du tout furpris; ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de fincères protefteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raifon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'avez oui parler du goût bizarre de cet Empereur, qui préféra les écrits d'un je ne fçai quel Poëte aux Ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enfemble pendant près de vingt fiècles euflent le fens commun. Le fentiment de votre Ami a quelque chofe d'auffi monftrueux. Et certainement

quand je songe à la chaleur avec laquelle il va le Livre à la main défendre la Joconde de M. Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste [puis qu'Arioste y a] qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans que cette Vieille qu'elle a en croupe, est un chef-d'œuvre de beauté. Quoiqu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais passe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux Ouvrages dont vous êtes en dispute; puisqu'il n'y a point de comparaison entre un Conte plaisant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction sèche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux Ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même-temps Il s'est rendu maître de sa matiere: ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original: c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Terence, Menandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monsieur B.... que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans congé de son Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne peut plus suivre: c'est un Traducteur maigre & décharné; les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent sèches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour
s'attache

l'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux piéces. Mais je passe plus avant, & je soutiens que non-seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement conée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poète. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premierement donc, je ne vois pas par quelle licence Poétique Arioste a pu dans un Poème héroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieillesse, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'Histoire de Joconde. *Je sçai bien*, dit un Poète, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poètes & aux Peintres, qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination, & qu'il ne faut pas toujours se resserrer dans les bornes de la raison étroite, & rigoureuse; bien loin de leur vouloir ravir ce privilége, je leur l'accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les idées d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les Tigres avec les Agneaux. Comme vous voyez, Monsieur, ce Poète avoit fait le Procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-*

ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux ! Qu'y a-t'il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme ? Qu'y a-t'il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? & sans chercher si loin , peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde & d'Astolfe ? Les aventures de Buscon & de Lazarille , ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir , une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité , & qu'auroit-on dit de Virgile , bon Dieu ! si à la descente d'Enée dans l'Italie , il lui avoit fait conter par un Hôtelier l'Histoire de Peau d'Asne , ou les contes de ma Mere l'Oye ; car l'Histoire de Joconde n'est gueres d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un Ouvrage tout comique , comme l'a remarqué Arioste) si , dis-je , il a été repris par de fort habiles Critiques , pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Histoire des Compagnons d'Ulysse changés en pourceaux , comme étant indigne de la majesté de son sujet , que diroient ces Critiques , s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier , que si cela est reçu , le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les Ouvrages d'esprit , & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Regles ? Ainsi , Monsieur , quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste , il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire elle-même. Sans mentir j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez

que non-seulement, c'est une Histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble & très-héroïque qu'il va raconter : & certes, s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre ou d'un Charlemaigne il ne débuteroit pas plus gravement.

*Astolfo Re dé Longobardi, quello
A cui lascio il fratrel monaco il regno,
Fù ne la giovanezza sua sì bello,
Che mai poch' altri giunsero à quel segno.
N'hayra à fatica un tal fatto à pennello
Apelle, Zeusi, ò se v'è alcun più degno :*

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t'il rien de plus ridicule, que de raconter une Histoire comique & absurde en termes graves & sérieux ; à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere que vous fassiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ce décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un Auteur, qui se joue &

ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit, dit ce Poëte, une terre à la Campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t'il rien, ajoute un ancien Rheteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vrai-semblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines Lettres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. D. L. F. a observé dans sa Nouvelle ; il a cru que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne faisoit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles ; par-tout il rit & il joue, & si le Lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vrai-semblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées, & plus absurdes encore que la chose même ; mais il s'en sauve en riant, & en se jouant du Lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

*Ridiculum Acri.**Atius & melius magnas plerumque secat res.*

Ainsi lors que Joconde , par exemple , trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet , il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle , ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire ce déplaisir à sa femme.

*Mà , da l'amor che porta , al suo dispetto ,
A l'ingrata moglie , li fù interdetto.*

Voilà sans mentir un Amant bien parfait ; & Celandon ni Silvanre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe , c'étoit bien plutôt-là une raison , non-seulement pour obliger Joconde à éclater ; mais ç'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme , son valet & soi-même ; puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie , qui naît d'une extrême amour. Et certainement si les hommes les plus sages & les plus moderés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes , dans la chaleur de cette passion , & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers , que devoit faire un jeune homme comme Joconde , dans les premiers accès d'une jalousie aussi-bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide , pour qui il ne pouvoit plus

avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? M. D. L. F. a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de-là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'une amour romanesque & extravagante : cela ne serviroit de rien , & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint , ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa femme : Ainsi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme , il peut fort bien par un sentiment d'honneur , comme le suppose Monsieur de la Fontaine , n'en rien témoigner , puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres que l'éclat.

Tous deux dormoient ; dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :

Mais cependant il n'en fit rien ,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire ,

Est le plus sûr de la moitié :

Soit par prudence , ou par pitié ,

Le Romain ne tua personne , &c.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde , que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite , cela n'étoit point nécessaire , puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de

cœur. Ajoutez à toutes ces raisons que l'image d'un honête homme lâchement trahi par une ingrata qu'il aime , tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste , a quelque chose de tragique , & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme , comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine , n'a rien que de plaisant & d'agréable , & c'est le sujet ordinaire de nos comédies. Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit , où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vrai-semblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde avant que de découvrir ce secret au Roi , le fit jurer sur le saint Sacrement , ou sur l'*Agnus Dei*, ce sont ces termes , qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t'il pas une invention bien agréable ? Et le saint Sacrement n'est-il pas-là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert , & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-là ? Où est-ce que Joconde trouve si vite une Hostie sacrée , pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme , par un serment si exécrationnable ? Avouons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas , par la plaisanterie de Joconde , qui propose au Roi pour le consoler de cet accident , l'exemple des Rois & des

Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque; & peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces Vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
 En galant homme, & pour le faire court,
 En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Demosthène; *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*: qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son style, il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effet, qu'y a-t'il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant? cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolphe & Joconde se servoient pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Cornero.

*Credeano che da lor si fosse tolto
 Per gire à Roma, e gito era à Cornero.*

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette sorte n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ; mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il est, au goût de Terence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel ; & ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Terence, laquelle ils se sont étudiés particulièrement jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs Vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits ? En effet, c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribue à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu, content, je n'en sçai rien :

Sa femme avoit de la jeunesse ;

De la beauté, de la délicatesse ;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid ; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même

chose , il enjoue sa narration , & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ses éclogues , à propos de Medée , à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans !

*Crudelis mater magis , an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mator.*

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde , quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi qui sçai ce que c'est que l'esprit d'une femme.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force ; mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami ; ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir , & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçai quoi , qui nous charme , & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace , ni beauté ; mais après tout , c'est un je ne sçai quoi & si votre ami est aveugle , je ne m'engage pas lui faire voir clair ; & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez , s'il vous plaît , de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes , & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les

aimer qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit. Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce Valet d'Hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolphe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolphe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa Maîtresse; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne pourra plus la recouvrer: au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce mystère arrive chez un Hôte où Astolphe & Joconde font un assez long séjour; ainsi ce valet logeant avec elle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je réponds, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme: il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous avoit représenté comme un amoureux de Roman.

tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison, qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours, & qu'ainsi étant continuellement observés l'un & l'autre par les gens d'Astolphe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie; il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t'il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire; parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de-là nécessairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolphe & Joconde lui avoient promis, il s'ensuit de-là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte: autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles le tems qui est si cher dans une narration? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout

out n'avoit que faire de changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au contraire que par-là il a évité une absurdité manifeste , c'est à sçavoir ce marché qu'Astolphe & Joconde font avec leur Hôte , par lequel le Pere vend sa fille à beaux deniers comptans ? En effet ce marché n'a-t'il pas quelque chose de choquant , ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la Nouvelle de M. D. L. F. Astolphe & Joconde sont rompés bien plus plaisamment , parce qu'ils regardent tous deux cette fille , qu'ils ont abusée , comme une jeune innocente , à qui ils ont donné , comme il dit :

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste c'est une infâme qui va courir le pays avec eux , & qu'ils ne sçauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable , vous a-t'on dit , que quand Astolphe & Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays , le Roi dans la douleur où il est , soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition , & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire , & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme aise à un Roi une proposition si étrange que celle d'abandonner son Royaume , & d'aller exposer sa personne en des pays éloignés , puisque , même la seule pensée en est coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi , qui se voit sen-

fiblement outragé en son honneur, & qui ne ſçau-
roit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'andon-
donner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter
de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer
que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes
aſſez bien réſolus ; ce n'eſt pas pourtant que de là je
veuille inferer que Monsieur de la Fontaine ait ſauvé
toutes les abſurdités qui ſont dans l'histoire de Jo-
conde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y
penſer ; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement,
puifqu'en effet toute cette Histoire n'eſt autre choſe
qu'une extravagance aſſez ingénieufe, continuée de-
puis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeu-
lement que pour vous faire voir qu'aux endroits où
il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de
nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur.
Après tout, néanmoins il faut avouer que c'eſt à
l'Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt
pas que les choſes qu'il a ajoutées de lui-même, ne
puſſent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de
plus ingénieux dans l'History de Joconde. Telle eſt
l'invention du livre blanc que nos deux aventurier
emporterent pour mettre les noms de celles qui ne
ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badine-
rie me ſemble bien aſſi agréable que tout le reſte du
Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante
contestation qui s'émût entre Aſtolphe & Joconde,
pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui
n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Mon-
ſieur, je ne veux point chicanner mal-à-propos ;

donnons si vous voulez à l'Arioste toute la gloire de l'invention : ne lui dénions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté, & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots, ne rabaissons point malicieusement en faveur de notre Nation le plus ingénieux auteur des derniers siècles : mais que les graces & les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confessons que Monsieur de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piece de Monsieur Bouillon : j'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une Chançon du Pont-neuf par les règles de la Poétique d'Arioste. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, & jamais style ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de Monsieur de la Fontaine pour un ouvrage sans défauts ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t'il point ? il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine , non ego paucis
Offendar maculis.*

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon. C'est un Auteur sec & aride ; toutes ses expressions sont rudes & forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit , & qu'il ne bronche à chaque ligne : son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accorder avec les miens ; mais s'il vous semble que j'aille trop avant , je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort , & en examiner seulement une page.

Astolphe Roi de Lombardie ,
A qui son frere plein de vie.
Laiſſa l'Empire glorieux
Pour se faire Religieux :
Nâquit d'une forme ſi belle ,
Que Zeuxis , & le grand Apelle ,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Période ? N'est-ce pas bien entendre la maniere de conter , qui doit être ſimple & coupée , que de commencer une narration en Vers , par un enchaînement de parties à peine ſupportable dans l'exode d'une Oraïſon ?

A qui son frere plein de vie,

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de la grace; car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laisa l'Empire *glorieux*.

Ne semble-t'il pas que selon M. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'Empire *glorieux*, comme un autre diroit l'Empire Ottoman, ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire Religieux.

Cette maniere de parler & basse, & nullement Poétique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *nâquit*? N'y a-t'il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? & au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit le grand Apelle? Cet épi-

thete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquerans & à nos Saints. On peut bien appeler Ciceron un *grand Orateur* ; mais il seroit ridicule de dire le *grand Ciceron* ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puénil. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete , tandis qu'*Apelle* est le *grand Apelle* ? Sans mentir il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis , car il auroit été du moins le brave *Zeuxis*.

De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'*Arioste* , que quand *Zeuxis* & *Apelle* auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections , cette beauté n'auroit pas égalé celle d'*Astolphe*. Mais qu'il y a mal réussi , & que cette façon de parler est grossiere ! *n'ont jamais rien fait de si beau , de leur Pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville ; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'*Astolphe* , puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme aussi beau que lui , c'est à sçavoit *Joconde*.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le royal éclat de son sang.

Ne direz-vous pas que le sang des Astolphes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette maniere de parler sent le Poëme Epique, où même elle ne seroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient *au-dessus des Anges.*

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes *de son corps.*

De son corps, est dit bassement & pour rimer : il falloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naître.*

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui,

Ne voilà-t'il pas un joli Vers ?

Sire , je crois que le Soleil
 N'a jamais rien fait de pareil ,
 Si ce n'est mon frere Joconde ,
 Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil* , & de *sans pareille* : il a dit là-bas que la beauté d'Astolphe n'a point de *pareille* ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est *sans pareille* : de-là il conclut que la beauté *sans pareille* du Roi , n'a de pareil que la beauté *sans pareil* , de Joconde. Mais , sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Bouillon a suivi en cet endroit , je trouve ce compliment fort impertinent ; puisqu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle : J'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela , & de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere , sans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez , Monsieur , il n'y a pas un Vers où il n'y ait queque chose à reprendre , & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez , & quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entière , vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même , & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce , bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage , les mauvaises façons de parler , les rudesses , les incongruités , les choses froides & platement dites qui s'y rencor-

rent par-tout ? Que dirons-nous de ces murailles dont les ouvertures baillent ? De ces erremens qu' Astolphe & Joconde suivent dans les Pays Flamans ? Suivre des erremens, juste Ciel ! Quelle Langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine de voir qu'il ait pu être mis en parallele avec un tel Auteur ; mais je suis encore plus honteux pour votre Ami : je le trouve bien hardi, fans doute, d'oser ainsi hazarder cent pistoles sur la foi de son jugement ; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinairement des Demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui, sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses ; corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre Ami ne soit un peu de ce nombre : je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage ; mais je ne lui pardonne par la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galans hommes de France aillent de gayeté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement si absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-tems que

je vous entretiens , & ma Lettre pourroit à la fin passer pour une Dissertation préméditée. Que voulez-vous ? C'est que votre gageure me tient au cœur , & j'ai été bien-aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre Ami. J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis , &c.

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

D E S C O N T E S]

Contenus dans le premier Tome.

O C O N D E.	page
Le Cocu batu & content.	19
e Mari Confesseur.	24
e Savetier.	27
e Payfan qui avoit offensé son Seigneur.	28
e Muletier.	32
a Servante justifiée.	36
a Gageure des trois Commeres.	40
e Calendrier des Vieillards.	52
Femme avare Galant escroc.	61
on ne s'avise jamais de tout.	63
e Gascon puni.	65
a Fiancée du Roi de Garbe.	69
a Coupe enchantée.	96
e Faucon.	112
e petit Chien qui secoue de l'argent & des pierres.	122
âté d'Anguille.	140
e Magnifique.	145
a Matrone d'Ephese.	152
elphegor.	153

T A B L E.

La Clochette.	170
Le Glouton.	171
Les deux Amis.	173
Le Juge de Mêlé.	174
Alix malade.	<i>ibid.</i>
Le Baïser rendu.	175
Sœur Jeanne.	176
Imitation d'Anacreon.	<i>ibid.</i>
Autre Imitation d'Anacréon.	177
Dissertation sur la Joconde.	179

Fin de la Table.

C O N T E S

D E

LA FONTAINE.

1870

1870



CONTES

ET

NOUVELLES

EN VERS,

PAR M. DE *LA FONTAINE.*

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LV.



P R É F A C E

D E

L' A U T E U R

Sur le second Tome de ces Contes.

*V*OICI les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur ; & par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences, qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de poésie ; mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours,

II. Partie.

a

en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un Poëme Epique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exaëtitude qu'on lui demande; outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien; encore l'Auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le Lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin. Car, comme l'on sçait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité: il faut du piquant & de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne

touchent point , & dont personne n'est amoureux ? Nous ne voulons pas ôter aux Modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers , le beau langage , la justesse , les bonnes rimes sont des perfections dans un Poëte ; cependant que l'on considere quelqu'unes de nos Epigrammes où tout cela se rencontre , peut-être y trouvera-t'on beaucoup moins de sel , j'oserois dire encore bien moins de graces , qu'en celles de Marot & de S. Galais, quoique les Ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle , & que c'en sont de très-grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement , & disons , comme nous avons déjà dit , que c'en seroit en effet dans un autre genre de Poësie , mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu Monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses

Ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot : car notre Auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due , ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissemens du Public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle , & l'a fournie le mieux qu'il a pû , prenant tantôt un chemin , tantôt l'autre ; & marchant toujours plus assurément quand il a suivi la manière de nos vieux Poëtes : Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat , potiùs quàm istorum diligentiam. Mais en disant que nous voulions passer ce point-là , nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner , & peut-être n'a-ce pas été inutilement ; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui , ainsi que dans le sien propre , sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus con-

nues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonstances, quelquefois le principal événement & la suite : enfin ce n'est plus la même chose, c'est proprement une Nouvelle nouvelle ; & celui qui l'a inventée, auroit de la peine à reconnoître son propre ouvrage. Non sic decet contaminari fabulas, diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le même reproche à Terence ; mais Terence s'est moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Menandre, comme Sophocle & Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des Ecrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il s'agissoit de la bienséance & des règles du Dramatique. Ce privilège cessera-t'il à l'égard des Contes faits à plaisir ; & faudra-t'il avoir dorénavant plus de

respect, & plus de religion, s'il est permis de parler ainsi, pour le mensonge, que les Anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais, ce qu'on appelle un bon Conte, ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, nous pourra-t'on dire qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'encherir? Nous en demeurons d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matieres, le dernier surtout: car si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du tems, est la suite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au Lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-mal aisées,

les faut charger de circonstances le moins qu'on peut. Par ce moyen vous vous soulagez vous-mêmes, & vous soulagez aussi le Lecteur à qui l'on ne sçauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'Auteur a changé quelques incidens, & même quelque catastrophe, ce qui préparoit cette catastrophe, & la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de Contes chacun devoit être content à la fin : cela plaît au Lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses : mais il n'en faut point venir là, si l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses : il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux crottesques, & que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'Auteur a eues : on en pourroit encore alléguer de particulieres, &

viiij P R E F A C E.

défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des Lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour , & fait valoir davantage , si l'étendue des Préfaces l'avoit permis.



CONTES



CONTES

DE

LA FONTAINE.

LES OYES

DE FRERE PHILIPPE.

Nouvelle tirée de Boccace.



Je dois trop au beau Sexe : il me fait
trop d'honneur

De lire ces récits ; si tant est qu'il les
lise.

Surquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son
cœur.

II. Partie.

A

Celles qui font quelque sottise :
 Ne peut-il pas , sans qu'il le dise ,
 Rire sous cape de ces tours ,
 Quelque aventure qu'il y trouve ?
 S'ils sont faux , ce sont vains discours ?
 S'ils sont vrais , il les désapprouve.

Iroit-il après tout s'allarmer sans raison ,
 Pour un peu de plaifanterie ?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
 Ne mît le feu dans la maison.

Chassez les soupirans , Belles ; souffrez mon Livre :
 Je réponds de vous , corps pour corps ;
 Mais pourquoi les chasser ? Ne sçauroit-on bien
 vivre ,

Qu'on ne s'enferme avec les morts ?

Le monde ne vous connoît gueres ,

S'il croit que les faveurs sont chez vous familières ;
 Non pas que les heureux Amans
 Soient ni Phénix , ni Corbeaux blancs ;
 Aussi ne sont-ce fourmilieres.

Ce que mon Livre en dit , doit passer pour chan-
 sons :

J'ai servi des Beautés de routes les façons ;

Qu'ai-je gagné ? Très-peu de chose ;

Rien. Je m'aviserai sur le tard d'être cause

Que la moindre de vous commît le moindre mal ?

Contons ; mais contons bien : c'est le point principa

C'est tout : à cela près , Censeurs , je vous conseil

De dormir , comme moi , sur l'une & l'autre oreill

Censurez tant qu'il vous plaira ,

Méchans vers , & phrases méchantes :

Mais pour bons tours , laissez-les là.

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux :

Les meres , les maris , me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus ;

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait , mon Livre iroit le faire !

Beau Sexe , vous pouvez le lire en sûreté ;

Mais je voudrois m'être acquité

De cette grace par avance :

Que puis-je faire en récompense ?

Un conte , où l'on va voir vos appas triompher :

Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le Printems & l'Aurore

Dans l'esprit d'un garçon , si dès ses jeunes ans ,

Outre l'éclat des Cieux , & les beautés des champs ,

Il eût vû les vôtres encore.

Aussi dès qu'il les vit , il en sentit les coups :

Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour

vous ;

Il laissa les Palais ; enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits ,

Que n'en auroient , à beaucoup près ,

Tous les joyaux de la Couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

Là , son unique compagnie ,

Consistoit aux Oiseaux : leur aimable harmonie

Le défennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage :

Encore ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage

Son pere l'amena dès ses plus tendres ans :
 Il venoit de perdre sa mere ;
 Et le pauvre garçon ne connut la lumiere ,
 Qu'afin qu'il ignorât les gens.
 Il ne s'en figura pendant un fort long-tems
 Point d'autres que les habitans
 De cette Forêt ; c'est-à-dire ,
 Que des Loups , des Oiseaux , enfin ce qui respire ;
 Pour respirer sans plus , & ne songer à rien.
 Ce qui porta son pere à fuir tout entretien ,
 Ce furent deux raisons , ou mauvaises ou bonnes ;
 L'une , la haine des personnes ,
 L'autre , la crainte ; & depuis qu'à ses yeux
 Sa femme disparut , s'envolant dans les Cieux ,
 Le monde lui fut odieux.
 Las d'y gémir & de s'y plaindre ,
 Et par-tout des plaintes oïir ,
 Sa moitié le lui fit par son trépas haïr ,
 Et le reste des femmes craindre
 Il voulut être Hermite , & destina son fils
 A ce même genre de vie.
 Ses biens aux pauvres départis ,
 Il s'en va seul , sans compagnie ,
 Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras.
 Au fond d'une forêt il arrête ses pas :
 (Cet homme s'appelloit Philippe , dit l'Histoire)
 Là par un saint motif , & non par humeur noire ,
 Notre Hermite nouveau cache avec très-grand soïr
 Cent choses à l'enfant , ne lui dit près ni loin
 Qu'il fût au monde aucune femme ,
 Aucuns desirs , aucun amour.

DE FRERE PHILIPPE. 5

Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame,
A cinq il lui nomma des fleurs, des animaux ;
L'entretint de petits oiseaux ;

Et parmi ce discours, aux enfans agréable,
Mêla des menaces du Diable,

Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfans la première leçon.

Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde

Au jeune enfant fut révélé,

Et de la femme point parlé.

Vers quinze ans lui fut enseigné,

Tout autant que l'on put, l'Auteur de la Nature,

Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déjà plus de saison

Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;

Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon

De le mener à la Ville prochaine.

Le Vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine

Aller querir son vivre ; & lui mort après tout,

Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout

De subsister sans connoître personne ?

Les Loups n'étoient pas gens qui donnaissent l'au-
mône.

Il sçavoit bien que le garçon

N'auroit de lui, pour héritage,

Qu'une besace & qu'un bâton :

C'étoit un étrange partage.

Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans :

Au reste , il étoit peu de gens
 Qui ne lui donnassent la miche.
 Frere Philippe eût été riche ,
 S'il eût voulu. Tous les petits enfans
 Le connoissoient , & du haut de leur tête
 Ils crioient : Apprêtez la quête ;
 Voilà Frere Philippe. Enfin dans la Cité
 Frere Philippe souhaité
 Avoit forces dévots ; de dévotes pas une :
 Car il n'en vouloit point avoir.
 Si-tôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir ,
 Le pauvre homme le mene voit
 Les gens de bien , & tente la fortune.
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils :
 Voilà nos Hermites partis ;
 Ils vont à la Cité superbe , bien bâtie ,
 Et de tous objets assortie :
 Le Prince y faisoit son séjour.
 Le jeune homme tombe des nues ,
 Demandoit : Qu'est-ce là ? Ce sont des gens de Cour.
 Et là ? Ce sont Palais. Ici ? Ce sont statues.
 Il consideroit tout ; quand de jeunes Beautés ,
 Aux yeux vifs , aux traits enchantés ,
 Passerent devant lui. Dès-lors nulle autre chose
 Ne put ses regards attirer.
 Adieu Palais , adieu ce qu'il vient d'admirer :
 Voici bien pis , & bien une autre cause
 D'étonnement.
 Ravi , comme en extase à cet objet charmant ,
 Qu'est - ce là , dit - il à son pere ,
 Qui porte un si gentil habit ?

Comment l'appelle-t'on ? Ce discours ne plut gueres
Au bon Vieillard , qui répondit :
C'est un oiseau qui s'appelle Oye.
O l'agréable oiseau , dit le fils plein de joye !
Oye , hélas ! chante un peu , que j'entende ta voix :
Ne pourroit-on point te connoître ?
Mon pere , je vous prie mille & mille fois ,
Menons-en une en notre bois :
J'aurai soin de la faire paître.

RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST de tous tems qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie :
De beaux objets cet Etat est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont , qui font venir l'envie
D'être amoureux , quand on ne voudroit pas.
Une sur-tout , ayant beaucoup d'appas ,
Eut pour amant un jeune Gentilhomme ,
Qu'on appelloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sçût si bien le numero :
Force lui fut ; d'autant que cette Belle
(Dont sous le nom de Madame Catelle
Il est parlé dans le Décameron)

Fut un long-tems si dure & si rebelle,
 Que Minutol n'en sçut tirer raison.
 Que fait-il donc ? Comme il voit que son zèle
 Ne produit rien, il feint d'être guéri :
 Il ne va plus chez Madame Catelle ;
 Il se déclare amant d'une autre Belle ;
 Il fait semblant d'en être favori.
 Catelle en rit ; pas grain de jalousie :
 Sa concurrente étoit sa bonne amie ;
 Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
 Minutolo, pour lors de la partie,
 Comme en passant, mit dessus le tapis
 Certain propos de certaines coquettes,
 Certain mari, certaines amourettes,
 Qu'il contr'ouva sans personne nommer ;
 Et fit si bien que Madame Catelle
 De son époux commence à s'allarmer,
 Entre en soupçon, prend le morceau pour elle,
 Tant en fut dit, que la pauvre femelle
 Ne pouvant plus durer en tel tourment,
 Voulut sçavoir de son défunt amant,
 Qu'elle tira dedans une ruelle,
 De quelles gens il entendoit parler :
 Qui, quoi, comment, & ce qu'il vouloit dire.
 Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
 Sur mon esprit, pour vous dissimuler.
 Votre mari voit Madame Simonne :
 Vous connoissez la galante que c'est ;
 Je ne le dis pour offenser personne ;
 Mais il y va tant de votre intérêt,
 Que je n'ai pû me taire davantage.

Si je vivois deffous votre fervice ,
Comme autrefois , je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage ,
Qui de ma part ne feroit bon à rien.
De fes amans toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux ;
Mais , grace à Dieu , je ne veux rien de vous ;
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle ,
Que votre époux chez Janot le Baigneur
Doit se trouver avecque sa Donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand Seigneur ,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ,
Pour cent ducats il fera tout auffi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire ,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari ,
Il fera pris , fans s'en pouvoir dédire :
Voici comment. La Dame a stipulé
Qu'en une chambre , où tout fera fermé ,
L'on les mettra ; soit craignant qu'on ait vûe
Sur le Baigneur ; soit que fentant son cas ,
Simonne encor n'ait toute honte hûe.
Prenez sa place , & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner , comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point , vous gêteriez l'histoire ,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle :

De grand dépit Richard elle interrompt :
 Je vous entends ; c'est assez , lui dit-elle :
 Laissez-moi faire ; & le drôle & sa Belle
 Verront beau jeu , si la corde ne rompt.
 Pensent-ils donc que je sois quelque buze ?
 Lors pour sortir elle prend une excuse ,
 Et tout d'un pas s'en va trouver Janot ,
 A qui Richard avoit donné le mot.
 L'argent fait tout : si l'on en prend en France
 Pour obliger en de semblables cas ,
 On peut juger avec grande apparence ,
 Qu'en Italie on n'en refuse pas.
 Pour tout carquois , d'une large escarcelle
 En ce pays le Dieu d'Amour se sert.
 Janot en prend de Richard , de Catelle ;
 Il en eût pris du grand Diable d'Enfer.
 Pour abréger , la chose s'exécute
 Comme Richard s'étoit imaginé.
 Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
 Avec Janot , qui fit le réservé ;
 Mais en voyant bel argent bien compté ,
 Il promet plus que l'on ne lui demande.
 Le tems venu d'aller au rendez-vous ,
 Minutolo s'y rend seul de sa bande ,
 Entre en la chambre & n'y trouve aucuns trous
 Par où le jour puisse nuire à sa flâme.
 Gueres n'attend : il tardoit à la Dame
 D'y rencontrer son perfide d'époux ,
 Bien préparée à lui chanter sa game.
 Pas n'y manqua , l'on peut s'en assurer.
 Dans le lieu dit Janot la fit entrer :

Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mari , point de Dame Simonne ;
Mais au lieu d'eux Minutol en personne ,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus , je le laisse à penser :
Chacun s'en doute assez , sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard ,
Catelle aussi , toute rancune à part ,
Le laissa faire , & ne voulut mot dire.
Il en profite , & se garde de rire ;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le Sire ,
Il me faudroit un esprit bien plus fort.
Premierement il jouit de sa Belle :
En second lieu il trompe une cruelle ,
Et croit gagner les pardons en cela ;
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir , traître , ce lui dit-elle ;
Je ne suis pas celle que tu prétends :
Laisse-moi là ; si-non à belles dents
Je te déchire , & te saute à la vûe.
C'est donc cela que tu te tiens en mûe ,
Fais le malade , & te plains tous les jours ,
Te réservant sans doute à tes amours ?
Parle , méchant ; dis-moi : suis-je pourvue
De moins d'appas ? Ai-je moins d'agrément ,
Moins de beauté que ta Dame Simonne ?
Le rare oiseau ! O la belle friponne !
T'aimois-je moins ? Je te hais à présent .
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre.

Pendant cela Richard , pour l'appaiser ,
 La caressoit , tâchoit de la baiser ,
 Mais il ne put : elle sçut se défendre.
 Laisse-moi là , se mit-elle à crier :
 Comme un enfant pense-tu me traiter ?
 N'approche point ; je ne suis plus ta femme :
 Rends-moi mon bien ; va-t'en trouver ta Dame ;
 Va , déloyal ; va-t'en : je te le dis.
 Je suis bien sotte , & bien de mon pays ,
 De te garder la foi de mariage :
 A quoi tient-il , que pour te rendre sage ,
 Tout sur le champ je n'envoye querir
 Minutolo , qui m'a si fort chérie ;
 Je le devrois , afin de te punir ;
 Et , sur ma foi , j'en ai presque l'envie.
 A ce propos le galant éclata.
 Tu ris , dit-elle : ô Dieu ! quelle insolence !
 Rougira-t'il ? Voyons sa contenance.
 Lors de ses bras la Belle s'échappa ,
 D'une fenêtré à tâtons approcha ,
 L'ouvrit de force , & fut bien étonné
 Quant elle vit Minutol son amant.
 Elle tomba plus d'à-demi pâmée :
 Ah ! qui t'eût cru , dit-elle , si méchant ?
 Que dira-t'on ? Me voilà diffamée.
 Qui le sçaura , dit Richard à l'instant ?
 Janot est sûr ; j'en réponds sur ma vie.
 Excusez donc si je vous ai trahie ;
 Ne me sçachez mauvais gré d'un tel tour :
 Adresse , force , & ruse , & tromperie ,
 Tout est permis en matiere d'amour.

Étois réduit avant ce stratagême
À vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
Ai-je failli de me payer moi-même ?
Eussiez-vous fait ? Non sans doute , & les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content ; vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? J'en connois , Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.
Ce discours n'appaisa point Catelle :
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle ,
Que Minutol de nouveau s'enflâmant ,
Lui prit la main. Laisse-moi , lui dit-elle ;
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins , tous les gens de Janot ?
Ne faites point , dit-il , cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot :
Par de l'argent , & non par tromperie ,
Comme le monde est à présent bâti !
On vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Vouloit jamais jusqu'à votre mari ,
Quel déplaisir ! Songez-y , je vous prie ;
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
Sur ces raisons enfin Catelle cede.
Une chose étant , poursuit-il , sans remede ,
Le mieux sera que vous vous consoliez :
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez
Mais bannissons bien loin toute esperance ;

Jamais mon zèle & ma persévérance
 N'ont eu de vous que mauvais traitement.
 Si vous vouliez, vous feriez aisément
 Que le plaisir de cette jouissance,
 Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
 Que reste-t'il ? Le plus fort en est fait.
 Tant bien sçut dire & prêcher, que la Dame
 Sechant ses yeux, rasserénant son ame,
 Plus doux que miel à la fin écouta.
 D'une faveur en une autre il passa,
 Eut un souris, puis après autre chose,
 Puis un baiser, puis autre chose encor ;
 Tant que la Belle, après un peu d'effort,
 Vient à son point, & le drôle en dispose.
 Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
 Car quand l'amour d'un & d'autre côté
 Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
 Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
 Ceux que l'on tient sçavans en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
 Vécut content, & fit force bons tours,
 Dont celui-ci peut passer à la montre.
 Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
 Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
 D'un pareil cas je me fusse avisé !



LES CORDELIERS
DE CATALOGNE.

Nouvelle tirée des cent Nouvelles nouvelles.

JE vous veux conter la besogne
Des Cordeliers de Catalogne ;
Besogne où ces Peres en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente ,
Que mainte femme en fut contente ,
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis ,
Mettent à bien les jeunes ames ,
Tiennent à soi filles & femmes ,
Se sçavent emparer du cœur ,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire ,
Et qu'on verra par cette Histoite.

Au tems que le sexe vivoit
Dans l'ignorance , & ne sçavoit
Glofer encor sur l'Evangile ,
(Tems à coter fort difficile)
Un essaim de Freres Mineurs ,
Pleins d'appétit , & beaux dîneurs ,
S'alla jeter dans une Ville ,
En jeunes Beautés très-fertile.

Pour des galans , peu s'en trouvoit ;
 De vieux maris , il en pleuvoit.
 A l'abord une Confrérie
 Par les bons Peres fut bâtie ;
 Femme n'étoit qui n'y courût ,
 Qui ne s'en mît , & qui ne crût
 Par ce moyen être sauvée :
 Puis quand leur foi éprouvée ,
 On vint au véritable point.
 Frere André ne marchanda point ,
 Et leur fit ce beau petit prêche.
 Si quelque chose vous empêche
 D'aller tout droit en Paradis ,
 C'est d'épargner pour vos maris
 Un bien , dont ils n'ont plus que faire ,
 Quand ils ont pris leur nécessaire ;
 Sans que jamais il vous ait plu
 Nous faire part du superflu.
 Vous me direz que notre usage
 Répugne aux dons du mariage :
 Nous l'avouons , & Dieu merci
 Nous n'aurions que voir en ceci ,
 Sans le soin de vos consciences ,
 La plus grieve des offenses
 C'est d'être ingratte : Dieu l'a dit.
 Pour cela Satan fut maudit ,
 Prenez-y garde ; & de vos restes
 Rendez grace aux bontés célestes ,
 Nous laissant dîmer sur un bien ,
 Qui ne vous coute presque rien.
 C'est un droit , ô troupe fidele ,

Qui vous témoigne notre zele ;
 Droit authentique & bien signé ,
 Que les Papes nous ont donné ;
 Droit enfin , & non pas aumône ?
 Toute femme doit en personne
 S'en acquitter trois fois le mois ,
 Vers les Enfans de Saint François.
 Cela fondé sur l'Ecriture :
 Car il n'est bien dans la Nature ,
 (Je le répète , écoutez-moi)
 Qui ne subisse cette Loi
 De reconnoissance & d'hommage :
 Or les œuvres de mariage
 Etant un bien , comme sçavez ,
 Ou sçavoir chacune devez ,
 Il est clair que dîme en est due.
 Cette dîme sera reçue
 Selon notre petit pouvoir.
 Quelque peine qu'il faille avoir ,
 Nous la prendrons en patience :
 N'en faites point de conscience ;
 Nous sommes gens qui n'avons pas
 Toutes nos aises ici-bas.
 Au reste il est bon qu'on vous dise ;
 Qu'entre la chair & la chemise
 Il faut cacher le bien qu'on fait :
 Tout ceci doit être secret ,
 Pour vos maris & pour tout autre.
 Voici trois beaux mots de l'Apôtre
 Qui font à notre intention :
 Foi , charité , discrétion.

Frere André par cette éloquence
 Satisfit fort son audience ,
 Et passa pour un Salomon :
 Peu dormirent à son Sermon.
 Chaque femme , ce dit l'histoire ,
 Gardra très-bien dans sa mémoire ,
 Et mieux encor dedans son cœur
 Le discours du Prédicateur.
 Ce n'est pas tout , il s'exécute :
 Chacune accourt ; grande dispute
 A qui la premiere payera .
 Mainte Bourgeoise murmura
 Qu'au lendemain on l'eût remise.
 Et notre Mere sainte Eglise ,
 Ne sçachant comment renvoyer
 Cet escadron prêt à payer ,
 Fut contrainte enfin de leur dire :
 De par Dieu souffrez qu'on respire ;
 C'en est assez pour le présent ;
 On ne peut faire qu'en faisant.
 Reglez votre tems sur le nôtre ;
 Aujourd'hui l'une , & demain l'autre
 Tout avec ordre , & croyez-nous :
 On en va mieux , quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence.
 Jamais de bruit pour la quittance ;
 Trop bien quelque collation ,
 Et le tout par dévotion.
 Puis de trinquer à la Commere.
 Je laisse à penser quelle chere

Faisoit alors Frere Frapart,
 Tel d'entr'eux avoit pour sa part
 Dix jeunes femmes bien payantes,
 Frisques, gaillardes, attrayantes.
 Tel aux douze & quinze passoit.
 Frere Roc à vingt se chaussoit,
 Tant & si bien que les Donzelles,
 Pour se montrer plus ponctuelles,
 Payoient deux fois assez souvent :
 Dont il avint que le Couvent,
 Las enfin d'un tel ordinaire,
 Après avoir à cette affaire
 Vaqué cinq ou six mois entiers,
 Eût fait crédit bien volontiers.
 Mais les Donzelles scrupuleuses
 De s'acquitter étoient soigneuses,
 Croyant faillir en retenant
 Un bien à l'Ordre appartenant,
 Point de dîmes accumulées :
 Il s'en trouva de si zélées,
 Que par avance elles payoient,
 Les beaux Peres n'expédioient
 Que les fringantes & les Belles,
 Enjoignant aux sempiternelles
 De porter en bas leur tribut :
 Car dans ces dîmes de rebut
 Les Lais trouvoient encor à frire.
 Bref à peine il se pourroit dire
 Avec combien de charité
 Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande ,
 Qui vouloit porter son offrande ,
 Un beau soir , en chemin faisant.
 Et son mari la conduisant ,
 Lui dit : Mon Dieu , j'ai quelque affaire
 Là-dedans avec certain Frere ;
 Ce sera fait dans un moment.
 L'Epoux répondit brusquement :
 Quoi ? quelle affaire ? êtes-vous folle ?
 Il est minuit sur ma parole :
 Demain vous direz vos péchés ,
 Tous les bons Peres sont couchés ;
 Cela n'importe , dit la femme.
 Et par Dieu si , dit-il , Madame ;
 Je tiens qu'il importe beaucoup ,
 Vous ne bougerez pour ce coup.
 Qu'avez-vous fait , & quelle offense
 Presse ainsi votre conscience ?
 Demain matin j'en suis d'accord.
 Ah ! Monsieur , vous me faites tort ,
 Reprit-elle : ce qui me presse ,
 Ce n'est pas d'aller à confesse ,
 C'est de payer ; car si j'attens ,
 Je ne le pourrai de long-tems ;
 Le frere aura d'autres affaires.
 Quoi payer ? la dîme aux bons Peres.
 Quelle dîme ? sçavez-vous pas ?
 Moi je le sçai ! c'est un grand cas
 Que toujours femme aux Moines donne.
 Mais cette dîme , ou cette aumône ,
 La sçaurai-je point à la fin :

Voyez , dit-elle , qu'il est fin ,
 N'entendez-vous pas ce langage ;
 C'est des œuvres de mariage.
 Quelles œuvres , reprit l'Epoux ?
 Et là , Monsieur , c'est ce que nous
 Mais j'aurois payé depuis l'heure.
 Vous êtes cause qu'en demeure
 Je me trouve présentement ;
 Et cela je ne sçai comment ;
 Car toujours je suis coutumiere ;
 De payer toute la premiere.
 L'Epoux rempli d'étonnement ,
 Eut cent pensers en un moment ;
 Par tant d'endroits tourna sa femme ,
 Qu'il apprit que mainte autre Dame
 Payoit la même pension ;
 Ce lui fut consolation.
 Sçachez , dit la pauvre innocente ,
 Que pas une n'en est exempte ,
 Votre Sœur paye à Frere Aubri ;
 La Baillie au Pere Fabri ;
 Son Altesse au Frere Guillaume ,
 Un des beaux Moines du Royaume.
 Moi qui paye à Frere Girard ,
 Je voulois lui porter ma part.
 Que de maux la langue nous cause !
 Quant ce mari sçut toute chose ,
 Il résolut premierement ,
 D'en avertir secrettement
 Monseigneur , puis les gens de Ville ;
 Mais comme il étoit difficile

De croire un tel cas dès l'abord ,
 Il voulut avoir le rapport
 Du drôle à qui payoit sa femme.
 Le lendemain devant la Dame
 Il fait venir Frere Girard ,
 Lui porte à la gorge un poignard ,
 Lui fait conter tout le mystere ,
 Puis ayant enfermé ce Frere
 A double clef, bien garotté,
 Et la Dame d'autre côté ,
 Il va par-tout conter sa chance.
 Au logis du Prince il commence ;
 Puis il descend chez l'Echevin :
 Puis il fait sonner le tocsin.

Chacun opine à la vengeance :
 L'un dit qu'il faut en diligence
 Aller massacrer ces cagots ;
 L'autre dit qu'il faut de fagots
 Les entourer dans leur repaire ,
 Et brûler gens & Monastere.
 Tel veut qu'ils soient à l'eau jettés ,
 Dedans leurs frocs empaquetés ,
 Tel invente un autre supplice ,
 Et chacun selon son caprice :
 Bref tous conclurent à la mort ;
 L'avis du feu fut le plus fort.
 On court au Couvent tout à l'heure ;
 Mais par respect de la demeure ,
 L'arrêt ailleurs s'exécuta ;
 Un Bourgeois sa grange prêta.

La penaille ensemble enfermée ,
 Fut en peu d'heures consumée ,
 Les maris fautans à l'entour ,
 Et dansans au son du tamboar.
 Rien n'échappa de leur colere ,
 Ni Moinillon , ni béat Pere ;
 Robes , manteaux & capuchons ,
 Tout fut brûlé comme cochons.
 Tous perirent dedans les flammes.
 Je ne sçai ce qu'on fit des femmes :
 Pour le pauvre Frere Girard ,
 Il avoit eu son fait à part.

LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un hôtelier étoit
 Sur le chemin qui conduit à Florence ;
 Homme sans bruit, & qui ne se piquoit
 De recevoir gens de grosse dépense :
 Même chez lui rarement on gîtoit.
 Sa femme étoit encor de bonne affaire ,
 Et ne passoit de beaucoup les trente ans :
 Quant au surplus , ils avoient deux enfans ;
 Garçon d'un an , fille en âge d'en faire.
 Comme il arrive , en allant & venant ;
 Pinucio , jeune homme de famille ,

Jetta si bien les yeux sur cette fille ,
 Tant la trouva gracieuse & gentille ,
 D'esprit si doux , & d'air tant attrayant ,
 Qu'il s'en piqua : très-bien le lui sçut dire :
 Dont il avint qu'il faut par-dessus
 Ces longs soupirs , & tout ce vain martyre.
 Se sentir pris , parler , être écouté ,
 Ce fut tout un ; car la difficulté
 Ne gissoit pas à plaire à cette Belle.
 Pinuce étoit Gentilhomme bien fait ;
 Et jusques-là la fille n'avoit fait
 Grand cas des gens de même étoffe qu'elle ,
 Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
 Mais elle avoit , nonobstant son jeune âge ,
 Le cœur trop haut , le goût trop délicat ,
 Pour s'en tenir aux amours de Village.
 Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)
 En mariage à l'envi demandée ,
 Rejettoit l'un , de l'autre ne vouloit ,
 Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
 Longs pourparlers avecque son Amant
 N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle :
 Les rendez-vous & le soulagement
 Ne se pouvoient , à moins que d'un miracle.
 Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
 Ne gênez point , je vous en donne avis ,
 Tant vos enfans , ô vous peres & meres ,
 Tant vos moitiés , vous époux & maris ;
 C'est où l'Amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio , certain soir qu'il faisoit

Un tems fort brun , s'en vient en compagnie
 D'un sien ami , dans cette hôtellerie
 Demande gîte. On lui dit qu'il venoit
 Un peu trop tard. Monsieur , ajouta l'Hôte ,
 Vous sçavez bien comme on est à l'étroit ,
 Dans ce logis tout est plein jusqu'au toit :
 Mieux vous vaudroit passer outre , sans faute ;
 Ce gîte n'est pour gens de votre état.
 N'avez-vous point encor quelque grabat ,
 Reprit l'Amant , quelque coin de réserve ?
 L'Hôte repart : il ne nous reste plus
 Que notre chambre , où deux lits sont tendus :
 Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
 Aux survenans ; l'autre nous l'occupons,
 Si vous voulez coucher de compagnie ,
 Vous & Monsieur , nous vous hébergerons.
 Pinuce dit : Volontiers ; je vous prie
 Que l'on nous serve à manger au plutôt.
 Leur repas fait , on les conduit en haut.

Pinucio , sur l'avis de Colette ,
 Marque de l'œil comme la chambre est faite.
 Chacun couché , pour la Belle on mettoit
 Un lit de camp : celui de l'Hôte étoit
 Contre le mur , attenant de la porte ,
 Et l'on avoit placé de même forte ,
 Tout vis-à-vis , celui du survenant ;
 Entre les deux , un berceau pour l'enfant ,
 Et toutefois plus près du lit de l'Hôte.
 Cela fit faire une plaisante faute
 A cet amj qu'avoit notre Galant.

Sur le minuit, que l'Hôte apparemment
Devoit dormir, l'Hôteſſe en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,
Son tems venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit, & ſans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on ſçait, laſſe plus qu'il n'ennuie,
Treve ſe fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amours ne veulent longue poſe.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre Galant,
Preſſé d'aller mettre ordre à quelque choſe,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut ſortir, & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de ſa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il paſſe,
Sans qu'il daignât le remettre en ſon lieu;
Puis ſe recouche, & quand il plut à Dieu,
Se rendormit. Après un peu d'eſpace,
Dans le logis je ne ſçais quoi tomba:
Le bruit fut grand; l'Hôteſſe s'éveilla,
Puis alla voir ce que pouvoit être:
A ſon retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en ſoi-même auffi-tôt,
J'ai penſé faire uné étrange bévue:
Près de ces gens je me ſuis, peut s'en faut,

Remise au lit , en chemise ainsi nue ;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué , que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari.
Disant ces mots , auprès de cet ami
Elle se met. Fou ne fut , n'étourdi
Le compagnon dedans un tel rencontre ;
La mit en œuvre , & sans témoigner rien ;
Il fit l'Epoux ; mais il le fit trop bien :
Trop bien ! Je faux , & c'est tout le contraire ;
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'Hôtesse eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari , dit-elle , & quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci , puisque Dieu nous l'envoie ;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-tems.
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents ,
Que le Galant recommence la fête.
La Dame étoit de bonne emplette encor ;
J'en ai , je crois , dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant , c'étoit fortune honnête.

Pendant cela Colette appréhendant
D'être surprise avecque son Amant ,
Le renvoya , le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon , tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que caufoit le berceau ,
Et pour son lit il prit le lit de l'Hôte.
Il n'y fut pas , qu'en abaissant sa voix ,

(Gens trop heureux font toujours quelque faute)
 Ami , dit-il , pour beaucoup je voudrois
 Te pouvoir dire à quel point va ma joye
 Je te plains fort , que le Ciel ne t'envoye
 Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
 Ma foi , Colette est un morceau de Roi.
 Si tu sçavois ce que vaut cette fille !
 J'en ai bien vu ; mais de telle , entre nous ,
 Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux ,
 Le corps mieux fait , la taille plus gentille ,
 Et des tetons ! Je ne te dis pas tout.
 Quoi qu'il en soit ; avant que d'être au bout ,
 Gaillardement six postes se sont faites ;
 Six de bon compte , & ce ne sont sornettes.
 D'un tel propos l'Hôte tout étourdi
 D'un ton confus gronda quelques paroles.
 L'Hôteſſe dit tout bas à cet ami ,
 Qu'elle prenoit toujours pour son mari :
 Ne reçois plus chez toi ces têtes folles :
 N'entends-tu point comme ils sont en débat ?
 En son ſéant l'Hôte sur son grabat
 S'étant levé , commence à faire éclat :
 Comment , dit-il d'un ton plein de colere ,
 Vous veniez donc ici pour cette affaire ?
 Vous l'entendez ! & je vous ſçais bon gré
 De vous moquer encor , comme vous faites !
 Prétendez-vous , beau Monsieur que vous êtes ,
 En demeurer quitte à ſi bon marché ?
 Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
 Pour vos ébats nous nourrirons nos filles ?
 J'en ſuis d'avis. Sortez de ma maiſon ;

Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue,
A ce discours proferé brusquement,
Pinucio, plus froid qu'une statue,
Resta sans poulx, sans voix, sans mouvement:
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'Hôteſſe ayant reconnu ſon erreur,
Tint quelque tems le loup par les oreilles.
Le ſeul ami ſe ſouvint par bonheur
De ce berceau, principe de la choſe.
Adreſſant donc à Pinuce ſa voix:
T'en tiendras-tu, dit-il, un autre fois?
T'ai-je averti que le vin ſeroit cauſe
De ton malheur? Tu ſçais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te demenes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'eſprit en dormant:
Reviens au lit. Pinuce au même inſtant
Fait le dormeur, pourſuit le ſtratagême,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas juſqu'à l'Hôteſſe même
Qui n'y voulût auſſi contribuer:
Près de ſa fille elle alla ſe placer,
Et dans ce poſte elle ſe ſentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle forte,
S'écria-t'elle, auroit-il pû coucher
Avec Colette, & la déshonorer?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle:
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi:
Pinucio nous l'alloit donner belle.

L'Hôte reprit : C'est assez ; je vous croi.
 On se leva : ce ne fut pas sans rire ;
 Car chacun d'eux en avoit sa raison.
 Tout fut secret ; & quiconque eut du bon ,
 Par devers foi le garda sans rien dire.

L'ORAISON

DE SAINT JULIEN,

Nouvelle tirée de Bocace.

BEAUCOUP de gens ont une ferme foi
 Pour les brevets , oraisons & paroles :
 Je me ris d'eux ; & je tiens , quant à moi ,
 Que tous tels sorts sont receptes frivoles.
 Frivoles sont , c'est sans difficulté :
 Bien est-il vrai qu'auprès d'une Beauté
 Paroles ont des vertus nompareilles ;
 Paroles font en amour des merveilles :
 Tout cœur se laisse à ce charme amollir :
 De tels Brevets je veux bien me servir ;
 Des autres , non. Voici pourtant un Conte ,
 Où l'Oraison de Monsieur Saint Julien
 A Renaud d'Ast produit un grand bien.
 S'il ne l'eût dite , il eût trouvé mécompte
 A son argent , & mal passé la nuit.
 Il s'en alloit devers Château-Guillaume ,

Quand trois quidams (bonnes gens & sans bruit
Ce lui sembloit , tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien)
Quand n'ayant , dis-je , aucun soupçon de rien ,
Ces trois Quidams , tout pleins de courtoisie ,
Après l'abord , & l'ayant salué
Fort humblement : Si notre compagnie ,
Lui dirent-ils , vous pouvoit être à gré ,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous , ce nous seroit honneur :
En voyageant , plus la troupe est complete ,
Mieux elle vaut ; c'est toujours le meilleur.
Tant de Brigands infectent la Province ,
Que l'on ne sçait à quoi songe le Prince
De les souffrir ; mais quoi ! les mal-vivans
Seront toujours. Renaud dit à ces gens ,
Que volontiers. Une lieue étant faite ,
Eux discourans , pour tromper le chemin ,
De chose & d'autre , ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrette
De certains mots , caracteres , brevets ,
Dont les aucuns ont de très-bons effets :
Comme de faire aux insectes la guerre ,
Charmer les loups , conjurer le tonnerre ;
Ainsi du reste : ou sans pact ni demi
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit ; l'on guérit sa monture ,
Soit du farcin , soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon Médecin
Ne sçauroit faire avec tout son Latin.

Ces survenans de mainte experience
 Se vantoient tous, & Renaud en silence
 Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
 Sçavez-vous point aussi quelque oraison ?
 De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
 Comme homme simple, & qui vis à l'antique :
 Bien vous dirai, qu'en allant par chemin
 J'ai certains mots que je dis au matin,
 Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
 De Saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
 De mal gîter ; & j'ai même éprouvé,
 Qu'en y manquant, cela m'est arrivé :
 J'y manque peu ; c'est un mal que j'évite
 Par-dessus tous, & que je crains autant.
 Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite,
 Lui repartit l'un des trois en riant ?
 Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
 Gageons un peu quel sera le meilleur,
 Pour ce jourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.
 Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;
 La nuit de plus étoit fort approchante,
 Et la couchée encore assez distante.
 Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi,
 Vous servez-vous de ces mots en voyage ?
 Point, lui dit l'autre ; & vous jure ma foi,
 Qu'invoquer Saints n'est pas trop mon usage :
 Mais si je perds, je le pratiquerai.
 En ce cas-là volontiers gagerai,
 Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie,
 Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;
 Car je n'ai - là nulle maison d'ami.

Nous mettrons donc cette cause au pari ,
Poursuivit-il , si l'avez agréable :
C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord , & gage votre habit ,
Votre cheval , la bourse au préalable ;
Sûr de gagner , comme vous allez voir.
Renaud dès-lors put bien s'appercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable ;
Mais quel remede ? En cotoyant un bois ,
Le Parieur ayant changé de voix ,
C'à descendez , dit-il , mon Gentilhomme ;
Votre oraison vous fera bon besoin :
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Falut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau , casaque , habit , bourse & cheval ;
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied , lui dirent les perfides :
Puis de chemin , sans qu'ils prissent de guides ,
Changeant tous trois , ils furent aussi-tôt
Perdus de vûe , & le pauvre Renaud ,
En caleçons , en chausses , en chemise ,
Mouillé , fangeux , ayant au nez la bise ,
Va tout dolent , & craint avec raison
Qu'il n'ait ce coup , malgré son oraison ,
Très-mauvais gîte ; hormis qu'en sa valise
Il esperoit. Car il est à noter ,
Qu'un sien valet contraint de s'arrêter ,
Pout faire mettre un fer à sa monture ,
Devoit le joindre : Or il ne le fit pas ,
Et ce fut-là le pis de l'aventure.
Le drôle ayant vû de loin tout le cas ,

(Comme valets souvent ne valent gueres)
 Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
 Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
 Donne des deux, gagne devant la nuit
 Château-Guillaume, & dans l'hôtellerie
 La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
 Attend Renaud près d'un foyer ardent,
 Et fait tirer du meilleur cependant.
 Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
 Pour en sortir avoit fort à tirer:
 Il acheva de se désespérer,
 Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
 Vient à flocons, & le vent qui fouettoit.
 Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
 Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
 Le sort se plaît à dispenser les choses
 De la façon; c'est tout mal ou tout bien.
 Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
 Dans son courroux de même il n'omet rien
 Pour nous mater: témoin les aventures
 Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
 Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
 Du pied du mur enfin il s'approcha;
 Dire comment, je n'en sçais pas la forte.
 Son bon destin, par un très-grand hazard,
 Lui fit trouver une petite avance
 Qu'avoit un toit; & ce toit faisoit part
 D'une maison voisine du rempart.
 Renaud ravi de ce peu d'allégeance,
 Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
 Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille

rencontrant , Renaud les étendit.
Dieu soit loué , dit-il : voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais tems l'assaille
de toutes parts : il n'en peut presque plus.
Ranfi de froid , immobile & perclus ,
au désespoir bien-tôt il s'abandonne ,
laque des dents , se plaint , tremble & frissonne
hautement , que quelqu'un l'entendit.
Et quelqu'un-là c'étoit une servante ,
sa maîtresse une Veuve galante ,
qui demeuroit au logis que j'ai dit ,
une d'appas , jeune & de bonne grace.
Certain Marquis , Gouverneur de la place ,
entretenoit ; & de peur d'être vu ,
roublé , distrait , enfin interrompu
dans son commerce au logis de la Dame ,
se rendoit souvent chez cette femme
par une porte aboutissante aux champs ;
alloit , venoit , sans que ceux de la ville
n'eussent rien , non pas même ses gens.
Et m'en étonne , & tout plaisir tranquille
c'est d'ordinaire un plaisir de Marquis :
plus il est sçu , plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
Dù notre Job sur la paille étendu
Tenoit déjà sa fin toute assurée ,
Monsieur étoit de Madame attendu.
Le soupé prêt , la chambre bien parée ,
Bons restaurans , champignons & ragoûts ;
Bains & parfums , matelats blancs & mous ;

Vin du coucher ; toute l'artillerie
 De Cupidon , non pas le langoureux ,
 Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
 Que de bons tours , le Patron des heureux ,
 Des jouissans. Etant donc la Donzelle
 Prête à bien faire , avint que le Marquis
 Ne put venir : elle reçut l'avis
 Par un sien Page , & de cela la Belle
 Se consola : tel étoit leur marché.
 Renaud y gagne. Il ne fut écouté
 Plus d'un moment , que pleine de bonté
 Cette Servante , & confite en tendresse
 Par aventure autant que sa maîtresse ,
 Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux
 Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
 Il peut mourir : vous plaît-il pas , Madame ,
 Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
 Oui , je le veux , répondit cette femme :
 Ce galetas qui de rien ne nous sert
 Lui viendra bien : dessus quelque couchette
 Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
 Et là-dedans il faudra l'enfermer :
 De nos reliefs vous le ferez souper
 Auparavant , puis l'envoirez coucher.

Sans cet arrêt c'étoit fait de la vie
 Du bon Renaud. On ouvre , il remercie ;
 Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau ,
 Conte son cas , reprend force & courage :
 Il étoit grand , bien fait , beau personnage ,
 Ne sembloit même homme en amour nouveau ,

Quoi qu'il fût jeune. Au reste il avoit honte
 de sa misere & de sa nudité :
 L'Amour est nud , mais il n'est pas croté.
 Renaud dedans , la Chambriere monte ,
 et va conter le tout de point en point.
 La Dame dit , regardez si j'ai point
 quelque habit d'homme encor dans mon armoire ;
 car feu Monsieur en doit avoir laissé.
 Vous en avez , j'en ai bonne mémoire ,
 dit la Servante. Elle eut bien-tôt trouvé
 un vrai balot. Pour plus d'honnêteté ,
 la Dame ayant appris la qualité
 de Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé)
 dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
 Cela fut fait ; il ne se fit prier.
 On le parfume avant que l'habiller.
 Renaud monte en haut , & fait à la Donzelle
 un compliment , comme homme bien appris :
 On sert enfin le soupé du Marquis.

Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
 même un peu mieux , la Chronique le dit :
 On peut à moins gagner de l'appétit.
 Quant à la Veuve , elle ne fit en somme
 que regarder , témoignant son desir :
 soit que déjà l'attente du plaisir
 eût disposée , ou soit par sympathie ,
 ou que la mine , ou bien le procédé
 de Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
 De tous côtés se trouvant assaillie ,
 elle se rend aux semonces d'Amour.

Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
 Qui l'ira dire ? Il n'y va rien du nôtre.
 Si le Marquis est quelque peu trompé,
 Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
 Ou gagnera ; car c'est un bon Apôtre.
 Homme pour homme, & péché pour péché,
 Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
 Que l'Oraison de Monsieur S. Julien
 Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.
 Lui hors de table, on dessert au plus vite.
 Les voilà seuls, & pour le faire court,
 En beau débur. La Dame s'étoit mise
 En un habit à donner de l'amour.
 La négligence à mon gré si requise
 Pour cette fois fut sa Dame d'atour.
 Point de clinquant, jupe simple & modeste,
 Ajustement moins superbe que leste ;
 Un mouchoir noir de deux grands doigts trop cou
 Sous ce mouchoir ne sçai quoi fait au tour :
 Par là Renaud s'imagina le reste.
 Mot n'en dirai : mais je n'omettrai point,
 Qu'elle étoit jeune, agréable & touchante,
 Blanche sur-tout, & de taille avenante,
 Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
 A cet objet qui n'eût eu l'anie émue ?
 Qui n'eût aimé ? qui n'eût eu des desirs ?
 Un Philosophe, un marbre, une statue,
 Auroient senti, comme nous, ces plaisirs.
 Elle commence à parler la première,

Et fait si bien , que Renaud s'enhardit.
Il ne sçavoit comment entrer en matiere ,
Mais pour l'aider la Marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique fouci :
Plus je vous vois , plus je crois voir aussi
L'air & le port , les yeux , la remembrance
De mon Epoux : que Dieu lui fasse paix !
Voilà sa bouche , & voilà tous ses traits.
Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire ;
Mais vous , Madame , à qui ressemblez-vous ?
A nul objet ; & je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux ;
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre :
Je transissois , je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? la Belle l'arrêtant ,
L'humilia pour être contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit , louant par le menu
Tout ce qu'il voit , tout ce qu'il n'a point vu ;
Et qu'il verroit volontiers , si la Belle
Plus que de droit ne se montrait cruelle.

Pour vous louer comme vous méritez ,
Ajouta-t'il , & marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée ,
(Car près de vous l'un & l'autre s'ensuit)
Il faut un siecle , & je n'ai qu'une nuit ,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit : il n'en fallut pas plus.

Renaud laissa les discours superflus.
Le tems est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit ,
Ni plus ni moins , ainsi que chaque Belle ,
Sçait pratiquer , pucelle ou non pucelle.
Au demeurant je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
Menu détail , baisers donnés & pris ,
La petite oye ; enfin ce qu'on appelle
En bon François les préludes d'Amour ;
Car l'un & l'autre y sçavoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur ,
On lui faisoit toujours quelque faveur :
Voilà , disoit la Veuve charitable ,
Pour le chemin , voici pour les brigans ,
Puis pour la peur , puis pour le mauvais tems ;
Tant que le tout piece à piece s'efface.
Qui ne voudroit se raquitter ainsi ?
Conclusion , que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.
Les doux propos recommencent ensuite ,
Puis les baisers , & puis la noix confite.
On se coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante ,
Le mit au sien : ce fut fait prudemment ,
En femme sage , en personne galante.
Je n'ai pas sçu ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait ; mais comme avec l'habit

On met à part certain reste de honte ,
 Apparemment le meilleur de ce Conte
 Entre deux draps pour Renaud se passa.
 Là plus à plein il se récompensa
 Du mal souffert , de la perte arrivée ;
 Dequoi s'étant la Veuve bien trouvée ,
 Il fut prié de la venir revoir ,
 Mais en secret ; car il falloit pourvoir
 Au Gouverneur. La Belle non contente
 De ces faveurs , étala son argent.
 Renaud n'en prit qu'une somme bastante :
 Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie ,
 Où son valet étoit encore au lit.
 Renaud lerosse , & puis change d'habit ,
 Ayant trouvé sa valise garnie.
 Pour le combler , son bon destin voulut
 Qu'on attrapât les Quidams ce jour même.
 Incontinent chez le Juge il courut.
 Il faut user de diligence extrême
 En pareil cas : car le Greffe tient bon ,
 Quant une fois il est saisi des choses :
 C'est proprement la caverne au Lion ;
 Rien n'en revient : là les mains ne font closes
 Pour recevoir , mais pour rendre trop bien :
 Fin celui-là qui n'y laisse du sien.

Le procès fait , une belle potence
 A trois côtés fut mise en plein marché :
 L'un des Quidams harangua l'assistance

Au nom de tous , & le Trio branché
Mourut contrit & fort bien confessé.

Après cela , doutez de la puissance
Des Oraisons. Ces gens gais & joyeux
Sont sur le point d'emporter leur chevance,
Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux.
S'en va périr , selon toute apparence ;
Quand sous la main lui tombe une Beauté,
Dont un Prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent , son bagage ,
Et son cheval , & tout son équipage ;
Et grace à Dieu , & Monsieur Saint Julien ,
Eut une nuit qui ne lui couta rien.

*LE VILLAGEOIS
QUI CHERCHE SON VEAU
Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.*

UN Villageois ayant perdu son Veau ,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau ,
Pour mieux entendre , & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un Jouvenceau.
Le lieu leur plaît , l'eau leur vient à la bouche ;
Et le Galant , qui sur l'herbe la couche ,

Crie , en voyant je ne sçais quels appas :
 O Dieux , que vois-je , & que ne vois-je pas !
 Sans dire quoi ; car c'étoient lettres closes.
 Lors le Manant les arrêtant tout coi.
 Homme de bien qui voyez tant de choses ,
 Voyez-vous point mon Veau ? dites-le moi.

L'ANNEAU

D'HANS CARVEL.

Conte tiré de Rabelais.

HANS CARVEL prit sur ses vieux ans
 Femme jeune en toute maniere :
 Il prit aussi fouscis cuifans ;
 Car l'un sans l'autre ne va guere.
 Babeau , (c'est la jeune femelle ,
 Fille du Bailli Concordat)
 Fut du bon poil , ardente & belle ,
 Et propre à l'amoureux combat.
 Carvel craignant de sa nature
 Le coçuage & les railleurs ,
 Alléguoit à la créature ,
 Et la Légende , & l'écriture ,
 Et tous les livres les meilleurs :
 Blâmoit les visites secretes ;
 Frondoit l'attirail des Coquettes ;

Et contre un monde de recettes ,
 Et de moyen de plaire aux yeux ,
 Investivoit tout de son mieux .
 A tous ces discours la Galande
 Ne s'arrêtoit aucunement ;
 Et des Sermons n'étoit friande ,
 A moins qu'ils fussent d'un Amant .
 Cela faisoit que le bon Sire
 Ne sçavoit tantôt plus qu'y dire ;
 Eût voulu souvent être mort .
 Il eut pourtant dans son martyre
 Quelques momens de réconfort :
 L'histoire en est très-véritable .
 Une nuit , qu'ayant tenu table ,
 Et bù force bon vin nouveau ,
 Carvel ronfloit près de Babeau .
 Il lui fut avis que le Diable
 Lui mettoit au doigt un anneau .
 Qu'il lui disoit : Je sçais la peine
 Qui te tourmente , & qui te gêne .
 Carvel , j'ai pitié de ton cas ;
 Tien cette bague , & ne la lâches pas ;
 Car tandis qu'au doigt tu l'auras ,
 Ce que tu crains point ne seras ,
 Point ne seras , sans que le sçaches .
 Trop ne puis vous remercier ,
 Dit Carvel , la faveur est grande :
 Monsieur Satan , Dieu vous le rende ,
 Grand merci , Monsieur l'Aumônier .
 Là-dessus achevant son somme ,
 Et les yeux encor aggravés ,

Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous sçavez.

L'HERMITE.

Nouvelle tirée de Bocace.

DAME Venus, & Dame Hypocrisie,
Font quelquefois ensemble de bons coups ;
Tout homme est homme, & les Moines sur tous ;
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille ou femme jolie ?
Gardez le froc, c'est un Maître Gonin :
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple & neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci : je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour Saint.
On lui gardoit place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint
Pleine de nœuds ? mais sous sa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture
Long d'une brassé, & gros outre mesure ;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,

Dedans sa coque , & baïſſoit la prunelle :
 Vous n'aurez dit qu'il eût mangé le lard.

Un bourg étoit dedans ſon voiſinage ,
 Et dans ce ce bourg une Veuve fort ſage ,
 Qui demeurôit tout à l'extrémité.
 Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille ,
 Jeune , ingénue , agréable & gentille ,
 Pucelle encor ; mais à la vérité
 Moins par vertu que par ſimplicité ;
 Peu d'entregent , beaucoup d'honnêteté ,
 D'autre dot point ; d'amans pas davantage.
 Du tems d'Adam qu'on naiſſoit tout vêtu ,
 Je penſe bien que la Belle en eût eu ;
 Car avec rien on montoit un ménage.
 Il ne falloit matelas ni linceul ;
 Même le lit n'étoit pas néceſſaire.
 Ce tems n'eſt plus : Hymen qui marchoit ſeul ,
 Mene à préſent à ſa ſuite un Notaire.

L'Anachorette , en quêtant par le bourg ,
 Vit cette fille , & dit ſous ſon capuce ,
 Voici dequoi : ſi tu ſçais quelque tour ,
 Il te le faut employer , Frere Luce.
 Pas n'y manqua : voici comme il ſ'y prit.
 Elle logeoit , comme j'ai déjà dit ,
 Tout près des champs , dans une maiſonnette ,
 Dont la cloiſon par notre Anachorette
 Étant percée aiſément & ſans bruit ,
 Le compagnon par une belle nuit ,
 Belle , non pas ; le vent & la tempête ,

Favoisoient le dessein du Galant.

Une nuit donc ; dans le pertuis mettant
Un long cornet , tout du haut de la tête ,
Il leur cria : Femmes écoutez-moi.

A cette voix , toutes pleines d'effroi ,
Se blotissant , l'une & l'autre est en transe ;
Il continue , & corne à toute outrance :

Réveillez-vous Créatures de Dieu ,
Toi femme veuve , & toi fille pucelle ,
Allez trouver mon serviteur fidele
L'Hermite Luce , & partez de ce lieu

Demain matin , sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.

Ne craignez point ; je conduirai vos pas :
Luce est benin. Toi veuve , tu feras

Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un Pape , dont la vie
Réformera tout le peuple Chrétien.

La chose fut tellement prononcée ,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée ,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.

La peur les tint un quart d'heure en silence.

La fille enfin met le nez hors des draps ;

Et puis tirant sa mere par le bras ,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :

Mon Dieu , maman , y faudra-t'il aller ?

Ma compagnie , hélas ! qu'en veut-il faire ?

Je ne sçais pas comment il faut parler ;

Ma cousine Anne est bien mieux son affaire ,

Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.

Sotte , tai-toi , lui repartit la mere :

C'est bien cela ; va , va , pour ces leçons
 Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
 Dès la première ou bien dès la seconde ,
 Ta cousine Anne en sçaura moins que toi.
 Oui ? dit la fille , hé mon Dieu ! menez-moi ;
 Partons bien-tôt , nous reviendrons au gîte.
 Tout doux , reprit la Mere en fouriant ,
 Il ne faut pas que nous allions si vite :
 Car que sçait-on ? le Diable est bien méchant ,
 Et bien trompeur : si c'étoit lui , ma fille ,
 Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
 As-tu pris garde ? il parloit d'un ton cas ,
 Comme je croi que parle la famille
 De Lucifer. Le fait mérite bien ,
 Que sans courir ni précipiter rien ,
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre :
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre ;
 Pour moi j'avois l'esprit tout éperdu.
 Non , non , maman , j'ai fort bien entendu ,
 Dit la fillette. Or bien , reprit la mere ,
 Puis qu'ainsi va , mettons-nous en priere.

Le lendemain tout le jour se passa
 A raisonner , & par-ci , & par-là ,
 Sur cette voix & sur cette rencontre.
 La nuit venue arrive le corneur :
 Il leur cria d'un ton à faire peur :
 Femme incrédule & qui vas à l'encontre
 Des volontés de Dieu ton créateur ,
 Ne tarde plus , va-t'en trouver l'Hermite ,
 Ou tu mourras. La fillette reprit :

Hé bien , maman , l'avois-je pas bien dit ?
 Mon Dieu partons ; allons rendre visite
 A l'homme saint : je crains tant votre mort ,
 Que j'y courrois , & tout de mon plus fort ,
 S'il le falloit. Allons donc , dit la mere :
 La Belle mit son corset des bons jours ,
 Son demi-ceint , ses pendans de velours ,
 Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
 Jeune fillette a toujours soin de plaire.
 Notre Cagot s'étoit mis aux aguets ,
 Et par un trou qu'il avoit fait exprès
 A sa cellule , il vouloit que ces femmes
 Le pussent voir , comme un brave soldat ,
 Le fouet en main , toujours en un état
 De pénitence , & de tirer des flâmes
 Quelque défunt puni pour ses méfaits ,
 Faisant si bien en frappant tout auprès ,
 Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.
 Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines
 Du premier coup , & pendant un moment
 Chacune put l'entrevoir s'esctimant
 Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre ,
 Mais ce ne fut d'un bon *Miserericé*.
 Le Papelard contrefait l'étonné.
 Tout en tremblant la Veuve lui découvre ,
 Non sans rougir , le cas comme il étoit.
 A six pas d'eux la fillette attendoit
 Le résultat , qui fut que notre Hermite
 Les renvoya , fit le bon hypocrite.
 Je crains , dit-il , les ruses du malin ;
 Dispensez-moi ; le sexe féminin

Ne doit avoir en ma cellule entrée.
 Jamais de moi Saint Pere ne naîtra.
 La Veuve dit toute déconfortée,
 Jamais de vous ! & pourquoi ne sera ?
 Elle ne put en tirer autre chose.
 En s'en allant la fillette disoit,
 Hélas ! maman, nos péchés en sont cause.
 La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
 Au premier somme, alors que l'hypocrite
 Et son cornet font bruire la maison.
 Il leur cria toujours du même ton :
 Retournez voir Luce le saint Hermite.
 Je l'ai changé, retournez dès demain.
 Les voilà donc derechef en chemin.
 Pour ne tirer plus en long cette histoire,
 Il les reçut. La mere s'en alla,
 Seule s'entend, la fille demeura ;
 Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
 Lui prit d'abord son joli bras d'yvoire ;
 Puis s'approcha, puis en vint au baiser ;
 Puis aux beautés que l'on cache à la vue ;
 Puis le Galant vous la mit toute nue,
 Comme s'il eut voulu la baptiser.
 O Papelards ! qu'on se trompe à vos mines !
 Tant lui donna du retour de Matines,
 Que maux de cœur vinrent premierement,
 Et maux de cœur chassés, Dieu sçait comment.
 Enfin finale, une certaine enflure
 La contraignit d'allonger sa ceinture ;
 Mais en cachette, & sans en avertir
 Le forge-Pape, encore moins la mere.

Elle craignoit qu'on ne la fit partir :
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz , d'où lui vint tant d'esprit ?
D'où ? de ce jeu , c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la Galande attendit ;
Elle allégua son peu d'experience.

Dès que la mere eut indice certain
De sa grossesse , elle lui fit soudain
Trousser bagage , & remercier l'Hôte.
Lui de sa part rendit grace au Seigneur
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis au départ il leur dit que sans faute ,
Moyennant Dieu , l'enfant viendrait à bien.
Gardez pourtant , Dame de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature ;
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous regnerez , ferez la Signora ,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres ,
Princes les uns , & grands Seigneurs les autres ,
Vos cousins Ducs , Cardinaux vos neveux :
Places , châteaux , tant pour vous que pour eux ,
Ne manqueront en aucune maniere ,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prédiction ,
Il leur donna sa bénédiction.

La Signora , de retour chez sa mere ,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere ,
Préparoit tout , lui faisoit des beguins ;

Au demeurant prenoit tous les matins
 La couple d'œufs , attendoit en lieffe
 Ce qui viendrait d'une telle grosseffe.
 Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
 Fit avorter les mîtres , les chapeaux ,
 Et les grandeurs de toute la famille.
 La Signora mit au monde une fille.

M A Z E T

D E L A M P O R E C H I O.

Nouvelle tirée de Bocace.

LE voile n'est le rampart le plus sûr
 Contre l'amour , ni le moins accessible,
 Ou bon mari , mieux que grille ni mûr,
 Y pourvoira , si poutvoir est possible ;
 C'est à mon sens une erreur trop visible,
 A des parens , pour ne dite autrement ;
 De présumer , après qu'une personne
 Bon gré , mal gré , s'est mise en un Couvent,
 Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
 Abus , abus ; je tiens que le malin
 N'a revenu plus clair & plus certain.
 (Sauf toutefois l'assistance divine.)
 Encore un coup né faut qu'on s'imagine,
 Que d'être pure & nette de péché.

Soit privilege à la guimpe attaché.

Nenni dà , non ; je prétends qu'au contraité

Filles du monde ont toujours plus de peur

Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;

La raison est , qu'elles en ont affaire.

Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.

Les autres n'ont pour un seul adverfaire ;

Tentation ; fille d'oïveté ,

Ne manque pas d'agir de son côté :

Puis le desir , enfant de la contrainte.

Ma fille est Nonne ; *Ergo* c'est une sainte ;

Mal raisonné. Des quatre parts les trois

En ont regret & se mordent les doigts ,

Font souvent pis ; au moins l'ai-je oïi dire :

Car pour ce point je parle sans sçavoir.

Bocace en fait certain conte pour rire ,

Que j'ai rimé , comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles ,

Autrefois fut , labouroit le jardin.

Elles étoient toutes assez gentilles ,

Et volontiers jasoient dès le matin.

Tant ne songeoient au service divin ,

Qu'à soi montrer ès parloirs aguimpées ,

Bien blanchement , comme droites poupées ,

Prête chacune à tenir coup aux gens ;

Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans

Fille qui n'eût de quoi rendre le change ,

Se renvoyant l'un à l'autre l'éteuf ,

Huit Sœurs étoient , & l'Abbesse font neuf ;

Si mal d'accord , que c'étoit chose étrange.

De la beauté la plûpart en avoient ;
 De la jeunesse elles en avoient routes.
 En cetui lieu beaux Peres fréquentoient ,
 Comme on peut croire , & tant bien supputoient ,
 Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon Vieillard jardinier dessus dit
 Près de ces Sœurs perdoit presque l'esprit :
 A leur caprice il ne pouvoit suffire.
 Toutes vouloient au Vieillard commander ;
 Dont ne pouvant entr'elles s'accorder ,
 Il souffroit plus que l'on ne sçauroit dire.

Force lui fut de quitter la maison ;
 Il en sortit de la même façon
 Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme ,
 Sans croix ne pile , & n'ayant rien en somme
 Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
 De Lamporch , si j'ai bonne mémoire ,
 Dit au Vieillard un beau jour après boire ,
 Et raisonnant sur le fait des Nonains ,
 Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
 Près de ces Sœurs , & qu'il avoit envie
 De leur offrir son travail & ses mains ,
 Sans demander récompense ni gages.
 Le compagnon ne visoit à l'argent :
 Trop bien croyoit , ces Sœurs étant peu sages ,
 Qu'il en pourroit croquer une en passant ,
 Et puis une autre , & puis toute la troupe.
 Nuto lui dit (c'est le nom du Vieillard)
 Croi-moi , Mazet , mets-toi quelque autre part.

J'aimerois mieux être sans pain ni soupe ,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les Nones sont un étrange bétail.
Qui n'a tâté de cette marchandise ,
Ne sçait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis , laisse-là ce Couvent ;
Car d'esperer les servir à leur guise ,
C'est un abus ; l'une voudra du mou ,
L'autre du dur ; parquoi je te tiens fou ,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes ;
Tu n'auras pas œuvre faite entre nous ;
L'une voudra que tu plantes des choux ,
L'autre voudra que ce soit des carottes.
Mazet reprit , ce n'est pas-là le point.
Vois-tu , Nuto , je ne suis qu'une bête ;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier , sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est , que je n'ai que vingt ans ;
Et comme toi je n'ai pas fait mon tems.
Je leur suis propre , & ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme :
Au Faç-totum tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons , dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit : Je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet ,
Reprit Nuto , cela peut être cause
Que le Pater avec le Fac-totum
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.
La chose alla comme ils l'avoient prévue.
Voilà Mazet , à qui pour bien-venue

L'on fait bêcher la moitié du jardin,
 Il contrefait le sot & le badin,
 Et cependant laboure comme un Sire.
 Autour de lui les Nones alloient rire.

Un certain jour le compagnon dormant ;
 Ou bien feignant de dormir , il n'importe ;
 Bocace dit qu'il en faisoit semblant.
 Deux des Nonains le voyant de la sorte
 Seul au jardin ; car sur le haut du jour,
 Nulle des Sœurs ne faisoit long séjour
 Hors le logis , le tout crainte du hâle :
 De ces deux donc , l'une approchant Mazet ,
 Dit à sa Sœur : Dedans ce cabinet
 Menons ce sot : Mazet étoit beau mâle ,
 Et la Galande à le considerer
 Avoit pris goût ; parquoi sans differer
 Amour lui fit proposer cette affaire.
 L'autre reprit : Là-dedans ? & quoi faire ?
 Quoi ! dit la Sœur , je ne sçais , l'on verra ;
 Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
 Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?
 J E S U S , reprit l'autre Sœur se signant ,
 Que dis-tu là ? notre Regle défend
 De tels penfers. S'il nous fait un enfant ?
 Si l'on nous voit ? Tu t'en vas être cause
 De quelque mal. On ne nous verra point ,
 Dit la premiere ; & quant à l'autre point ,
 C'est s'allarmer avant que le coup vienne.
 Ufons du tems , sans nous tant mettre en peine ,
 Et sans prévoir les choses de si loin ,

Nul n'est ici , nous avons tout à point ,
 L'heure ; & le lieu si touffu , que la vue
 N'y peut passer : Et puis sur l'avenue
 Je suis d'avis qu'une fosse le guet :
 Tandis que l'autre étant avec Mazet ,
 A son bel aise aura lieu de s'instruire :
 Il est muet & n'en pourra rien dire.
 Soit fait , dit l'autre : il faut à ton desir
 Acquiescer , & te faire plaisir.
 Je passerai si tu veux la premiere
 Pour t'obliger : au moins à ton loisir
 Tu t'ébatras puis après , de maniere
 Qu'il ne fera besoin d'y retourner :
 Ce que j'en dis , n'est que pour t'obliger ;
 Je le vois bien , dit l'autre plus sincere ;
 Tu ne voudrois sans cela commencer ,
 Assurément , & tu serois honteuse.
 Tant y resta cette Sœur scrupuleuse ,
 Qu'à la fin l'autre allant la dégager
 De faction la sçut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie :
 Il s'en tira non si gaillardement :
 Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
 Le pauvre Gars acheva simplement
 Trois fois le jeu , puis après il fit chasser.
 Les deux Nonains n'oublierent la trace
 Du cabinet , non plus que du jardin ;
 Il ne falloit leur montrer le chemin.
 Mazet pourtant se ménagea de forte ,
 Qu'à Sœur Agnès quelques jours en suivant

Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du Couvent.
Sœur Angélique & Sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier :
Tant qu'à la fin la cave & le grenier
Du fait des Sœurs maintes choses apprirent.
Point ne resta, que le sire Mazet
Ne régâlât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.
Elle eut son droit, double & triple pitance :
De quoi les Sœurs jeûnerent très-long-tems.
Mazet n'avoit faute de restaurans ;
Mais restaurans ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant presserent le here,
Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept : au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle, dit l'Abbesse,
Venez mes Sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent :
Tinrent chapitre, & sur l'heure conclurent,
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé,
Pour le plus sûr : car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put, d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits Moinillons.
Ces Moinillons devinrent bien-tôt peres
Comme les Sœurs devinrent bien-tôt meres

leur regret , pleines d'humilité ;
 Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LA MANDRAGORE.

Nouvelle tirée de Machiavel.

AU présent Conte on verra la sottise
 D'un Florentin. Il avoit femme prise ,
 honnête & sage autant qu'il est besoin ,
 euné pourtant , du reste toute belle :
 et n'eût-on cru de jouissance telle ,
 dans le pays , ni même encore plus loin.
 chacun l'aimoit ; chacun la jugeoit digne.
 d'un autre époux : car un quant à celui-ci ,
 qu'on appelloit Nicia Calfucci ,
 ce fut un sot en son tems très-insigne.
 rien le montra , lorsque bon gré malgré
 il résolut d'être pere appellé ;
 crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
 s'il la pouvoit orner de Calfuccis :
 sainte ni Saint n'étoit en Paradis
 qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
 Tous ne sçavoient où mettre ses présens.
 Il consultoit Matrônes , Charlatans ,
 Diseurs de mots , experts sur cette affaire :
 et tout en vain : car il ne put tant faire
 que d'être pere. Il étoit buté là.

Quand un jeune homme , après avoir en France
 Étudié , s'en revint à Florence ,
 Aussi leurré qu'aucun de par-de-là ;
 Propre galant , cherchant par-tout fortune ;
 Bien fait de corps ; bien voulu de chacune ;
 Il sçut dans peu la Carte du pays ;
 Connut les bons & les méchans maris ;
 Et de quels bois se chaüffoient leurs femelles ;
 Quels surveillans ils avoient mis près d'elles ;
 Les si , les car ; enfin tous les détours ;
 Comment gagner les confidens d'amours ;
 Et la Nourrice , & le Confesseur même ,
 Jusques au chien ; tout y fait quand on aime ;
 Tout tend aux fins ; dont un seul iota
 N'étant omis , d'abord le personnage
 Jette son plomb sur le Messer Nicia ,
 Pour lui donner l'ordre de cocuage.
 Hardi dessein ! L'épouse de céans ,
 A dire vrai , recevoit bien les gens :
 Mais c'étoit tout : aucun de ses amans
 Ne s'en pouvoit promettre davantage.
 Celui-ci seul , Callimaque nommé ,
 Dès qu'il parut fut très-fort à son gré.
 Le Galant donc près de la forteresse
 Assiet son camp , vous investit Lucrece ,
 Qui ne manqua de faire la tigresse
 A l'ordinaire , & l'envoya jouer.
 Il ne sçavoit à quel saint se vouer ,
 Quand le mari , par sa sottise extrême ,
 Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème ,
 Panneau n'étoit , tant étrange semblât ,

Le pauvre homme à la fin ne donnât
tout son cœur, & ne s'en affublât.
nant & lui, comme étant gens d'étude,
ient entr'eux lié quelque habitude;
Nice étoit Docteur en Droit-Canon;
ux eût valu l'être en autre science,
u'il n'eût pris si grande confiance
Callimaque. Un jour au compagnon
plaignit de se voir sans lignée.
ai la faute? Il étoit vert galant,
ece jeune & drue, & bien taillée.
que j'étois à Paris, dit l'amant,
Curieux y passa d'aventure:
allai voir; il m'apprit cent secrets:
'autres un pour avoir géniture;
'étoit chose à son compte plus sûre:
rand Mogol l'avoit avec succès
is deux ans éprouvé sur sa femme;
pte Princesse, & mainte & mainte Dame
voit fait aussi d'heureux essais.
soit vrai, j'en ai vu des effets.
e recette est une médecine
es du jus de certaine racine,
nt pour nom Mandragore; & ce jus
par la femme opere beaucoup plus,
ne fit onc nulle ombre monachale
icun Couvent de jeunes Freres plein.
s dix mois d'hui je vous fais pere enfin,
s demander un plus long intervalle:
ouchez-là; dans dix mois & devant,
is porterons au baptême l'enfant.

Dites-vous vrai , repartit Messer Nice ?
 Vous me rendez un merveilleux office.
 Vrai ; je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
 Vous mocquez-vous d'en douter seulement ?
 Par votre foi , le Mogol est-il homme
 Que l'on osât de la sorte affronter ?
 Ce Curieux en toucha telle somme ,
 Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
 Nice reprit : Voilà chose admirable ,
 Et qui doit être à Lucrece agréable.
 Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ;
 Notre féal , vous serez le parrein ;
 C'est la raison : dès-hui je vous en prie.
 Tout doux , reprit alors notre Galant ;
 Ne soyez pas si prompt , je vous supplie :
 Vous allez vite : il faut auparavant
 Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
 Mais ici-bas put-on jamais tant faire ,
 Que de trouver un bien pur & sans mal ?
 Ce jus doué de vertu tant insigne ,
 Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
 Presque toujours il se trouve fatal
 A celui-là qui le premier catesse
 La Patiente ; & souvent on en meurt.
 Nice reprit aussi-tôt , Serviteur ;
 Plus de votre herbe , & laissons-là Lucrece ,
 Telle qu'elle est : bien grand-merci du soin :
 Que servira , moi mort , si je suis pere ?
 Pourvoyez-vous de quelque autre compere :
 C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin ,
 L'Amant lui dit : Quel esprit est le vôtre

Toujours il va d'un excès dans un autre :
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit n'a gueres d'allégresse ;
Et vous voilà , tant vous avez de presse ,
Découragé sans attendre un moment :
Oyez le reste , & sçachez que nature
A mis remede à tout , fors à la mort.
Qu'est-il de faire , afin que l'aventure
Nous réussisse , & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple , un pauvre malheureux
Qui vous précède au combat amoureux ,
Tente la voye , attire & prenne en somme
Tout le venin ; puis le danger ôté ,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas , & prendre un personnage
Lourd & de peu ; mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps , ni par trop dégoûtant ,
Ni d'un toucher si rude & si sauvage ,
Qu'à votre femme un supplice ce soit :
Nous sçavons bien que Madame Lucrece ,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia trop de peine en auroit :
Même il se peut qu'en venant à la chose ,
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme , & pour cause ;
Car plus sera d'âge pour bien agir ,
Moins laissera de venin sans nul doute ;

Je vous promets qu'il n'en laissera goutte,
Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; alléguant le danger
Et l'infamie ; il en seroit en peine ;
Le Magistrat pourroit le rechercher ,
Sur le soupçon d'une mort si soudaine :
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrece étoit échappée aux blondins ;
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre.
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre ,
Dit Callimaque , ou quelqu'un qui bien-tôt
En mille endroits cornera le mystère :
Sottise & peur contiendront ce pitaut.
Au pis aller , l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire ,
Et le coquin même n'y songeant pas ,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison ;
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel , que la Mandragore
Consumme en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt , je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le Sire ,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste , Messer Nice ,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon ;
C'est-là son fait : laissez-lui cet office.

Vous vous pouvez fier à ce valet ,
 Comme à vous-même : il est sage & discret.
 J'oublie encor que pour plus d'assurance ,
 On bandera les yeux à ce paillard :
 Il ne sçaura qui , quoi , n'en quelle part ,
 N'en quel logis , ni si dedans Florence ,
 Ou bien dehors , on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
 Restoit sans plus d'y disposer sa femme :
 De prime face elle crut qu'on rioit ;
 Puis se fâcha ; puis jura sur son ame
 Que mille fois plutôt on la tueroit.
 Que diroit-on , si le bruit en couroit ?
 Outre l'offense & péché trop énorme ,
 Calface & Dieu sçavoient que de tout tems
 Elle avoit craint ces devoirs complaisans ,
 Qu'elle enduroit seulement pour la forme ;
 Puis il viendrait quelque matin difforme
 L'incommoder , la mettre sur les dents :
 Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
 Quoi ! recevoir un pitaut dans ma couche ?
 Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?
 Et par Saint Jean , ni pitaut ni blondin ,
 Ni Roi , ni Roc , ne feront qu'autre touche
 Que Nicia jamais onc à ma peau.

Lucrece étant de la sorte arrêtée ,
 On eut recours à Frere Timothée.
 Il la prêcha ; mais si bien & si beau ;
 Qu'elle donna les mains par pénitence.

On l'assura de plus qu'on choisiroit
 Quelque garçon d'honnête corpulence ;
 Non trop rustaut , & qui ne lui feroit
 Mal ni dégoût. La potion fut prise :
 Le lendemain notre amant se déguise ,
 Et s'enfarine en vrai garçon Meûnier ;
 Un faux menton , barbe d'étrange guise ;
 Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
 Ligurio , qui de la faciende
 Et du complot avoit toujours été ,
 Trouve l'amant tout tel qu'il le demande ,
 Et ne doutant qu'on n'y fût attrappé ,
 Sur le minuit le mene à Messer Nice ,
 Les yeux bandés , le poil teint , & si bien ,
 Que notre époux ne reconnut en rien
 Le compagnon. Dans le lit il se glisse
 En grand silence ; en grand silence aussi
 La Patiente attend sa destinée ;
 Bien blanchement , & ce soir atournée :
 Voir ce soir : atournée , & pour qui ?
 Pour qui ? J'entends : n'est-ce pas que la Dame
 Pour un Meûnier prenoit trop de souci ?
 Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
 Meûniers ou Rois , il veut plaire à toute ame :
 C'est double honneur , ce semble , en une femme ,
 Quand son esprit échauffe un esprit loutd ,
 Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage ,
 Si-tôt qu'il eut Dame de tel corsage
 A ses côtés , & qu'il fut dans le lit.

Plus de Meûnier ; la galante sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme ;
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels momens. Elle disoit tout bas :
Qu'est ceci donc ? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru : le drôle a la peau fine.
C'est grand dommage ; il ne mérite , hélas !
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux enrôlé tout de bon
De sa moitié plaignoit bien fort la peine ;
Ce fut avec une fierté de Reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage , & pour le décoron
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucreces
Prendroit du goût ? Quand le premier venin
Fut emporté , notre amant prit la main
De sa maîtresse , & de baisers de flâme
La parcourant : Pardon , dit-il , Madame ;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'est Callimaque ; approuvez son martyre ;
Vous ne sçauriez ce coup vous en dédire ;
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois , que j'expire ,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie ;
Et le plaisir , bien mieux qu'aucuns venins ,
M'achevera ; tout le reste est folie.

Lucrece-avoit jusques-là résisté ,

Non par défaut de bonne volonté,
 Ni que l'amant ne plût fort à la Belle;
 Mais la pudeur & la simplicité
 L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
 Sans dire mot, sans oser respirer,
 Pleine de honte & d'amour tout ensemble,
 Elle se met aussi-tôt à pleurer.
 A son amant peut-elle se montrer
 Après cela? Qu'en pourra-t'il penser,
 Dit-elle en soi, & qu'est-ce qu'il lui semble?
 J'ai bien manqué de courage & d'esprit.
 Incontinent un excès de dépit
 Saisit son cœur, & fait que la pauvre
 Tourne la tête, & vers le coin du lit
 Se va cacher pour dernière retraite.
 Elle y voulut tenir bon, mais en vain;
 Ne lui restant que ce peu de terrain,
 La place fut incontinent rendue.
 Le vainqueur l'eut à sa discrétion:
 Il en usa selon sa passion,
 Et plus ne fut de larme répandue:
 Honte cessa, scrupule autant en fit.
 Heureux font ceux qu'on trompe à leur profit!
 L'Aurore vint trop tôt pour Callimaque.
 Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
 Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
 Contre un venin tenu si dangereux.
 Les jours suivans notre couple amoureux
 Y sçut pourvoir: l'époux ne tarda gueres
 Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.

Pour ce coup-là fallut se séparer :
 L'amant courut chez soi se recoucher.
 A peine au lit il s'étoit mis encore ,
 Que notre époux joyeux & triomphant
 Le va trouver , & lui conte comment
 S'étoit passé le jus de Mandragore.
 D'abord , dit-il , j'allois tout doucement
 Auprès du lit écouter si le Sire
 S'approcheroit , & s'il en voudroit dire.
 Puis je priai notre épouse tout bas
 Qu'elle lui fit quelque peu de caresse ,
 Et ne craignît de gâter ses appas.
 C'étoit au plus une nuit d'embarras.
 Et ne pensez , ce lui dis-je Lucrece ,
 Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper.
 Je sçaurai tout : Nice se peut vanter
 D'être homme à qui l'on n'en donne à garder ;
 Vous sçavez bien qu'il y va de ma vie.
 N'allez donc point faire la renchérie.
 Montrez par-là que vous sçavez aimer
 Votre mari , plus qu'on ne croit encore :
 C'est un beau champ. Que si cette pécore
 Fait le honteux , envoyez sans tarder
 M'en avertir : car je me vais coucher.
 Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
 Besoin n'en eut : tout fut bien jusqu'au bout.
 Sçavez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
 Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
 J'en ai pitié : je le plains après tout.
 N'y songeons plus : qu'il meure , & qu'on l'enterre ;
 Et quant à vous , venez nous voir souvent.

Nargue de ceux qui me faisoient la guerre.
 Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

LES REMOIS.

IL n'est Cité que je préfère à Rheims :
 C'est l'ornement & l'honneur de la France :
 Car sans compter l'Ampoule & les bons vins ,
 Charmans objets y sont en abondance.
 Par ce point-là je n'entends , quant à moi ,
 Tours ni poteaux , mais gentilles Galoises ;
 Ayant trouvé telle de nos Remoises ,
 Friande assez pour la bouche d'un Roi.
 Une avoit pris un Peintre en mariage ,
 Homme estimé dans sa profession.
 Il en vivoit : que faut-il davantage ?
 C'étoit assez pour sa condition.
 Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
 Le drôle étoit , grace à certain talent ,
 Très-bon époux , encor meilleur Galant.
 De son travail mainte Dame amoureuse
 L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
 C'étoit le bruit , à ce que dit l'Histoire :
 Moi qui ne suis en cela des plus fins ,
 Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
 Dès que le Sire avoit Donzelle en main ,
 Il en rioit avecque son épouse.
 Les droits d'Hymen allant toujours leur train ,
 Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.

Même elle eût pu le payer de ses tours ;
Et comme lui voyager en Amours ;
Sauf d'en user avec plus de prudence ,
Ne lui faisant la même confiance.

Entre les gens qu'elle sçut attirer ,
Deux siens voisins se laisserent leurer
A l'entretien libre & gai de la Dame ;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût sçu rencontrer :
Sage sur-tout ; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux Bourgeois ,
Tous deux gens sots , tous deux gens à fornettes ?
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes ,
Pleurs & soupirs , gémissemens Gaulois.
Ils avoient lu , ou plutôt oïi dire ,
Que d'ordinaire en amour on soupire.
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir ,
Que bien , que mal , & selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes , voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on soubaite.
Amour est mort ; le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon.
Nous n'en avons ici ni vent ni voye.
Vous servez de jouet & de proye

A jeunes gens , indiscrets , scélérats :
 C'est bien raison qu'au double on le leur rende.
 Le beau premier qui sera dans vos lacs ,
 Plumez-le moi , je vous le recommande.

La Dame donc , pour tromper ses voisins ,
 Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
 Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
 Un tour aux champs : & le bon de l'affaire
 C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
 Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
 Bon , dirent-ils , nous viendrons sur la brune.
 Or les voilà compagnons de fortune.
 La nuit venue , ils sont au rendez-vous.
 Eux introduits , croyant ville gagnée ,
 Un bruit survint ; la fête fut troublée.
 On frappe à l'huis. Le logis aux verroux
 Etoit fermé : la femme à la fenêtre
 Coutt en disant , celui-là frappe en maître :
 Seroit-ce point par malheur mon époux ?
 Oui ; cachez-vous , dit-elle , c'est lui-même.
 Quelque accident , ou bien quelque soupçon
 Le font venir coucher à la maison.
 Nos deux Galans dans un péril extrême
 Se jettent vite en certain cabinet.
 Car s'en aller , comment auroient-ils fait ?
 Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre ,
 Que l'époux entre , & voit au feu le membre
 Accompagné de maint & maint pigeon ,
 L'un au hâtier , les autres au chaudron.
 Oh , oh ! dit-il , voilà bonne cuisine !

Qui traitez-vous ? Alix notre voisine ,
 Reprit l'épouse , & Simonette aussi.
 Loué soit Dieu qui vous ramene ici ,
 La compagnie en fera plus complete.
 Madame Alix , Madame Simonette
 N'y perdront rien. Il faut les avertir
 Que tout est prêt , qu'elles n'ont qu'à venir.
 J'y cours moi-même. Alors la créature
 Les va prier. Or c'étoient les moitiés
 De nos Galans & chercheurs d'aventure
 Qui fort chagrins de se voir enfermés ,
 Ne laissoient pas de louer leur hôtesse ,
 De s'être ainsi tirée avec adresse
 De cet aprêt. Avec elle à l'instant
 Leurs deux moitiés entrent tout en chantant :
 On les salue , on les baise , on les loue
 De leur beauté , de leur ajustement :
 On les contemple , on patine , on se joue ;
 Cela ne plut aux maris nullement.
 Du cabinet la porte à demi-cloise ,
 Leur laissant voir le tout distinctement ,
 Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
 Mais passe encor pour ce commencement.
 Le souper mis presque au même moment ,
 Le Peintre prit par la main les deux femmes ,
 Les fit asseoir , entr'elles se plaça.
 Le bois , dit-il , à la santé des Dames :
 Et de trinquer : passe encor pour cela.
 On fit raison , le vin ne dura guere.
 L'hôtesse étant alors sans chambriere ,
 Court à la cave , & de peur des esprits

Mene avec foi Madame Simonette.
 Le Peintre reste avec Madame Alix,
 Provinciale assez belle, & bien faite,
 Et s'en piquant, & qui pour le pays
 Se pouvoit dire honnêtement coquette.
 Le compagnon vous la tenant seulette,
 La conduisit de fleurlette en fleurette
 Jusqu'au toucher, & puis un peu plus loin ;
 Puis tout-à-coup levant la colerette,
 Prit un baiser, dont l'époux fut témoin.
 Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
 Ne prennent garde à ces menus suffrages,
 Et d'en tenir registre c'est abus.

Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
 Simples baisers font craindre le surplus ;
 Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
 De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
 L'époux vit donc, que tandis qu'une main
 Se promenoit sur la gorge à son aise,
 L'autre prenoit tout un autre chemin.
 Ce fut alors, Dame, ne vous déplaise,
 Que, le courroux lui montant au cerveau,
 Il s'en alloit enfonçant son chapeau,
 Mettre l'allarme en tout le voisinage ;
 Battre sa femme, & dire au Peintre rage,
 Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
 Gardez-vous bien de faire une sottise,
 Lui dit tout bas son compagnon d'amours,
 Tenez-vous coi. Le bruit en nulle guise
 N'est bon ici ; d'autant plus qu'en vos lacs
 Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas,

C'est le moyen d'étouffer cette affaire :
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, & tantôt, quand cet homme
Etant au lit prendra son premier somme.
Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendrait aussi-bien la querelle,
N'êtes-vous pas cocu plus d'à-demi ?
Madame Alix au fait a consenti :
Cela suffit, le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons,
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le tems d'en faire davantage.
Et puis ; & puis, comme personne sage ;
Elle remit sa coëffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son tein ; mais c'étoit peu de chose ;
Dame fleurette en pouvoit être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourir au retour ne fit faute :
Ce fut la Peintre. On se remit en train :
On releva grillades & festin :
On but encore à la fanté de l'hôte,
Et de l'hôtesse, & de celle des trois
Qui la première auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse adroite & fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi Madame Alix

Servit d'escorte. Entendez que la Dame
 Pour l'autre emploi panchoit fort en son ame ;
 Mais on l'emmena , & par ce moyen-là
 De faction Simonette changea
 Celle-ci fait d'abord plus la sévère ,
 Veut suivre l'autre , ou feint le vouloir faire ;
 Mais se sentant par le Peintre tirer ,
 Elle demeure , étant trop ménagère ,
 Pour se laisser son habit déchirer.
 L'époux voyant quel train prenoit l'affaire ,
 Voulut sortir. L'autre lui dit , tout doux.
 Nous ne voulons sur vous nul avantage.
 C'est bien raison que Messer coquage
 Sur son état vous couche ainsi que nous.
 Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
 Puisque le Peintre en a caressé l'une ,
 L'autre doit suivre. Il faut bon gré , malgré ,
 Qu'elle entre en danse , & s'il est nécessaire ,
 Je m'offrirai de lui tenir le pied :
 Veuillez ou non , elle aura son affaire.
 Elle l'eut donc ; notre Peintre y pourvut
 Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
 Cette dernière eut ce qu'il lui fallut :
 On en donna le loisir à la Belle,

Quand le vin fut de retour : on conclut
 Qu'il ne falloit s'atabler davantage.
 Il étoit tard ; & le Peintre avoit fait
 Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
 On dit bon soir. Le drôle satisfait
 Se met au lit. Nos gens sortent de cage ;

L'hôteſſe alla tirer du cabinet
Les regardans honteux , mal contens d'elle ,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De ſon deſſein , ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conſéquent c'eſt fait : j'ai tout conté.

LA COURTISANE
AMOUREUSE.

LE jeune Amour , bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'eſt encor qu'à ſa leçon ,
Fut de tout tems grand faiſeur de miracles :
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les fots deviennent des Oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait ſi bien que l'on n'eſt plus le même.
Témoin Hercule , & témoin Polyphème
Mangeur de gens. L'un ſur un roc aſſis
Chantoit aux vents ſes amoureux ſoucis ;
Et pour charmer ſa Nymphe joliette
Tailloit ſa barbe , & ſe miroit dans l'eau.
L'autre changea ſa maſſue en fuſeau
Pour le plaſir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent. Bocace en rapporte un ,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.

C'est de Chimon , jeune homme tout sauvage ,
 Bien fait de corps , mais ours quant à l'esprit.
 Amour le leche , & tant , qu'il le polit.
 Chimon devint un galant personnage.
 Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
 Pour les avoir apperçus un moment ,
 Encore à peine , & voilés par le somme ,
 Chimon aima , puis devint honnête homme.
 Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
 Qui font plaisir aux enfans sans souci ,
 Put en son cœur loger d'honnêtes flâmes.
 Elle étoit fiere , & bizarre sur-tout.
 On ne sçavoit comme en venir à bout :
 Rome c'étoit le lieu de son négoz.
 Mettre à ses pieds la mître avec la croffe ,
 C'étoit trop peu : les simples Monseigneurs
 N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
 Il lui falloit un homme du Conclave ,
 Et des premiers , & qui fût son esclave ;
 Et même encor il y profitoit peu ,
 A moins que d'être un Cardinal Neveu.
 Le Pape enfin , s'il se fût piqué d'elle ,
 N'auroit été trop bon pour la Donzelle.
 De son orgueil ses habits se sentoient.
 Force brillans sur sa robe éclatoient ,
 La chamarure avec la broderie.
 Lui voyant faire ainsi la rencherie ,
 Amour se mit en tête d'abaisser
 Ce cœur si haut ; & pour un Gentilhomme

Jeune , bien fait , & des mieux mis de Rome ,
Jusques au vif il voulut la blefler .

L'adolescent avoit pour nom Camille ,
Elle , Constance . Et bien qu'il fût d'humeur
Douce , traitable , à se prendre facile ,
Constance n'eut si-tôt l'amour au cœur ,
Que la voilà craintive devenue .

Elle n'ofa déclarer fes desirs
D'autre façon qu'avecque des foupirs .
Auparavant pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé .
Commè on n'eût cru qu'Amour se fut logé
En cœur si fier , Camille n'y prit garde .
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis foupirs , & puis regards nouveaux ;
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux :
Sa beauté même y perdit quelque chose :
Bien-tôt le lys l'emporta sur la rose .

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens : il eut aussi des femmes ,
Constance en fut . La chose se passa
Joyeusement ; car peu d'entre ces Dames
Etoient d'humeur à tenir des propos
De fainteté ni de philosophie .
Constance seule étant sourde aux bons mots
Laiſſoit railler toute la compagnie .
Le ſouper fait , chacun ſe retira .
Tout dès l'abord Constance s'éclipſa ,
S'allant cacher en certaine ruelle .
Nul n'y prit garde : & l'on crut que chez elle ,

Indisposée , ou de mauvaise humeur ,
 Ou pour affaire , elle étoit retournée.
 La compagnie étant donc retirée ,
 Camille dit à ses gens , par bonheur ,
 Qu'on le laissât , & qu'il vouloit écrire.
 Le voilà seul , & comme le desire
 Celle qui l'aime , & qui ne sçait comment
 Ni l'aborder , ni par quel compliment
 Elle pourra lui déclarer sa flâme.
 Tremblante enfin , & par nécessité
 Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?
 Ce fut Camille : Hé quoi , dit-il , Madame ,
 Vous surprenez ainsi vos bons amis !
 Il la fit seoir ; & puis s'étant remis :
 Qui vous croiroit , reprit-il , demeurée ;
 Et qui vous a cette cache montrée ?
 L'Amour , dit-elle. A ce seul mot , sans plus ,
 Elle rougit : chose que ne font guere
 Celles qui sont Prêtresses de Vénus :
 Le vermillon leur vient d'autre maniere.
 Camille avoit déjà quelque soupçon
 Que l'on l'aimoit : il n'étoit si novice
 Qu'il ne connût ses gens à la façon.
 Pour en avoir un plus certain indice ,
 Et s'égayer , & voir si ce cœur fier
 Jusques au bout pourroit s'humilier ,
 Il fit le froid. Notre amante en soupire.
 La violence enfin de son martyre
 La fait parler : elle commence ainsi.
 Je ne sçais pas ce que vous allez dire ,
 De voir Constance oser venir ici

Vous déclarer sa passion extrême.
 Je ne sçaurois y penser sans rougir :
 Car du métier de Nymphé me couvrir ,
 On n'en est plus , dès le moment qu'on aime.
 Puis quelle excuse ! hélas , si le passé
 Dans votre esprit pouvoit être effacé !
 Du moins , Camille , excusez ma franchise.
 Je vois fort bien que , quoi que je vous dise ,
 Je vous déplaïs. Mon zèle me nuira.
 Mais nuise , ou non , Constance vous adore ;
 Méprisez la , chassez-la , battez-la ;
 Si vous pouvez , faites-lui pis encore ;
 Elle est à vous. Alors le Jouvenceau :
 Critiquer gens m'est , dit-il , fort nouveau ;
 Ce n'est mon fait : & toutefois , Madame ,
 Je vous dirai tout net que ce discours
 Me surprend fort , & que vous n'êtes femme
 Qui dût ainsi prévenir nos amours.
 Outre le sexe , & quelque bienséance
 Qu'il faut garder , vous vous êtes fait tort ;
 À quel propos toute cette éloquence ?
 Votre beauté m'eût g'igné sans effort ,
 Et de son chef. Je vous le dis encor ,
 Et n'aime point qu'on me fasse d'avance.
 Le propos fut à la pauvre Constance
 Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
 J'ai mérité ce mauvais traitement ;
 Mais ose-t'on vous dire sa pensée ?
 Mon procédé ne me nuiroit pas tant ,
 Si ma beauté n'étoit point effacée.
 C'est compliment ce que vous m'avez dit ;

J'en suis certaine , & lis dans votre esprit :
 Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
 D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous :
 N'est-il pas vrai que n'a guere , entre nous ,
 A mes attraits chacun rendoit hommage ?
 Ils sont éteints ces dons si précieux.
 L'amour que j'ai m'a causé ce dommage.
 Je ne suis plus assez belle à vos yeux.
 Si je l'étois , je serois assez sage.
 Nous parlerons tantôt de ce point-là ,
 Dit le Galant ; il est tard , & voilà
 Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
 Constance crut qu'elle auroit la moitié
 D'un certain lit , que d'un œil de pitié
 Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche ,
 Elle n'osa , de crainte de refus.
 Le compagnon feignant d'être confus ,
 Se tut long-tems ; puis dit : comment ferai-je ?
 Je ne me puis tout seul déshabiller.
 Et bien , Monsieur , dit-elle , appellerai-je ?
 Non , reprit-il : gardez-vous d'appeller.
 Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ,
 Ni qu'en ma chambre une fille de joye
 Passe la nuit , au sçu de tous mes gens.
 Cela suffit , Monsieur , repartit-elle.
 Pour éviter ces inconvéniens ,
 Je me pourrois cacher en la ruelle :
 Mais faisons mieux , & ne laissons venir
 Personne ici : l'amoureuse Constance
 Veut aujourd'hui de laquais vous servir.
 Accordez-lui pour toute récompense

et honneur-là. Le jeune homme y consent.

Elle s'approche ; elle le déboutonne ;

touchant sans plus à l'habit , & n'osant

au bout du doigt toucher à la personne.

Elle ne fut tout ; elle le déchauffa.

Quoi , de sa main ! quoi Constance elle-même !

Qui fut-ce donc ? est-ce trop que cela ?

Je voudrois bien déchauffer ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça ,

et sans la prier d'être de la partie :

Constance crut dans le commencement

qu'il la vouloit éprouver seulement :

Mais tout cela passoit la raillerie

pour en venir au point plus important ,

Il fait , dit-elle , un tems froid comme glace :

Veux-tu me coucher ?

Camille.

Par-tout où vous voudrez.

Constance.

Quoi , sur ce siège ?

Camille.

Et bien non ; vous viendrez

dedans mon lit.

Constance.

Délacez-moi , de grace.

Camille.

Je ne sçaurois , il fait froid , je suis nud ;

Délacez-vous. Notre amante ayant vu

près du chevet un poignard dans sa gaine ,

Elle prend , le tire , & coupe ses habits ,

Corps piqué d'or , garniture de prix ,
 Ajustement de Princeffe & de Reine :
 Ce que les gens en deux mois à grand' peine
 Avoient brodé , perit en un moment :
 Sans regretter ni plaindre aucunement
 Ce que le sexe aime plus que sa vie.
 Femmes de France , en feriez-vous autant ?
 Je crois que non , j'en suis sûr , & pourtant
 Cela fut beau fans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois ,
 Croyant tout fait ; & que pour cette fois
 Aucun bizarre & nouveau stratagême
 Ne viendroit plus son aïse reculer :
 Camille dit : c'est trop dissimuler ;
 Femme qui vient se produire elle-même
 N'aura jamais de place à mes côtés.
 Si bon vous semble , allez vous mettre aux pieds :
 Ce fut bien-là qu'une douleur extrême
 Saisit la Belle , & si lors par hazard
 Elle avoit eu dans ses mains le poignard ,
 C'en étoit fait : elle eût de part en part
 Percé son cœur. Toutefois l'esperance
 Ne mourut pas encor dans son esprit,
 Camille étoit trop connu de Constance ;
 Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
 Chose si dure , & pleine d'insolence ,
 Lui qui s'étoit jusque-là comporté
 En homme doux , civil , & sans fierté ;
 Cela sembloit contre toute apparence.
 Elle va donc en travers se placer

x pieds du Sire , & d'abord les lui baïse ;
 ais point trop fort , de peur de le blesser.
 a peut juger si Camille étoit aïse.
 elle victoire ! avoir mis à ce point
 e Beauté si superbe & si fiere !
 e Beauté ! je ne la décris point ;
 me faudroit une semaine entiere.
 e ne pouvoit reprocher seulement
 e la pâleur à cet objet charmant ,
 leur encor , dont la cause étoit telle
 e elle donnoit du lustre à notre Belle.
 nille donc s'étend : & sur un sein
 ur qui l'yvoire auroit eu de l'envie
 e ses p eds , & sans cérémonie ,
 s'accommode , & s'en fait un couffin :
 s feint qu'il cede aux charmes de Morphée.
 e les sanglots notre amante étouffée
 e he la bonde aux pleurs cette fois-là.
 e fut la fin. Camille l'appella ,
 n ton de voix qui plut fort à la Belle.
 e suis content , dit-il , de votre amour.
 e venez , venez , Constance , c'est mon tour.
 e se glisse ; & lui s'approchant d'elle ;
 e vez-vous cru si dur & si brutal ,
 e : d'avoir fait tout de bon le sévere ?
 e il d'abord : Vous me connoissez mal ;
 e vous voulois donner lieu de me plaire.
 e bien je sçais le fond de votre cœur.
 e suis content , satisfait , plein de joye ,
 e ablé d'amour : & que votre rigueur ,
 e son lui semble , à son tour se déploie :

Elle le peut : ufez-en librement.
 Je me déclare aujourd'hui votre amant ,
 Et votre époux ; & ne fçais nulle Dame ,
 De quelque rang & beauté que ce foit ,
 Qui vous valut pour maîtrefle & pour femme ;
 Car le pañfé rappeler ne fe doit
 Entre nous deux. Une chofe ai-je à dire ;
 C'eft qu'en feeret il nous faut marier.
 Il n'eft befoin de vous fpecifier
 Pour quel fujet : cela vous doit fuffire.
 Même il eft mieux de cette façon-là.
 Un tel Hymen à des amours reflemble ;
 On eft époux & galant tout enfemble.
 L'hiftoire dit que le drôle ajouta :
 Voulez-vous pas , en attendant le Prêtre ;
 A votre amant vous fier aujourd'hui ?
 Vous le pouvez , je vous répons de lui ;
 Son cœur n'eft pas d'un perfide & d'un traître ;
 A tout cela Conftance ne dit rien.
 C'étoit tout dire : il le reconnut bien ;
 N'étoit novice en femblables affaires.
 Quant au furplus , ce font de tels myftères ;
 Qu'il n'eft befoin d'en faire le récit.
 Voilà comment Conftance réuffit.

Or faites-en , Nymphes , votre profit.
 Amour en a dans fon Académie ,
 Si l'on vouloit venir à l'examen ,
 Que j'aimerois pour un pareil Hymen
 Mieux que mainte autre à qui l'on fe marie ;
 Femme qui n'a filé toute fa vie

Tâche à passer bien des choses sans bruit ,
 Témoin Constance & tout ce qui s'ensuit.
 Noviciat d'épreuves un peu dures :
 Elle en reçut abondamment le fruit :
 Nonnes je sçais , qui voudroient chaque nuit
 En faire un tel , à toutes aventures.

Ce que possible on ne croira pas vrai ,
 C'est que Camille , en caressant la Belle ,
 Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai :
 L'essai ; je faux : Constance en étoit-elle
 Aux élémens ? oïi , Constance en étoit
 Aux élémens. Ce que la Belle avoit
 Pris & donné de plaisirs en sa vie ,
 Conter pour rien jusqu'alors se devoit.
 Pourquoi cela ? quiconque aime le die.

N I C A I S E.

UN Apprentif Marchand étoit ,
 Qu'avec droit Nicaise, on nommoit :
 Garçon très-neuf , hors sa boutique ,
 Et quelque peu d'Arithmétique :
 Garçon novice dans les tours
 Qui se pratiquent en amours.
 Bons bourgeois , du tems de nos peres ;
 S'avisoyent tard d'être bons freres ;
 Ils n'apprenoyent cette leçon ,
 Qu'ayant de la barbe au menton.

Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
 Ont soin de s'y rendre sçavans,
 Aussi-tôt que les autres gens.
 Le Jouvenceau de vieille date,
 Possible un peu moins avancé,
 Par les degrés n'avoit passé.
 Quoiqu'il en soit, le pauvre Sire,
 En très-beau chemin demeura,
 Se trouvant court par celui-là ;
 C'est par l'esprit que je veux dire.
 Une Belle pourtant l'aima :
 C'étoit la fille de son maître ;
 Fille aimable autant qu'on peut l'être,
 Et ne tournant autour du pot :
 Soit par l'humeur franche & sincère,
 Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
 Etant tombée aux mains d'un sot.
 Quelqu'un de trop de hardiesse
 Ira la taxer, & moi, non ;
 Tels procédés ont leur raison ;
 Lorsque l'on aime une Déesse,
 Elle fait ces avances-là :
 Notre Belle sçavoit cela.
 Son esprit, ses traits, sa richesse,
 Engageoient beaucoup de jeunesse
 A sa recherche ; heureux seroit
 Celui d'entr'eux qui cueilleroit
 En nom d'Hymen certaine chose,
 Qu'à meilleur titre elle promet
 Au Jouvenceau ci-dessus dit :
 Certain Dieu par fois en dispose,

Amour nommé communément.

Il plut à la Belle d'élire
 Pour ce point l'Apprentif Marchand,
 Bien est vrai (car il faut tout dire)
 Qu'il étoit très-bien fait de corps,
 Beau , jeune & frais : ce sont trésors
 Que ne méprise aucune Dame ,
 Tant soit son esprit précieux.
 Pour une qu'Amour prend par l'ame,
 Il en prend mille par les yeux.
 Celle-ci donc des plus galantes ,
 Par mille choses engageantes ,
 Tâchoit d'encourager le Gars ,
 N'étoit chiche de ses regards ,
 Le pinçoit , lui venoit sourire ,
 Sur les yeux lui mettoit la main ,
 Sur le pied lui marchoit enfin.
 A ce langage il ne sçut dire
 Autre chose que des soupirs ,
 Interprètes de ses desirs.

Tant fut , à ce que dit l'histoire ,
 De part & d'autre soupiré ,
 Que leur feu duement déclaré ,
 Les jeunes gens , comme on peut croire ,
 Ne s'épargnerent ni sermens ,
 Ni d'autres points bien plus charmans ,
 Comme baisers à grosse usure :
 Le tout sans compte & sans mesure.
 Calculateur que fut l'amant ,
 Brouiller falloit incessamment :

La chose étoit tant infinie ,
 Qu'il y faisoit toujours abus :
 Somme toute , il n'y manquoit plus
 Qu'une seule cérémonie :
 Bon fait aux filles l'épargner.
 Ce ne fut pas sans témoigner
 Bien du regret , bien de l'envie.
 Par vous , disoit la belle amie ,
 Je me la veux faire enseigner ,
 Ou ne la sçavoir de ma vie.
 Je la sçaurai , je vous promets ;
 Tenez-vous certain désormais
 De m'avoir pour votre Apprentie.
 Je ne puis pour vous que ce point.
 Je suis franche ; n'attendez point
 Que par un langage ordinaire ,
 Je vous promette de me faire
 Religieuse , à moins qu'un jour
 L'Hymen ne suive notre amour.
 Cet Hymen seroit bien mon compte ,
 N'en doutez point : mais le moyen ?
 Vous m'aimez trop , pour vouloir rien
 Qui me pût causer de la honte.
 Tels & tels m'ont fait demander.
 Mon pere est prêt de m'accorder.
 Moi je vous promets d'esperer
 Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage ,
 Soit Conseiller , soit Président ,
 Soit veille ou jour de mariage ,
 Je serai vôtre auparavant ,
 Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de-là
Il s'offre un parti d'importance.
La Belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme , que je pense ,
A passer la chose au gros fas.
La Belle en étant sur ce cas ,
On la promet , on la commence :
Le jour des Nôces se tient prêt.

Entendez ceci , s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors sans point d'abus ,
Fille promise & rien de plus.

Huit jours donnés à la Fiancée ,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord ,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la Nôce ,
De peur de certain accident ,
Qui les fillettes va perdant.
On mene au moûtier cependant
Notre Galande encor pucelle.
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la Belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour ,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.

Il fallut pourtant y passer.
 Comme l'Aurore étoit prochaine,
 L'épouse au lieu de se coucher
 S'habille. On eût dit une Reine.
 Rien ne manquoit aux vêtemens,
 Perles, joyaux & diamans;
 Son épousé la faisoit Dame.
 Son ami pour la faire femme
 Prend heure avec elle au matin:
 Ils devoient aller au jardin,
 Dans un bois propre à telle affaire,
 Une compagne y devoit faire
 Le guet autour de nos amans,
 Compagne instruite du mystere.
 La Belle s'y rend la premiere,
 Sous le prétexte d'aller faire
 Un bouquet, dit-elle, à ses gens.
 Nicaise après quelques momens
 La va trouver: & le bon Sire
 Voyant le lieu se met à dire:
 Qu'il fait ici d'humidité!
 Foin, votre habit sera gâté.
 Il est beau: ce seroit dommage.
 Souffrez, sans tarder davantage,
 Que j'aïlle querir un tapis.
 Eh! mon Dieu, laissons les habits,
 Dit la Belle toute piquée,
 Je dirai que je suis tombée.
 Pour la perte n'y songez point.
 Quand on a tems si fort à point
 Il en faut user; & périssent

Tous les vêtemens du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, & qu'ils se salissent ,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart-d'heure ; un quart-d'heure est cher,
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma nôce , il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.
Ce que je dis ne me sied guere :
Mais je vous chéris , & vous veux
Rendre honnête homme , si je peux.
En vérité, dit l'Amoureux ,
Conserver étoffe si chere
Ne sera point mal-fait à nous.
Je cours , c'est fait , je suis à vous ;
Deux minutes feront l'affaire.

Là dessus il part , sans laisser
Le tems de lui rien repliquer.
Sa sottise guérit la Dame :
Un tel dédain lui vint en l'ame ;
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur , que trop indignement
Elle avoit placé : quelle honte !
Prince des fots , dit-elle en soi ,
Va , je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon Ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse

Que de mon mari ; j'en fais vœu ;
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage ,
Je vais , sans tarder davantage ,
Lui porter un bien qu'il auroit ,
Quand Nicaïse en son lieu seroit.
A ces mots la pauvre épousée ,
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient , & son tapis ;
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amans , la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'Amour ,
Qu'un Galant près d'une personne
N'a toujours le tems comme il veut ;
Qu'il le prenne donc comme il peut ;
Tous délais y font du dommage :
Nicaïse en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru ,
Et joyeux de telle prouesse ,
Il s'en revient , bien résolu
D'employer tapis & maîtresse.
Mais quoi ! la Dame au bel habit ,
Mordant ses lèvres de dépit ,
Retournoit vers la compagnie ;
Et de sa flamme bien guérie ,
Possible alloit dans ce moment ,
Pour se venger de son amant ,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose ? c'est celle-là ,

Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois ; mais d'en mettre ja
Mon doigt au feu , ma foi je n'ose :
Ce que je sçais ; c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne peche pas.

Grace à Nicaise , notre Belle
Ayant sa fleur en dépit d'elle
S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaise la rencontrant ,
A quoi tient , dit-il à la Dame ,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur cet tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heures femme.
Retournons donc sans consulter :
Venez cesser d'être pucelle ;
Puisque je puis , sans rien gêner ,
Vous témoigner quel est mon zèle.
Non pas cela , reprit la Belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre fanté , Nicaise ,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or respirez tout à votre aise.
Vous êtes Apprentif Marchand ;
Faites-vous Apprentif Galant :
Vous n'y ferez pas si-tôt Maître.
A mon égard , je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise , il vous faut prendre

Quelque Servante du quartier.
 Vous sçavez des étoffes vendre,
 Et leur prix en perfection ;
 Mais ce que vaut l'occasion ,
 Vous l'ignorez , allez l'apprendre.

*COMMENT L'ESPRIT,
 VIENT AUX FILLES.*

IL est un jeu divertissant sur tous ,
 Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
 Il divertit & la laide & la belle ;
 Soit jour , soit nuit , à tout heure il est doux :
 Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux :
 C'est chez l'amant que ce plaisir excelle.
 De regardans , pour y juger des coups ,
 Il n'en faut point , jamais on n'y querelle.
 Or devinez comment ce jeu s'appelle.
 Qu'importe-il ? sans s'arrêter au nom ,
 Ni badiner là-dessus davantage ,
 Je vais encor vous en dire un usage :
 Il fait venir l'esprit & la raison.
 Nous le voyons en mainte bestiole.
 Avant que Lise allât en cette école ,
 Lise n'étoit qu'un misérable oison :

Coudre & filer étoit son exercice ,
 Non pas le sien , mais celui de ses doigts :
 Car que l'esprit eût part à cet office ,
 Ne le croyez ; il n'étoit nuls emplois
 Où Life pût avoir l'ame occupée :
 Life songeoit autant que sa poupée.
 Cent fois le jour sa mere lui disoit :
 Va-t'en chercher de l'esprit , malheureuse.
 La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit
 Chez les voisins , affligée & honteuse ,
 Leur demandant où se vendoit l'esprit.
 On en rioit : à la fin on lui dit :
 Allez trouver Pere Bonaventure ,
 Car il en a bonne provision.
 Incontinent la jeune créature ,
 S'en va le voir , non sans confusion ;
 Elle craignoit que ce ne fût dommage
 De détourner ainsi tel personnage.
 Me voudroit-il faire de tels présens ,
 A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
 Vaux-je cela , disoit en soi la Belle ?
 Son innocence augmentoit ses appas :
 Amour n'avoit à son croc de pucelle
 Dont il crût faire un aussi bon repas.
 Mon Révérend , dit-elle au béat homme ,
 Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit ,
 Qu'en ce Couvent on vendoit de l'esprit :
 Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
 J'en pûsse avoir ? non pas pour grosse somme ;
 A gros achat mon trésor ne suffit :
 Je reviendrai , s'il m'en faut davantage :

Et cependant prenez ceci pour gage.
 A ce discours , je ne sçais quel anneau ,
 Qu'elle tiroit de son doigt avec peine ,
 Ne venant point , le Pere dit : tout beau ,
 Nous pourvoions à ce qui vous amene ,
 Sans exiger nul salaire de vous :
 Il est marchande , & marchande entre nous ;
 A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
 Entrez ici : suivez-moi hardiment ;
 Nul ne nous voit , aucun ne nous entend ;
 Tous sont au cœur ; le portier est personne
 Entièrement à ma dévotion ,
 Et ces murs ont de la discrétion ,
 Elle le suit : ils vont à sa cellule.
 Mon Révérend la jette sur un lit ;
 Veut la baiser ; la pauvrete recule
 Un peu la tête ; & l'innocente dit :
 Quoi , c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
 Et vraiment oui , repart sa Révérence :
 Puis il lui met la main sur le téton ;
 Encore ainsi ? vraiment oui : comment donc ?
 La Belle prend le tout en patience :
 Il suit sa pointe ; & d'encor en encor ,
 Toujours l'esprit s'insinue & s'avance ,
 Tant , & si bien , qu'il arrive à bon port,
 Life reçoit du succès de la chose.
 Bonaventure , à six momens de-là ,
 Donne d'esprit une seconde dose.
 Ce ne fut tout , une autre succéda ;
 La charité du beau Pere étoit grande.
 Et bien , dit-il , que vous semble du jeu ?

A nous venir l'esprit tarde bien peu ,
 Reprit la Belle ; & puis elle demande :
 Mais s'il s'en va ? s'il s'en va ? nous verrons ;
 D'autres secrets se mettent en usage :
 Ne cherchez point , dit Life , davantage ;
 De celui-ci nous nous contenterons.
 Soit fait , dit-il , nous recommencerons
 Au pis aller , tant & tant , qu'il suffise.
 Le pis aller sembla le mieux à Life.
 Le secret même encor se répéta
 Par le Pater ; il aimoit cette danse.
 Life lui fait une humble révérence ,
 Et s'en retourne en songeant à cela.
 Life songer ! quoi , déjà Life songe !
 Elle fait plus , elle cherche un mensonge ,
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit ,
 Sans y manquer , d'où ce retard venoit.
 Deux jours après sa compagne Nannette
 S'en vient la voir : pendant leur entretien
 Life rêvoit , Nannette comprit bien ,
 Comme elle étoit clair-voyante & finette ,
 Que Life alors ne rêvoit pas pour rien.
 Elle fait tant , tourne tant son amie ,
 Que celle-ci lui déclare le tout.
 L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
 Sans rien cacher , Life de bout en bout ,
 De point en point , lui conte le mystere ,
 Dimensions de l'esprit du beau Pere ,
 Et les encor , enfin tout le Phœbé.
 Mais vous , dit-elle , apprenez-nous , de grace ,
 Quand & par qui l'esprit vous fut donné.

Anne reprit : puisqu'il faut que je fasse
 Un libre aveu , c'est votre frere Alain
 Qui m'a donné de l'esprit un matin.
 Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise ,
 Alain mon frere ! ah , je suis bien surprise ,
 Il n'en a point , comme en donneroit-il ?
 Sotte , dit l'autre , hélas ! tu n'en sçais guere :
 Apprends de moi que pour pareille affaire ,
 Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
 Ne me crois-tu ? sçache-le de ta mere ,
 Elle est experte au fait dont il s'agit.
 Sur ce point-là l'on r'aura bien-tôt dit ,
 Vive les fots pour donner de l'esprit.

L' A B B E S S E
M A L A D E.

L'Exemple sert , l'exemple nuit aussi :
 Lequel des deux doit l'emporter ici ,
 Ce n'est mon fait : l'un dira que l'Abbesse
 En usa bien , l'autre au contraire , mal :
 Selon les gens , bien ou mal , je ne laisse
 D'avoir mon compte , & montre en général ,
 Par ce que fit tout un troupeau de Nonnes ,
 Que brebis sont la plûpart des personnes.
 Qu'il en passe une , il en passera cent ;
 Tant sur les gens est l'exemple puissant.

Agnès passa , puis autre Sœur , puis une :
 Tant qu'à passer s'entrepessant chacune ,
 On vit enfin celle qui les gardoit
 Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
 Voici comment en détail on le conte.

Certaine Abbessé un certain mal avoit ,
 Pâles couleurs nommé parmi les filles ,
 Mal dangereux , & qui des plus gentilles
 Détruit l'éclat , fait languir les attraits.
 Notre Malade avoit la face blême ,
 Tout justement comme un Saint de Carême :
 Bonne d'ailleurs , & gente à cela près.
 La Faculté sur ce point consultée ,
 Après avoir la chose examinée ,
 Dit que bien-tôt Madame tomberoit
 En fièvre lente , & puis qu'elle mourroit.
 Force fera que cette humeur la mange ;
 A moins que de . . . (l'à moins est bien étrange)
 A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
 Compagnie d'homme. Hypocrate ne fait
 Choix de ses mots , & tant tourner ne sçait.
 Jesus , reprit toute scandalisée
 Madame Abbessé : hé ! que dites-vous là ?
 Fi ! Nous disons , repartit à cela
 La Faculté , que pour chose assurée
 Vous en mourrez , à moins d'un bon galant :
 Bon le faut-il , c'est un point important ;
 Autre que bon n'est ici suffisant :
 Et si bon n'est , deux en prenez , Madame.
 Ce fut bien pis : non pas que dans son ame

Ce bon ne fût par elle souhaité :
 Mais le moyen que sa Communauté
 Lui vît sans peine approuver telle chose ?
 Honte souvent est de domnage cause.
 Sœur Agnès dit : Madame , croyez-les.
 Un tel remede est chose bien mauvaise ,
 S'il a le goût méchant , à beaucoup près ,
 Comme la mort. Vous faites cent secrets ;
 Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaîse ?
 Vous en parlez , Agnès , bien à votre aîse ,
 Reprit l'Abbesse : or çà , par votre Dieu ,
 Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
 Oüi-dà , Madame ; & dis bien davantage :
 Votre santé m'est chere jusque-là
 Que s'il falloit pour vous souffrir cela ,
 Je ne voudrois que , dans ce témoignage,
 D'affection , pas une de céans
 Me devançât. Mille remercimens
 A Sœur Agnès donnés par son Abbesse,
 La Faculté dit adieu là-dessus ,
 Et protesta de ne revenir plus.
 Tout le Couvent se trouvoit en tristesse ,
 Quand Sœur Agnès , qui n'étoit de ce lieu
 La moins sensée , au reste bonne lame ,
 Dit à ses Sœurs : tout ce qui tient Madame
 Est seulement belle honte de Dieu.
 Par charité n'en est-il point quelqu'une ,
 Pour lui montrer l'exemple & le chemin ?
 Cet avis fut approuvé de chacune :
 On l'applaudit , il court de main en main ;
 Pas une n'est , qui montre en ce dessein

De la froideur, soit Nonne, soit Nonnette,
Mere Prieure, ancienne ou discrete.
Le billet trotté : on fait venir des gens
De toute guise, & des noirs, & des blancs,
Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une Nonain,
Dans le desir de faire que Madame
Ne fut honteuse, ou bien n'eût dans son ame
Tel récipé possible à contre cœur.
De ses brebis à peine la premiere
A fait le saut, qu'il fut une autre Sœur.
Une troisieme entre dans la carriere ;
Nullé ne veut demeurer en arriere ;
Presse se met pour n'être la derniere.
Que dirai plus ? Enfin l'impression,
Qu'avoit l'Abbesse encontre ce remede,
Sage rendue, à tant d'exemples cede.
Un Jouvenceau fait l'opération
Sur la Malade. Elle redevient rose,
Eillet, aurore, & si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux remede, ô remede à donner !
Remede ami de mainte créature ;
Ami des gens, ami de la Nature ;
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES TROQUEURS.

LE changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme , entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sçais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ,
Non si souvent qu'on en auroit envie ,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons , *Amen* ,
Ainsi soit-il : semblable indult en France
Viendroit fort bien ; j'en répons , car nos gens
Sont grands troqueurs. Dieu nous créa changeans,
Près de Rouen , pays de sapience ,
Deux Villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle , & d'assez bon aloi
Pour telles gens qui n'y raffinent guere :
Chacun sçait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des Prélats.
Avint pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiés , leur voisin le Notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des Manans lui dit : Sire Oudinet ,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre tems
Plusieurs contrats de diverse nature :
Ne peut-on point en faire un , où les gens
Troquent de femme , ainsi que de monture ?

Notre Pasteur a bien changé de Cure :
La femme est-elle un cas si différent ?
Et parqué non ; car Messire Gregoire
Disoit toujours , si j'ai bonne mémoire ,
Mes brebis sont ma femme : cependant
Il a changé : changeons aussi , compere.
Très-volontiers , reprit l'autre Manant ;
Mais tu sçais bien que notre ménagere
Est la plus belle : or çà , Sire Oudinet ,
Sera-ce trop , s'il donne son mulet
Pour le retour ? Mon mulet ? & parguenne ,
Dit le premier des Villageois susdits ,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de si près :
Point de retour , vois-tu , compere Etienne ,
Mon mulet , c'est C'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc , touche-là.
Sire Oudinet , raisonnant sur cela ,
Dit : il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage , à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête à mon sens ,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfere , & qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or sus , voisins , faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre : allons donc confronter
Vos deux moitiés , comme Dieu les a faites.

L'expédient fut approuvé de tous :
 Trop bien voilà Messieurs les deux époux ,
 Qui sur ce point triomphent de s'étendre.
 Tiennette n'a ni furos ni malandre ,
 Dit le second. Jeanne , dit le premier ,
 A le corps net comme un petit denier ;
 Ma foi c'est bâme. Et Tiennette est ambroïse ,
 Dit son époux ; telle je la maintien.
 L'autre reprit : compere tiens-toi bien ;
 Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;
 Je t'avertis qu'à ce jeu. . . m'entends-tu ?
 L'autre Manant jura : par la vertu ,
 Tiennette & moi nous n'avons qu'une noïse ,
 C'est qui des deux y sçait de meilleurs tours ;
 Tu m'en diras quelques mots dans deux jouts :
 A toi , compere ; & de prendre la tasse ,
 Et de trinquer : allons , Sire Oudinet ,
 A Jeanne , top ; puis à Tiennette , masse :
 Somme qu'enfin la soute du Mulet
 Fut accordée , & voilà marché fait.
 Notre Notaire assura l'un & l'autre
 Que tels traités alloient leur grand chemin.
 Sire Oudinet étoit un bon apôtre ,
 Qui se fit bien payer son parchemin.
 Par qui payer ? par Jeanne & par Tiennette ;
 Il ne voulut rien prendre des maris.
 Les Villageois furent tous deux d'avis
 Que pour un tems la chose fût secrette.
 Mais il en vint au Curé quelque vent.
 Il prit aussi son droit ; je m'en assure ,
 Et n'y étois ; mais la vérité pure

Est que Curés y manquent peu souvent.
 Le Clerc non plus ne fit du sien remise ;
 Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
 Les Petinuteurs ne pouvoient bonnement
 Exécuter un pareil changement
 Dans ce village , à moins que de scandale :
 Ainsi bien-tôt l'un & l'autre détail ,
 Et va planter le piquet en un lieu ,
 Où tout fut bien d'abord , moyennant Dieu.
 C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
 Les femmes même , à l'envi des maris ,
 S'entredisoient en leurs menus devis :
 Bon fait troquer , commere , à ton avis ?
 Si nous troquions de valet ? que t'en semble ?
 Ce dernier troc , s'il se fit , fut secret.
 L'autre d'abord eut un très-bon effet.
 Le premier mois très-bien ils s'en trouverent :
 Mais à la fin nos gens se dégoûterent.
 Compere Etienne , ainsi qu'on peut penser ,
 Fut le premier des deux à se laisser ;
 Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
 Compere Gille eut regret à sa soute.
 Il ne voulut retroquer toutefois.
 Qu'en avint-il ? Un jour , parmi les bois ,
 Etienne vit toute fine seulette
 Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette ,
 Qui par hazard dormoit sous la coudrette.
 Il s'approcha l'éveillant en sursaut.
 Elle du troc ne se souvint pour l'heure ;
 Dont le galant , sans plus longue demeure ,
 En vint au point. Bref , ils firent le saut.

Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour : pourquoi cela ? Pourquoi ?
Belle demande ! En l'amoureuse loi
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette ,
Vaut mieux que pain qu'on cuit on qu'on achette ,
Je m'en rapporte aux plus sçavans que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie ,
Et qu'après tout Hymenée & l'Amour
Ne soient pas geûs à cuire en même four :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraye.
On y fit chere , il ne s'y servit plat
Où maître Amour , cuisinier délicat ,
Et plus friand que n'est maître Hymenée ,
N'eût mis la main. Tiennette retournée ,
Compere Etienne , homme neuf en ce fait ;
Dit à part soi : Gille a quelque secret ,
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la , faisons tour de Normand ,
Dédifions-nous , usons du privilège :
Voilà l'exploit qui trotte incontinent ,
Aux fins de voir le troc & changement
Déclaré nul , & cassé nettement.
Gille , assigné , de son mieux se défend.
Un Promoteur intervient pour le siège
Episcopal , & vendique le cas.
Grand bruit par tout , ainsi que d'ordinaire :
Le Parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet , le faiseur de contrats ,
Est amené : l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;

Car c'est un fait arrivé depuis peu.
 Pauvre ignorant que le compere Etienne !
 Contre ses fins cet homme en premier lieu
 Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
 Quelque plaisir , c'est qu'alors la Chrétienne
 N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
 Que pour toujours il la laifsât à Gille ;
 Sauf la coudraye , où Tiennette , dit-on ,
 Alloit souvent en chantant sa chanson :
 L'y rencontrer étoit chose facile ;
 Et supposé que facile ne fût ,
 Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
 Mais allez-moi prêcher cette doctrine
 A des manans ; ceux-ci pourtant avoient
 Fait un bon tour , & très-bien s'en trouvoient ,
 Sans le dédit ; c'étoit piece assez fine ,
 Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
 J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

L E C A S

D E C O N S C I E N C E .

L Es gens du pays des fables
 Donnent ordinairement
 Noms & titres agréables
 Assez liberalement ;
 Cela ne leur coute guere ;

Tout leur est Nymphes ou Bergeres,
 Et Déesse bien souvent :
 Horace n'y faisoit faute,
 Si la servante de l'hôte
 Au lit de notre homme alloit,
 C'étoit aussi-tôt Ilië,
 C'étoit la Nymphes Egerie,
 C'étoit tout ce qu'on vouloit.
 Dieu, par sa bonté profonde,
 Un beau jour mit dans le monde
 Apollon son serviteur,
 Et l'y mit justement comme
 Adam le nomenclateur,
 Lui disant : te voilà, nomme.
 Suivant cette antique loi,
 Nous sommes patreins du Roi.
 De ce privilège insigne,
 Moi, faiseur de vers indigne,
 Je pourrois user aussi
 Dans le conte que voici;
 Et s'il me plaisoit de dire,
 Au lieu d'Anne, Sylvanire,
 Et pour Messire Thomas,
 Le grand Druide Adamas,
 Me mettroit-on à l'amende ?
 Non : mais tout considéré,
 Le présent conte demande
 Qu'on dise Anne & le Curé.

Anne, puis qu'ainsi va, passoit dans son village
 Pour la perle & le parangon.
 Etant un jour près d'un rivage,

Elle vit un jeune garçon

Se baigner nud : la fillette étoit drue ,

Honnête toutefois. L'objet plut à sa vue.

Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés :

Puis dès auparavant aimé de la Bergere ,

Quand il en auroit eü , l'Amour les eût cachés.

Jamais tailleur n'en scût mieux que lui la maniere.

Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient ,

Comme eût fait une jalousie :

Cà & là ses regards en liberté couroient

Où les portoit leur fantaisie.

Cà & là , c'est-à-dire , aux differens attraits

Du garçon au corps jeune & frais ,

Blanc , poli , bien formé , de taille haute & droite ,

Digne enfin des regards d'Annette.

D'abord une honte secrette

La fit quatre pas reculer ,

L'amour huit autres avancer :

Le scrupule survint , & pensa tout gêter.

Anne avoit bonne conscience :

Mais comment s'abstenir ? est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le desir ,

Quand le hazard fait naître un sujet de plaisir ?

La Belle à celui-ci fit quelque résistance.

A la fin ne comprenant pas

Comme on peut pécher de cent pas ,

Elle s'assit sur l'herbe ; & très-fort attentive ,

Annette la contemplative

Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t'il point vu

Comme on dessine sur nature ?

On vous campe une créature ,

Une Eve , ou quelque Adam : j'entends un objet nud,
 Puis force gens assis , comme notre Bergere ,
 Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en sçut fort bien faire
 Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y feroit encor , si Guillot (c'est le Sire)
 Ne fût sorti de l'eau. La Belle se retire

A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas ,
 Plus fort qu'à l'ordinaire , & c'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées

Amour en fût demeuré là :

Il contoit pour siennes déjà

Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fut trompé ? Plus je songe à cela ,
 Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
 N'osa , quoi qu'il en soit , le garçon régaler ;
 Ne laissant pas pourtant de récapituler
 Les points qui la rendoient encor toute honteuse,
 Pâques vint , & ce fut un nouvel embarras.

Anne faisant passer ses péchés en revue ,
 Comme un passevolant mit en un coin ce cas ;

Mais la chose fut apperçue.

Le Curé Messire Thomas

Sçut relever le fait ; & comme on le peut croire ,
 En Confesseur exact il fit conter l'histoire ,
 Et circonstancier le tout fort amplement ,

Pour en connoître l'importance ,

Puis faite aucunement quadrer la pénitence ,
 Chose où ne doit errer un Confesseur prudent,

Celui-ci mal mena la Belle.

Etre dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est ,

C'est , dit-il , un très-grand péché ,
 Autant vaut l'avoir vu que de l'avoit touché.
 Cependant la peine imposée
 Fut à souffrir assez aisée.

Je n'en parlerai point ; seulement on sçaura
 Que Messieurs les Curés en tous ces cantons là ,
 Ainsi qu'au nôtre , avoient des dévots & dévotes ,
 Qui pour l'examen de leurs fautes ,
 Leur payoient un tribut , qui plus , qui moins , selon
 Que le compte à rendre étoit long.
 Du tribut de cet an , Anne étant foucieuse ,
 Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand ,
 Tout aussi-tôt le jeune amant
 Le donne à sa maîtresse ; elle , toute joyeuse ,
 Le va porter du même pas
 Au Curé Messire Thomas.

Il reçoit le présent , il l'admire , & le drôle
 D'un petit coup sur l'épaule
 La fillette régala ,
 Lui sourit , lui dit : voilà
 Mon fait , joignant à cela
 D'autres petites affaires.

C'étoit jour de Calande , * & nombre de Confreres
 Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
 M'obliger ? dit-il à la Belle ;
 Accommodez chez vous ce poisson promptement ,

* C'est un jour de chaque mois où tous les Curés
 du Diocèse s'assemblent , pour conférer ensemble sur des
 matieres de Religion , chez quelqu'un d'eux qui leur
 donne à dîner.

Puis l'apportez incontinent ;
Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court ; & voilà les Prêtres arrivés.

Grand bruit , grande cohue , en cave on se transporte

Aucuns des vins sont approuvés :
Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table , & le Doyen

Prend place , en saluant toute la compagnie.

Raconter leurs propos seroit chose infinie ;

Puis le Lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois , sans permuter pas une.

Santés , Dieu sçait combien : chacun à sa chancne

But en faisant de l'œil , nul scandale : on servit

Potage , menus-mets , & même jusqu'au fruit ,

Sans que le brochet vînt : tout le dîner s'acheve

Sans brochet ; pas un brin. Guillot sçachant ce don ,

L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.

Légere de brochet la troupe enfin se leve.

Qui fut bien étonné ? qu'on le juge. Il alla

Dire ceci , dire cela

A Madame Anne le jour même ;

L'appella cent fois sotté ; & dans sa rage extrême ,

Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

Traiter votre Curé , dit-il , comme un coquin !

Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs , sont-ce canailles ?

Alors par droit de représailles :

Anne dit au Prêtre outragé ,

Autant vaut l'avoir vu , que de l'avoir mangé.



LE DIABLE

DE PAPEFIGUIERE.

MAITRE François dit que Papimanie
 Est un pays où les gens sont heureux.
 Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
 Nous n'en avons ici que la copie.
 Et par Saint Jean, si Dieu me prête vie,
 Je le verrai ce pays où l'on dort :
 On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
 C'est un emploi, que je recherche encor.
 Ajoutez-y quelque petite dose
 D'amour honnête, & puis me voilà fort.
 Tout au rebours, il est une Province
 Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
 On les connoît à leur visage mince,
 Le long dormir est exclus de ce lieu :
 Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
 A vos regards, ayant face riante,
 Couleur vermeille, & visage replet,
 Taille non pas de quelque mingrelet,
 Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
 Cettui me semble, à le voir, Papimane.
 Si d'autre part celui que vous verrez
 N'a l'œil riant, le corps rond, le tein frais,
 Sans hésiter qualifiez cet homme
 Papefiguier. Papefigue se nomme

L'Isle & Province où les gens autrefois
 Firent la figue au portrait du saint Pere :
 Punis en sont , rien chez eux ne prospere
 Ainsi nous l'a conté Maître François. *
 L'Isle fut lors donnée en appanage
 A Lucifer , c'est sa maison des champs.
 On voit courir par tout cet héritage
 Ses commençaux , rudes à pauvres gens ,
 Peuple ayant queue , ayant cornes & griffes ,
 Si maints tableaux ne sont point apocriphes.
 Avint un jour qu'un de ces beaux Messieurs ,
 Vit un Manant rusé , des plus trompeurs ,
 Verser un champ dans l'Isle dessus dite.
 Bien paroïssoit la terre être maudite ,
 Car le Manant , avec peine & sueur ,
 La retournoit , & faisoit son labeur.
 Survint un Diable , à titre de Seigneur.
 Ce Diable étoit des gens de l'Evangile ,
 Simple , ignorant , à tromper très-facile ,
 Bon Gentilhomme , & qui , dans son courroux ,
 N'avoit encor tonné que sur les choux :
 Plus ne sçavoit apporter de dommage.
 Vilain , dit-il , vaquer à nul ouvrage
 N'est mon talent : je suis un Diable issu
 De noble race , & qui n'a jamais sçu
 Se tourmenter ainsi que font les autres.
 Tu sçais , Vilain , que tous ces champs sont nôtres.
 Ils sont à nous dévolus par l'édit
 Qui mit jadis cette Isle en interdit.

* *Rabelais.*

Vous y vivez dessous notre police.
 Partant, Vilain, je puis avec justice
 M'attribuer tout le fruit de ce champ :
 Mais je suis bon & veux que dans un an
 Nous partagions sans noise & sans querelle.
 Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
 Le Manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
 Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;
 Car c'est un grain qui vient fort aisément.
 Je ne connois ce grain-là nullement,
 Dit le Lutin ; comment dis-tu ? touzelle ?
 Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
 De cette sorte : or emplis-en ce lieu :
 Touzelle soit, touzelle de par Dieu ;
 J'en suis content. Fais donc vite, & travaille.
 Manant, travaille, & travaille, Vilain :
 Travailler est le fait de la canaille ;
 Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
 Ni que par moi ton labeur se consume ;
 Je t'ai jà dit que j'étois Gentilhomme :
 Né pour chommer, & pour ne rien sçavoir.
 Voici comment ira notre partage :
 Deux lots seront ; dont l'un, c'est à sçavoir,
 Ce qui hors terre & dessus l'héritage
 Aura poussé, demeurera pour toi :
 L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'Août arrivé, la touzelle est fiée,
 Et tout d'un tems sa racine arrachée,
 Pour satisfaire au lot du Diableteau.
 Il y croyoit la semence attachée,

Et que l'épi , non plus que le tuyau ,
 N'étoit qu'une herbe inutile & fêchée.
 Le Laboureur vous la ferra très-bien.
 L'autre au marché porta son chaume-vendre :
 On le hua , pas un n'en offrit rien :
 Le pauvre Diable étoit prêt à se pendre.
 Il s'en alla chez son partageant :
 Le drôle avoit la touzelle vendue ,
 Pour le plus sûr , en gerbe & non battue ,
 Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
 Bien le cacha , le Diable en fut la dupe.
 Coquin , dit-il , tu m'as joué d'un tour :
 C'est ton métier : je suis Diable de Cœur ,
 Qui , comme vous , à tromper ne m'occupe.
 Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
 Le Manant dit : je crois qu'au lieu de grain
 Planter me faut ou navets ou carottes ,
 Vous en aurez , Monseigneur , pleines bottes ,
 Si mieux n'aimez raves dans la saison.
 Raves , navets , carottes , tout est bon ,
 Dit le Lutin ; mon lot sera hors terre ;
 Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
 Avecque toi , si tu ne m'y contrains.
 Je vais tenter quelques jeunes Nonains.
 L'auteur ne dit ce que firent les Nonnes.
 Le tems venu de recueillir encor ,
 Le Manant prend raves belles & bonnes ,
 Feuilles , sans plus , tombent pour tout trésor
 Au Diableteau , qui , l'épaule chargée ,
 Court au marché. Grande fut la risée :
 Chacun lui dit son mot cette fois-là.

Monsieur le Diable , où croît cette dentée ?
 Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
 Plein de courroux & vuide de pécune ,
 Léger d'argent & chargé de rancune ,
 Il va trouver le Manant , qui rioit
 Avec sa femme , & se solacioit.
 Ah ! par la mort , par le sang , par la tête ,
 Dit le Démon , il le paira parbieu.
 Vous voici donc , Phlipot la bonne bête ;
 Cà , ça , galons-le en enfant de bon lieu.
 Mais il vaut mieux remettre la partie :
 J'ai sur les bras une Dame jolie ,
 A qui je dois faire franchir le pas.
 Elle le veut , & puis ne le veut pas.
 L'époux n'aura dedans la confrérie
 Si-tôt un pied , qu'à vous je reviendrai ,
 Maître Phlipot , & tant vous galèrai ,
 Que ne jouerez ces tours de votre vie.
 A coups de griffe il faut que nous voyions :
 Lequel aura de nous deux belle amie ,
 Et jouira du fruit de ces fillons.
 Prendre pourrois d'autorité suprême
 Touzelle & grain , champ & rave , enfin tout ?
 Mais je les veux avoir par le bon bout.
 N'espérez plus user de stratagême ,
 Dans huit jours d'hui je suis à vous , Phlipot ;
 Et touchez-là , ceci sera mon arme.
 Le Villageois étourdi du vacarme ,
 Au Farfadet ne put répondre un mot.
 Perrette en rit ; c'étoit sa ménagere ,
 Bonne galande en toutes les façons .

Et qui sçut plus que garder les moutons ,
 Tant qu'elle fut en âge de Bergere.
 Elle lui dit : Phlipot , ne pleure point :
 Je veux d'ici renvoyer de tout point
 Ce Diableteau : c'est un jeune Novice
 Qui n'a rien vu. Je t'en tirerai hors :
 Mon petit doigt sçauroit plus de malice ,
 Si je voulois , que n'en sçait tout son corps.
 Le jour venu , Phlipot , qui n'étoit brave ,
 Se va cacher , non point dans une cave ,
 Trop bien va-t'il se plonger tout entier
 Dans un profond & large bénitier.

Aucun Démon n'eût sçu par où le prendre ,
 Tant fût subtil ; car d'Etoles , dit-on ,
 Il s'affubla le chef , pour s'en défendre ,
 S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
 Or laissons-le , il n'en viendra pas faute.
 Tout le Clergé chante autour à voix haute ,
Vade retrò. Perrette cependant
 Est au Logis le Lutin attendant.

Le Lutin vient : Perrette échevelée ,
 Sort & se plaint de Phlipot , en criant :
 Ah le bourreau , le traître , le méchant ,
 Il m'a perdue , il m'a toute affolée.
 Au nom de Dieu , Monseigneur , sauvez-vous
 A coups de griffe il m'a dit en courroux ,
 Qu'il se devoit contre votre Excellence
 Battre tantôt , & battre à toute outrance :
 Pour s'éprouver le perfide m'a fait
 Cette balafre. A ces mots au folet ,
 Elle fait voir. . . . Et quoi ? chose terrible.

Le Diable en eut une peur tant horrible ,
 Qu'il se signa , pensa presque tomber.
 Onc n'avoit vu , ne lu , n'oüi conter ,
 Que coups de griffe eussent semblable forme,
 Bref , aussi-tôt qu'il apperçut l'énorme
 Solution de continuité ,
 Il demeura si fort épouvanté ,
 Qu'il prit la-fuite & laissa-là Perrette.
 Tous les voisins chommerent la défaite
 De ce Démon : le Clergé ne fut pas
 Des plus tardifs à prendre part au cas.

F E R O N D E ,

O U

LE P U R G A T O I R E .

VERs le Levant le vieil de la Montagne
 Se rendit craint par un moyen nouveau.
 Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
 Qu'il possédât , ni pour aucun monceau
 D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
 De ses sujets il imprimoit des choses
 Qui de maint fait courageux étoient causes.
 Il choisissoit entr'eux les plus hardis ;
 Et leur faisoit donner du Paradis
 Un avant-goût à leurs sens perceptible ,
 Du Paradis de son Législateur.

II. Partie.

L

Rien n'en a dit ce Prophete menteur ,
 Qui ne devînt très-croyable & sensible
 A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
 On les faisoit boire tous de façon
 Qu'ils s'enyvroient , perdoient sens & raison.
 En cet état , privés de connoissance ,
 On les portoit en d'agréables lieux ,
 Ombrages frais , jardins délicieux.
 Là se trouvoient tendrons en abondance ,
 Plus que maillés , & beaux par excellence :
 Chaque réduit en avoit à couper.
 Si se venoient joliment atrouper
 Près de ces gens , qui , leur boisson cuvée ,
 S'émerveilloient de voir cette couvée ;
 Et se croyoient habitans devenus
 Des champs heureux qu'assigne à ses élus
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance ,
 Turcs d'approcher , tendrons d'entrer en danse ;
 Au gazouillis des ruisseaux de ces bois ,
 Au son des luts , accompagnant les voix
 Des rossignols : il n'est plaisir au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis :
 Les gens trouvoient en son charmant pourpris
 Les meilleurs vins de la machine ronde ;
 Dont ne manquoient encor de s'enyvrer ,
 Et de leurs sens perdre l'entier usage
 On les faisoit aussi-tôt reporter
 Au premier lieu. De tout ce tripotage
 Qu'arrivoit-il ? ils croyoient fermement
 Que quelque jour de semblables délices
 Les attendoient , pourvu que hardiment ,

Sans redouter la mort ni les supplices ,
 Ils fissent chose agréable à Mahom ,
 Servant leur Prince en toute occasion.
 Par ce moyen leur Prince pouvoit dire
 Qu'il avoit gens à sa dévotion
 Déterminés , & qu'il n'étoit Empire
 Plus redouté que le sien ici-bas.
 Or ai-je été prolix sur ce cas ,
 Pour confirmer l'histoire de Feronde.
 Feronde étoit un sot de par le monde ,
 Riche Manant , ayant soin du tracas ,
 Dixmes & cens , revenus & ménage
 D'un Abbé blanc. J'en sçais de ce plumage
 Qui valent bien les noirs à mon avis ,
 En fait que d'être aux maris secourables ,
 Quand force tâche ils ont en leur logis ,
 Si qu'il y faut Moines & gens capables.
 Au lendemain celui-ci ne songeoit ,
 Et tout son fait dès la veille mangeoit ,
 Sans rien garder , non plus qu'un droit Apôtre ;
 N'ayant autre œuvre , autre emploi , penser autre ,
 Que de chercher où gisoient les bons vins ,
 Les bons morceaux , & les bonnes commeres ,
 Sans oublier les gaillardes Nonains ,
 Dont il faisoit peu de part à ses freres.
 Feronde avoit un joli chaperon
 Dans son logis , femme sienne , & dit-on
 Que Parentelle étoit entre la Dame
 Et notre Abbé ; car son prédécesseur
 Oncle & parrein , dont Dieu veuille avoir l'ame ,
 En étoit pere , & la donna pour femme

A ce Manant, qui tint à grand honneur
 De l'épouser. Chacun sçait que de race
 Communément fille bâtarde chassée :
 Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
 Si n'étoit pas l'époux homme si sot,
 Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
 Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
 Sa femme alloit toujours chez le Prélat ;
 Et prétextoit ses allées & venues
 Des soins divers de cet économat.
 Elle alléguoit mille affaires menues.
 C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
 C'étoit un rien ; tant peu plaignoit sa peine.
 Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
 Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
 La Receveuse. Alors le Pere en Dieu
 Ne manquoit pas d'écarter tout son monde :
 Mais le mari, qui se doutoit du tour,
 Rompoit les chiens, ne manquant au retour
 D'imposer mains sur Madame Feronde.
 Onc il ne fut un moins commode époux,
 Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
 Et sur ce point à chauffer difficiles,
 N'étant pas faits aux coutumes des villes.
 Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
 Comme Prélat qu'il étoit ; partant homme,
 Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
 Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
 Ce n'est mon goût, je ne veux de plein faut
 Prendre la ville, aimant mieux l'escalade ;
 En amour dà, non en guerre ; il ne faut

Prendre ceci pour guertiere bravade ,
 Ni m'entrôler là-dessus malgré moi.
 Que l'autre usage ait la raison pour soi ;
 Je m'en rapporte , & reviens à l'histoire
 Du Receveur qu'on mit en Purgatoire
 Pour le guérir , & voici comme quoi.
 Par le moyen d'une poudre endormante ,
 L'Abbé le plonge en un très-long sommeil.
 On le croit mort , on l'enterre , l'on chante :
 Il est surpris de voir à son réveil
 Autour de lui gens d'étrange maniere :
 Car il étoit au large dans sa biere ,
 Et se pouvoit lever de ce tombeau ,
 Qui conduisoit en un profond caveau.
 D'abord la peur se saisit de notre homme ,
 Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
 Seroit-ce point quelque espece de sort ?
 Puis il demande aux gens comme on les nomme ,
 Ce qu'ils font-là , d'où vient que dans ce lieu
 L'on le retient , & qu'a-t-il fait à Dieu ?
 L'un d'eux lui dit : console-toi , Feronde ,
 Tu te verras citoyen du haut monde
 Dans mille ans d'hui complets & bien comptés ;
 Auparavant il faut d'aucuns péchés
 Te nettoyer en ce saint Purgatoire.
 Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
 En sortira. L'Ange consolateur
 Donne à ces mots au pauvre Receveur
 Huit ou dix coups de forte discipline ,
 En lui disant : c'est ton humeur mutine ,
 Et trop jalouse , & déplaisante à Dieu ,

Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
 Le Receveur s'étant frotté l'épaule,
 Fait un soupir : mille ans, c'est bien du tems ?
 Vous noterez que l'Ange étoit un drôle,
 Un frere Jean Novice de léans.
 Ses compagnons jouoient chacun un rôle
 Pareil au sien dessous un feint habit.
 Le Receveur requiert pardon, & dit :
 Las ! si jamais je rentre dans la vie,
 Jamais soupçon, ombrage & jalousie
 Ne rentreront dans mon maudit esprit.
 Pourrois-je point obtenir cette grace ?
 On la lui fait espérer ; non si-tôt :
 Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
 Là cependant il aura ce qu'il faut
 Pour sustenter son corps ; rien davantage ;
 Quelque grabat, du pain pour tout potage,
 Vingt coups de fouet chaque jour, si l'Abbé,
 Comme Prélat rempli de charité,
 N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette,
 Non le total des coups, mais quelque quart,
 Voire moitié, voire la plus grand' part.
 Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette,
 A ce sujet disant mainte oraison.
 L'Ange en après lui fait un long sermon.
 A tort, dit-il, tu conçus du soupçon.
 Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?
 Un Abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;
 Il n'écherrôit que dix coups pour un noir.
 Défais-toi donc de tes erreurs passées.
 Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? cependant

Sire Prélat & Madame Feronde
 Ne laissent perdre un seul petit moment.
 Le mari dit : que fait ma femme au monde ?
 Ce qu'elle y fait ? tout bien : notre Prélat
 L'a consolée , & ton économat
 S'en va son train , toujours à l'ordinaire.
 Dans le Couvent toujours a-t'elle affaire ?
 Où donc ? il faut qu'ayant seule à présent
 Le faix entier sur soi , la pauvre femme ,
 Bon gré malgré léans aille souvent ,
 Et plus encor que pendant ton vivant.
 Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
 Ame j'ai cru le devoir appeller ,
 Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
 Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
 Se passe entier , lui jeûnant , & l'Abbé
 Multipliant œuvres de charité ,
 Et mettant peine à consoler la veuve.
 Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
 Son soin ne fut long-tems infructueux :
 Pas ne semoit en une terre ingrate
Pater Abbas. Avec juste sujet ,
 Appréhenda d'être pere en effet.
 Comme il n'est bon que telle chose éclate ,
 Et que le fait ne puisse être nié ,
 Tant & tant fut par sa paternité
 Dit d'Oraisons , qu'on vit du Purgatoire
 L'ame sortir , légère , & n'ayant pas
 Once de chair. Un si merveilleux cas
 Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
 Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour Saint.

L'époux pour sien le fruit posthume tint ,
 Sans autrement de calcul oser faire :
 Double miracle étoit en cette affaire ,
 Et la grossesse , & le retour du mort.
 On en chanta *Te Deum* à renfort.
 Stérilité regnoit en mariage
 Pendant cet an , & même au voisinage
 De l'Abbaye , encor bien que léans
 On se vouât pour obtenir enfans :
 A tant laissons l'éconôme & sa femme ;
 Et ne soit dit que nous autres époux
 Nous inéritions ce qu'on fit à cette ame ,
 Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

LE PSEAUTIER.

NONNES , souffrez pour la dernière fois
 Qu'en ce Recueil malgré moi je vous place ;
 De vos bons tours les contes ne sont froids ;
 Leur aventure a ne sçais quelle grace
 Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
 Encore un donc , & puis c'en feront trois.
 Trois : je faux d'un ; c'en feront au moins quatre :
 Comptons-les bien. Mazet le Compagnon ;
 L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon ,
 Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
 Ce conte-ci qui n'est le moins fripon ;
 Quant à Sœur Jeanne ayant fait un poupon ;

Je ne tiens pas qu'il le faille rabattre.
 Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
 Vous me direz ; c'est une étrange affaire,
 Que nous ayons tant de part en ceci.
 Que voulez-vous ? je n'y sçaurois que faire ;
 Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
 Si vous teniez toujours votre Breviaire,
 Vous n'auriez rien à démêler ici.
 Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
 Passons donc vite à la présente histoire.
 Dans un Couvent de Nonnes fréquentoit
 Un Jouvenceau friand, comme on peut croire ;
 De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
 Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
 Lui sourioit, faisoit la complaisante,
 Et se disoit sa très-humble servante,
 Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
 Le conte dit que léans il n'étoit
 Vieille ni jeune, à qui le personnage
 Ne fit songer quelque chose à part soi.
 Soupirs trottoient ; bien voyoit le pourquoi,
 Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
 Sœur Isabeau seule pour son usage,
 Eut le galant : elle le méritoit :
 Douce d'humeur, gentille de corsage,
 Et n'en étant qu'à son apprentissage,
 Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
 Pour deux raisons ; son amant, & ses charmes ;
 Dans ses amours chacune l'épioit ;
 Nul bien sans mal, nul plaisir sans allarmes,
 Tant & si bien l'épieroient les Sœurs,

Qu'une nuit sombre, & propre à ces douceurs
 Dont on confie aux ombres le mystere,
 En sa cellule on oïit certains mots,
 Certaine voix, enfin certains propos,
 Qui n'étoient pas sans doute en son Breviaire.
 C'est le galant, ce dit-on, il est pris.
 Et de courir, l'allarme est aux esprits;
 L'effaim frémit, sentinelle se pose.
 On va conter en triomphe la chose
 A mere Abbessé; & heurtant à grands coups,
 On lui cria: Madame, levez-vous:
 Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
 Vous noterez que Madame n'étoit
 En oraison, ni ne prenoit son somme:
 Trop bien alors dans son lit elle avoit
 Messire Jean, Curé du voisinage.
 Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,
 Elle se leve en hâte, étourdimement,
 Cherche son voile, & malheureusement
 Dessous sa main tombe du personnage
 Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
 Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
 A certain voile aux Nonnes familier,
 Nommé pour lors entr'elles le *Pseautier*.
 La voilà donc de gregues affublée.
 Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
 Et s'étant fait raconter derechef
 Tout le catus, elle fit l'irritée:
 Voyez un peu la petite effrontée,
 Fille du Diable, & qui nous gâtera
 Notre Couvent: si Dieu plaît, ne fera:

Il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :
 sous la verrez tantôt bien chapitrée.
 Chapitre donc , puisque chapitre y a ,
 et assemblé. Mere Abbessé entourée
 de son Sénat , fait venir Isabeau ,
 qui s'arrosait de pleurs tout le visage ,
 souvenant qu'un maudit Jouvenceau
 venoit en faire un différent usage.
 « moi , dit l'Abbessé , un homme dans ce lieu !
 un tel scandale en la maison de Dieu !
 n'êtes-vous point morte de honte encore ?
 qui nous a fait recevoir parmi nous
 cette voirie ? Isabeau , sçavez-vous ,
 car désormais qu'ici l'on vous honore
 au nom de Sœur , ne le prétendez pas)
 sçavez-vous , dis-je , à quoi dans un tel cas
 votre institut condamne une méchante ?
 vous l'apprendrez devant qu'il soit demain ,
 parlez , parlez. Lors la pauvre Nonain ,
 qui jusques-là confuse & repentante ,
 n'osoit branler , & la vue abbaïssoit ,
 releva les yeux ; par bonheur aperçoit
 le haut-de-chaussé , à quoi toute la bande ,
 par un effet d'émotion trop grande ,
 l'avoit pris garde , ainsi qu'on voit souvent.
 Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant
 s'en aperçût. Aussi-tôt la pauvre
 reprend courage , & dit tout doucement :
 Votre Pseautier a ne sçais quoi qui pend ,
 raccommodez-le. Or c'étoit l'éguillette.
 Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.

D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
 D'un haut-de-chauffe : & la jeune Nonnette
 Ayant l'idée encor fraîche des deux ,
 Ne s'y méprit : non pas que le Messire
 Eût chauffé faite ainsi qu'un amoureux ,
 Mais à peu près ; cela devoit suffire.
 L'Abbesse dit : elle ose encore rire !
 Quelle insolence ! un péché si honteux
 Ne la rend pas plus humble & plus soumise !
 Veur-elle point que l'on la canonise ?
 Laissez mon voile , esprit de Lucifer.
 Songez , songez , petit tison d'enfer ,
 Comme on pourra raccommoder votre ame :
 Pas ne finit Mere Abbesse sa game ,
 Sans sermonner & tempêter beaucoup.
 Sœur Ifabeau lui dit encore un coup :
 Raccommodez votre Pseautier , Madame :
 Tout le troupeau se met à regarder.
 Jeunes de rire , & vieilles de gronder.
 La voix manquant à notre sermonneuse ,
 Qui de son troc bien fâchée & honteuse ,
 N'eut pas le mot à dire en ce moment ,
 L'essaim fit voir par son bourdonnement
 Combien rouloient de diverses pensées
 Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :
 Devant qu'on eût tant de voix ramassées ,
 Il seroit tard. Que chacun en son lit
 S'aïlle remettre. A demain toute chose.
 Le lendemain ne fut tenu , pour cause ,
 Aucun chapitre ; & le jour ensuivant
 Tout aussi peu. Les sages du Couvent

rent d'avis que l'on se devoit taire ;
car trop d'éclat eût pû nuire au troupeau :
on n'en vouloit à la pauvre Ifabeau ,
que par envie. Ainsi n'ayant pû faire ,
qu'elle lâchât aux autres le morceau ,
chaque Nonain , faute du Jouvenceau ,
songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau :
et préciput à notre Belle on laisse
le jeune fils , le Pasteur à l'Abbesse.
L'union alla jusques au point
qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

*LE ROI CANDAULE,**ET**LE MAITRE EN DROIT.*

TORCE gens ont été l'instrument de leur mal :

Candaule en est un témoignage.

Roi fit en sottise un très-grand personnage ,

Il fit pour Gyges son vassal

de galanterie imprudente & peu sage,

vous voyez , lui dit il , le visage charmant ,

les traits délicats dont la Reine est pourvue :

vous jure ma foi que l'accompagnement

d'un tout autre prix , & passe infiniment.

Ce n'est rien à qui ne l'a vûe

Toute nue.

Je vous la veux montrer sans qu'elle en sçache rien

Car j'en sçais un très-bon moyen :

Mais à condition ; vous m'entendez fort bien ,

Sans que j'en dise davantage ;

Gyges, il vous faut être sage.

Point de ridicule desir.

Je ne prendrois pas de plaisir

Aux vœux impertinens , qu'une amour fotte & va

Vous feroit faire pour la Reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant ,

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art , que la pensée ,

Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée ;

Vous êtes connoisseur , venez être témoin

De ma félicité suprême.

Ils vont. Gyges admire. Admirer c'est trop peu.

Son étonnement est extrême ,

Ce doux objet joua son jeu.

Gyges en fut ému , quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit bien voulu se taire ,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti :

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère.

L'exageration fut le meilleur parti.

Il s'en tient donc pour averti ;

Et sans faire le fin , le froid , ni le modeste ,

Chaque point , chaque article eut son fait , fut lou

Dieux , disoit-il au Roi , quelle félicité !

Le beau corps ! le beau cuir ! O Ciel ! & tout le rest

De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage ;
Il ne l'est plus maintenant ,
Et des louanges pareilles
De nos Dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau.
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le Prince s'en doutant, l'emmena ; mais son ame
Emporta cent traits de flâme.
Chaque endroit lança le sien.
Hélas ! fuir n'y sert de rien :
Tourmens d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du Prince, Gyges eut assez de conduite :
Mais de sa passion la Reine s'aperçut :
Elle sçut

L'origine du mal : le Roi prétendant rire
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant ! sçavoit-il point
Qu'une Reine sur ce point
N'ose entendre raillerie ?
Et supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, qu'elle rie,
Il lui faut pour son honneur
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserya dans soi-même,

De quelque vengeance extrême
Le desir très-véhément.

Je voudrois pour un moment ,
Lecteur , que tu fusses femme :
Tu ne sçaurois autrement
Concevoir , jusqu'ou la Dame
Porta son secret dépit.

Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses ,
A tous mortels lettres closes !
Tels dons étoient pour des Dieux ;
Pour des Rois , voulois je dire :
L'un & l'autre y vient de cire ;
Je ne sçais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance ;
Honte , dépit , courroux , son cœur employa tout.
Amour même , dit-on , fut de l'intelligence :

Dequoi ne vient-il point à bout ?

Gyges étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.

Il étoit mari : c'est son mal ;

Et les gens de ce caractère

Ne sçauroient en aucune affaire

Commettre de péché , qui ne soit capital.

Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?

Voilà le Roi haï , voilà Gyges aimé ,

Voilà tout fait & tout formé

Un époux du grand catalogue :

Dignité peu briguée , & qui fleurit pourtant.

La sortise du Prince étoit d'un tel mérite ,

Qu'il fut fait *in petto* confrere de Vulcan ;

De-là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue ; & sans perdre de tems

Le pauvre Roi par nos Amans
Fut député vers le Cocyte.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage ,
Tandis qu'aux yeux de Gyges
S'étaoient de blancs objets :
Car fût-ce amour , fût-ce rage ,
Bientôt la Reine le mit
Sur le Trône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire ,
On la sçavoit assez ; mais je me sçais bon gré ;
Car l'exemple a très-bien quadré :
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le Docteur en Loix dont je vais discourir ,
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.

Rome pour ce coup-ci me fournira la Scene.
Rome , non celle-là que les mœurs du vieux tems
Fendoient triste , sévère , incommode aux galants ,
Et de sottes femmes pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui , séjour charmant & beau ,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire ,
Dont se piquent ses habitans.
Qui n'auroit que vingt ou trente ans ,
Ce seroit un voyage à faire.

138 *LE ROI CANDAULE*,

Rome donc n'a guere eut un maître dans cet art
Qui du tien & du mien tire son origine ;
Homme qui hors de là faisoit le goguenard :

 Tout passoit par son étamine :

 Aux dépens du tiers & du quart

Il se divertissoit. Avint que le Légiste ,

Parmi ses écoliers , dont il avoit toujours.

 Longue liste ,

Eut un François moins propre à faire en droit un cours

 Qu'en amours.

Le Docteur un beau-jour le voyant sombre & triste ,

Lui dit : notre féal , vous voilà de relais ;

Car vous avez la mine , étant hors de l'école ,

 De ne lire jamais

 Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? un François être ainsi

 Sans intrigue & sans amourettes !

Vous avez des talens , nous avons des coquettes ,

 Non pas pour une , Dieu merci.

L'étudiant reprit : je suis nouveau dans Rome.

Et puis , hors les beautés qui font plaisir aux gens

 Pour la somme ,

 Je ne vois pas que les galans

 Trouvent ici beaucoup à faire.

 Toute maison est Monastère :

Double porte , verroux , une matrone austère ,

Un mari , des Argus. Qu'irai-je , à votre avis ,

 Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents , seroit moins difficile.

Ha , ha , la lune aux dents ! répartit le Docteur ;

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié de gens neufs comme vous ; notre Ville
Ne vous est pas connue , autant que je puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?
Sçachez que nous avons ici des créatures ,
Qui feront leurs maris cocus
Sous la moustache des Argus.

La chose est chez nous très-commune :
Témoignez seulement que vous cherchez fortune.
Placez-vous dans l'Eglise auprès du bénitier.
Presentez sur le doigt aux Dames l'eau sacrée :

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du Suppliant à quelque Dame agréée ,
Celle-là sçachant son métier ,
Vous enverra faire un message.

Vous serez déterré , logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.

Une vicille viendra , qui faite au badinage
Vous sçaura ménager un secret entretien.

Ne vous embarrassez de rien :

De rien ? c'est un peu trop ; j'excepte quelque chose :
Il est bon de vous dire en passant , notre ami ,
Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.

En France on peut conter des fleurettes , l'on cause :
Ici tous les momens sont chers & précieux.

Romaines vont au but. L'autre reprit : tant mieux.
Sans être Gascon , je puis dire
Que je suis un merveilleux Sire.

Peut-être ne l'étoit-il point ;

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du Docteur furent bons. Le jeune homme.

Se campe en une Eglise , où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome ,

Des Graces , des Venus , avec un grand concours
D'Amours ;

C'est-à-dire en Chrétien , beaucoup d'Ange femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitier , le lieu saint n'étoit pas sans cela.

Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;

A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :

Réverences , le drôle en faisoit des plus belles ,

Des plus dévotes : cependant

Il offroit l'eau lustrale. Un Ange entre les autres

En prit de bonne grace. Alors l'Etudiant

Dit en son cœur : elle est des nôtres.

Il retourne au logis : Vieille vient ; rendez-vous.

D'en conter le détail , vous vous en doutez tous.

Il s'y fit nombre de folies.

La Dame étoit des plus jolies ,

Le passe-tems fut des plus doux.

Il le conte au Docteur. Discretion Françoisé

Est chose outre nature & d'un trop grand effort.

Dissimuler un tel transport ,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit ,

Rit en Jurisconsulte , & des maris se raille.

Pauvres gens , qui n'ont pas l'esprit

De garder du loup leur ouïaille !

Un Berger en a cent ; des hommes ne sçauront

Garder la seule qu'ils auront !

Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ;

Mais non pas impossible ; & sans qu'il eût cent yeux

ET LE MAITRE EN DROIT. 141

Il défoit , graces aux Cieux ,
Sa femme , encor que très-rufée.

A ce discours , ami Lecteur ,

Vous ne croiriez jamais , fans avoir quelque honte ,
Que l'Héroïne de ce conte
Fût propre femme du Docteur.

Elle l'étoit pourtant. Le pis est que mon homme ,
En s'informant de tout , & des fi & des cas ,
Et comme elle étoit faite , & quels secrets appas ,
Vit que c'étoit sa femme en somme.

Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'Etudiant ,
Et que pour le mari n'avoit pas la Donzelle.

A ce signe ce n'est pas elle ,
Disoit en soi le pauvre époux.

Mais les autres points y sont tous ;

C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse ,
Et celle-ci paroît causeuse ,
Et d'un agréable entretien :

Affurément c'en est une autre.

Mais du reste il n'y manque rien ,

Taille , visage , traits , même poil ; c'est la nôtre ,
Après avoir bien dit tout bas ,
C'est elle , & puis , ce ne l'est pas ,

Force fut qu'au premier en demeurât le Sire.

Je laisse à penser son courroux ,

Sa fureur , afin de mieux dire.

Vous vous êtes donné un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. Oui , reprit notre Apôtre ,

Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier ,

Nous trouvant trop bien du premier ,

Pour n'en pas ménager un autre ,
 Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.
 La résolution , dit le Docteur , est belle ;
 Je sçaurois volontiers quelle est cette Donzelle.
 L'Ecolier répartit : Je ne l'ai pû sçavoir.
 Mais qu'importe , il suffit que je sois content d'elle.

Dès à présent je vous réponds
 Que l'époux de la Dame a toutes ses façons ;
 Si quelqu'une manquoit , nous la lui donnerons
 Demain en tel endroit , à telle heure , sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps ,
 Champ de bataille propre à de pareils combats.
 Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute ;

Le logis est propre & paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage ,
 Où jamais le jour n'est entré ;
 Mais aussi-tôt après , la Vieille du message
 M'a conduit en des lieux , où loge en bonne foi

Tout ce qu'Amour a de délices ;

On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices
 Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain

Au lieu de l'Ecolier , & sous ce personnage
 Convaincre sa moitié , lui faire un vasselage ,
 Dont il fût à jamais parlé.

N'en déplaise au nouveau confrere ,

Il n'étoit pas bien conseillé :

Mieux valoit pour le coup se taire :

Sauf d'apporter en tems & lieu

Remede au cas , moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu ,
S'il en peut sortir franc , c'est à lui beaucoup faire ;
Mais quand il est déjà reçu ,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.

Le Docteur raisonna d'autre sorte , & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant

Son Parrein en cocuage ,
Il feroit tour d'homme sage ;
Son Parrein , cela s'entend :
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage ;

Chose , dont à bon droit le Lecteur peut douter.
Quoiqu'il en soit , l'Epoux ne manque pas d'aller
Au logis de l'Aventure ,
Croyant que l'allée obscure ,

Son silence , & le soin de se cacher le nez ,
Sans qu'il fût reconnu , le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.

Mais par malheur la Vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde , & plus fine cent fois
Que le plus fin Docteur en loix ,

Elle reconnut l'homme , & sans être surprise.

Elle lui dit , attendez là ;
Je vais trouver Madame Elise.
Il la faut avertir : je n'ose sans cela

Vous mener en sa chambre : & puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir :

C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots notre Maître ,
Pouffé dans quelque bouge , y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé ; des mules , un peignoir ,

Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme ;
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome ;
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal Préfet.

Le Docteur se dépouille, & cette Gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux,
Où notre homme privé de l'usage des yeux
Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux,
La Vieille ouvre une porte, & vous pousse le Sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre Empire ;
C'étoit en l'Ecole de Droit.

En l'Ecole de Droit ! Là-même : le pauvre homme
Monteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les Ecoliers alors attendoient leur Régent ;
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée, & grand chuchillement,
Universel étonnement.

Est-il fou ? Qu'est-ce là ? Vient-il de voir quelqu'une ?

Ce ne fut pas le tout : sa femme se plaignit.

Procès. La Parenté se joint en cause, & dit,

Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage ;

Que cet homme étoit fou, que sa femme étoit sage.

On fit casser le mariage,

Et puis la Dame se rendit

Belle & bonne Religieuse

A Saint Croissant en Vavoureuse :

Un Prélat lui donna l'habit.

LE DIABLE

EN ENFER.

QUI craint d'aimer, a tort . selon mon sens,
 S'il ne fuit pas, dès qu'il voit une Belle ;
 Je vous connois, objets doux & puissans,
 Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
 Une vertu fort de vous, ne sçais quelle,
 Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
 Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire.
 On meurt d'amour ; on languit, on soupire :
 Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fît mieux ;
 A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
 J'en vais donner pour preuve une personne,
 Dont la beauté fit trébucher Rustic.
 Il en avint un fort plaisant trafic :
 Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
 Car pour ce point, je l'excepte & je l'ôte,
 Et ne suis pas du goût de celle-là,
 Qui bûvant frais (ce fut, je pense, à Rome)
 Disoit, que n'est-ce un péché que cela.
 Je la condamne, & veux prouver en somme
 Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit Saint.
 Rien n'est plus vrai. Si Rustic avoit craint,
 Il n'auroit pas retenu cette fille,
 Qui jeune & simple, & pourtant très-gentille,
 Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom , si j'ai bonne mémoire ;
Fille un peu neuve , à ce que dit l'histoire.

Lisant un jour , comme quoi certains Saints ,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins ,
Se séquestroient , vivoient comme des Anges ,
Qui çà , qui là , portant toujours leurs pas
En lieux cachés ; choses , qui bien qu'étranges ,
Pour Alibech avoient quelques appas.

Mon Dieu , dit-elle , il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.

Alibech donc s'en va sans dire adieu :

Mere , ni sœur , nourrice ni compagne

N'est avertie. Alibech en campagne

Marche toujours , n'arrête en pas un lieu :

Tant court enfin , qu'elle entre en un bois sombre ;

Et dans ce bois elle trouve un Vieillard ,

Homme possible autrefois plus gaillard ;

Mais n'étant lors qu'un squelette & qu'une ombre.

Pere , dit-elle , un mouvement m'a pris ;

C'est d'être Sainte , & mériter pour prix

Qu'on me révere , & qu'on chomme ma fête.

Oh ! quel plaisir j'aurois , si tous les ans ,

La palme en main , les rayons sur la tête ,

Je recevois des fleurs & des présens !

Votre métier est-il si difficile ?

Je sçais déjà jeûner plus d'à-demi.

Abandonnez ce penser inutile ,

Dit le Vieillard ; je vous parle en ami :

La sainteté n'est chose si commune ,

Que le jeûner suffise pour l'avoir.

Dieu gard' de mal fille & femme qui jeûne ;

Sans pour cela guere mieux en valoir :
Il faut encor pratiquer d'autres choses ,
D'autres vertus , qui me sont lettres closes ,
Et qu'un Hermite , habitant de ces Bois ,
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir ; ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots , le Vieillard la quitta ,
Ferma sa porte , & se barricada.
Très sage fut d'agir ainsi sans doute ,
Ne se fiait à vieillesse , ni gouste ,
Jeûne & haire , enfin à rien qui soit.
Non loin de-là notre Sainte apperçoit
Celui de qui ce bon Vieillard parloit ,
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée ;
Et se faisant tout blanc de son épée :
C'étoit Rustic , jeune Saint très-fervent ;
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la Belle expliqué ;
Appétit tel , qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
Je n'ai , dit-il , que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai ,
Bien volontiers vous fera partagé :
Nous vous rendrons la chose familiere.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écoliere :
Il ne le fit : en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits ,

Il dit en soi : Rustic , que sçais-tu faire ?
 Veiller , prier , jeûner , porter la haire :
 Qu'est-ce cela ? Moins que rien ; tous le font ;
 Mais d'être seul auprès de quelque Belle ,
 Sans la toucher ; il n'est victoire telle :
 Triomphes grands chez les Anges en font ;
 Méritons-les ; retenons cette fille :
 Si je résiste à chose si gentille ,
 J'attends le comble , & me tire du pair ,
 Il la retint , & fut si téméraire ,
 Qu'outre Satan il défia la chair ,
 Deux ennemis toujours prêts à mal faire ,
 Or sont nos Saints logés sous même toit ,
 Rustic apprête en un petit endroit
 Un petit lit de jonc pour la Novice ;
 Car de^r coucher sur la dure d'abord ,
 Quelle apparence ! Elle n'étoit encor
 Accoutumée à si rude exercice .
 Quant au souper , elle eut pour tout service
 Un peu de fruit , du pain non pas trop beau .
 Faites état que la magnificence
 De ce repas ne consista qu'en l'eau
 Claire , d'argent , belle par excellence .
 Rustic jeûna : la fille eut appétit .
 Couchés à part , Alibech s'endormit :
 L'Hermite non . Une certaine bête ,
 Diable nommé , un vrai serpent maudit ,
 N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête .
 On l'y reçoit . Rustic roule en sa tête
 Tantôt les traits de la jeune beauté ,
 Tantôt sa grace & sa naïveté ,

Et ses façons , & sa maniere douce ,
L'âge , la taille , & sur-tout l'embonpoint ,
Et certain sein ne se reposant point ,
Allant , venant ; sein qui pousse & repousse
Certain corset , en dépit d'Alibech ,
Qui tâche en vain de lui clorre le bec ;
Car toujours parle il va , vient , & respire :
C'est son patois ; Dieu sçait ce qu'il veut dire.
Le pauvre Hermite , ému de passion ,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire , adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion ;
Voilà mes Saints. Celui-ci s'achemine
Vers Alibech , & l'éveille en sursaut.
Ce n'est bien fait que de dormir si-tôt ,
Dit le Frater : il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable ,
Emprisonnant en enfer le malin :
Créé ne fut pour aucune autre fin.
Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech sans malice
N'entendoit rien à ce mystere-là ;
Et ne sçachant ni ceci , ni cela ,
Moitié forcée & moitié consentante ,
Moitié voulant combattre ce desir ,
Moitié n'osant , moitié peine & plaisir ,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grace au Frater ,
Sçut ce que c'est que le Diable en Enfer.
Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre , en cas que Sainte soit :

Frere Rustic peu de Vierges faisoit.
 Cette leçon ne fut la plus aisée ;
 Dont Alibech , non encor déniaisée ,
 Dit : Il faut bien que le Diable en effet
 Soit une chose étrange & bien mauvaise ;
 Il brise tout. Voyez le mal qu'il fait
 A sa prison ; non pas qu'il m'en déplaise ;
 Mais il mérite , en bonne vérité ,
 D'y retourner. Soit fait , ce dit le Frere.
 Tant s'appliqua Rustic à ce mystere ,
 Tant pris de soin , tant eut de charité ,
 Qu'enfin l'Enfer s'accoutumant au Diable ,
 Eût eu toujours sa présence agréable ,
 Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
 Sur quoi la Belle : On dit encor bien vrai
 Qu'il n'est prison si douce , que son hôte
 En peu de tems ne s'y lasse sans faute.
 Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
 En vain l'Enfer son prisonnier rappelle ;
 Le Diable est sourd , le Diable n'entend point ;
 L'Enfer s'ennuye , autant en fait la Belle :
 Ce grand desir d'être Sainte s'en va.
 Rustic voudroit être dépêtré d'elle :
 Elle pourvoit d'elle-même à cela ;
 Furtivement elle quitte le Sire ;
 Par le plus court s'en retourne chez soi.
 Je suis en soin de ce qu'elle put dire
 A ses parens ; c'est ce qu'en bonne foi
 Jusqu'à présent je n'ai bien sçu comprendre :
 Apparemment elle leur fit entendre
 Que son cœur mû d'un appétit d'enfant

L'avoit portée à tâcher d'être sainte.
Ou l'on la crut , ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif ; non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon ;
Mais cette chartre * est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte , & maint geolier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand' pompe.
L'histoire dit , que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté ,
Ce lui dit-on , traversât ces campagnes :
On vous auroit , sans bouger du logis ,
Même leçon , même secret appris.
Je vous aurois , dit l'une , offert mon frere ;
Vous auriez eu , dit l'autre , mon cousin ;
Et Neherbal , notre proche voisin ,
N'est pas non plus novice en ce mystere :
Il vous recherche ; acceptez ce parti ,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit : Neherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech ,
Il prit pour bon un enfer très-suspect ,
Usant des biens que l'Hymen nous envoie.
A tous Epoux Dieu doit pareille joye.

* *Prison.*



LA JUMENT

DU COMPERE PIERRE.

MESSIRE JEAN, c'étoit certain Curé
Qui prêchoit peu, si non sur la vendange ;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit ; vous eussiez dit un Ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le Messire ;
Et ce point-là, les enfans d'aujourd'hui
Sçavent que c'est ; besoin n'ai de le dire.
Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes & maris
Le recherchoient, estimoient sa science ;
Au demeurant il n'étoit conscience
Un peu jolie, & bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son Vicaire :
Messire Jean auroit voulu tout faire ;
S'entremettoit en zélé Directeur,
Alloit par-tout, disant qu'un bon Pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le Compere Pierre,
Bon Villageois, à qui pour toute terre,

Pour tout domaine & pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet ; dont pour tout ustensile
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme, & belle, & jeune encor ;
Ferme sur-tout : le hâle avoit fait tort
A son visage, & non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat ; ce rustic ne m'eût plu :
Pour des Curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs ;
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs :
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille & queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, & le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente,
A cet objet pour lui délicieux.
La Villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du Pasteur
Mystere aucun. Ni son regard flateur,
Ni ses présens ne touchoient Madeleine :
Bouquets de thyn, & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler Bas-Breton tout au moins.

Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;
Mais par-delà de lui demander rien ,
C'étoit abus & très-grande sottise.
L'autre lui dit : Compere , mon ami ,
Te voilà pauvre , & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit Roi , sans te tourmenter tant ,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond : Parbleu , Messire Jean ,
Je suis à vous , disposez de mes peines ;
Car vous sçavez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant :
Il a mangé plus de son , par mon ame ,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ,
Et d'abondant la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau ;
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire ,
Dit le Pasteur ; obliger mon Compere
Ce m'est assez : je te dirai comment
Mon dessein est de rendre Madeleine
Jument le jour , par art d'enchantement ,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent ,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive : ainsi tu ne vends pas ,
Comme tu veux , tes herbes , ta dentée ,
Tes choux , tes aulx , enfin tout ton tracas.

Ta femme étant Jument forte & membrue ,
 Ira plus vîte ; & si-tôt que chez toi
 Elle sera du logis revenue ,
 Sans pain ni soupe , un peu d'herbe menue
 Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi ,
 Messire Jean , vous êtes un sage homme ;
 Voyez ce qu'est d'avoir étudié !
 Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme ,
 Je vous l'aurois parbleu bien-tôt payé.
 Jean poursuivit : Or çà je t'apprendrai
 Les mots , la guise & toute la maniere ,
 Par où Jument bien faite & pouliniere
 Auras de jour , belle femme de nuit :
 Corps , tête , jambe , & tout ce qui s'enfuit
 Lui reviendra ; tu n'as qu'à me voir faire.
 Tais-toi sur-tout ; car un mot seulement
 Nous gâteroit tout notre enchantement :
 Nous ne pourrions revenir au mystere
 De notre vie ; encor un coup *motus* ,
 Bouche cousue : ouvre les yeux sans plus ;
 Toi-même après pratiqueras la chose.
 Pierre promet de se taire , & Jean dit :
 Sus Madeleine , il se faut , & pour cause ,
 Dépouiller nue , & quitter cet habit :
 Dégraissez-moi cet atour des Dimanches ;
 Fort bien : ôtez ce corsset & ces manches ;
 Encore mieux : défaites ce jupon ;
 Très-bien cela. Quand vint à la chemise ,
 La pauvre Epouse eut en quelque façon
 De la pudeur. Etre nue ainsi mise
 Aux yeux des gens ! Madeleine aimoit mieux

Demeurer femme , & juroit ses grands Dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : voilà grande besogne !
Et bien , tous deux nous sçaurons comme qu'oï
Vous êtes faite : est-ce par votre foi
De quoi tant craindre ? Et là là , Madeleine ,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? Dites-nous :
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Hé quoi ? qu'il ne vous mange ;
C'à dépêchons ; c'est par trop marchandé :
Depuis le tems Monsieur notre Curé
Auroit déjà parfait son entreprise.
Disant ces mots , il ôte la chemise ,
Regarde faire , & ses lunettes prend.
Messire Jean par le nombril commence ,
Pose dessus une main , en disant :
Que ceci soit beau poitrail de Jument ;
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts ,
Qu'en nos climats les gens nomment tétons ;
Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus , plus vastes en leur tour ,
Par révérence on ne les nomme guere ;
Messire Jean leur fait aussi sa cour ,
Disant toujours pour la cérémonie ,
Que ceci soit telle ou telle partie ,
Ou belle croupe , ou beaux flancs , tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ,
Et ne voyant nul progrès à la chose ,

Il prioit Dieu pour la métamorphose :
 C'étoit en vain ; car de l'enchantement
 Toute la force & l'accomplissement
 Gissoit à mettre une queue à la bête :
 Tel ornement est chose fort honnête.
 Jean ne voulant un tel point oublier ,
 L'attache donc : lors Pierre de crier
 Si haut , qu'on l'eût entendu d'une lieue :
 Messire Jean , je n'y veux point de queue :
 Vous l'attachez trop bas , Messire Jean.
 Pierre à crier ne fut si diligent ,
 Que bonne part de la cérémonie
 Eût déjà par le Prêtre accomplie.
 À bonne fin le reste auroit été ,
 Non content d'avoir déjà parlé ,
 Pierre encor n'eût tiré par la soutane
 Curé Jean , qui lui dit , sois de toi :
 N'avois-je pas recommandé , gros âne ,
 De ne rien dire , & de demeurer coi ?
 Tout est gâté : ne t'en prends qu'à toi-même.
 Pendant ces mots l'époux gronde à part soi :
 Madeleine est en un courroux extrême ,
 Pierre elle Pierre , & lui dit malheureux ,
 Tu ne seras qu'un misérable gueux
 Toute ta vie ; & puis viens-t'en me braire ;
 Viens me conter ta faim & ta douleur.
 Répondez un peu : Monsieur notre Pasteur
 Tout de sa grace à ce traîne-malheur
 Contre de quoi finir notre misère :
 Mérite-t'il le bien qu'on lui veut faire ?
 Messire Jean , laissons-là cet oyson :

158 LES LUNETTES.

Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir, venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : plus de jument, ma mie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison.

LES LUNETTES.

J'Avais juré de laisser-là les Nonnes ;
Car que toujours on voye en mes écrits
Même sujet & semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma Muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi, guimpe, & puis guimpe sans cesse
Bref, toujours guimpe, & guimpe sous la presse.
C'est un peu trop ; je veux que les Nonains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen ? C'est un fait
Par trop fréquent : je n'aurois jamais fait.
Il n'est Greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner :
Tant sur ce point mes Vers font de rechutes ;
Toujours souvient à Robin de ses flutes,
Or apportons à cela quelque fin :
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un Blondin
 Chez des Nonains, à titre de fillette :
 Il n'avoit pas quinze ans, que tout ne fût ;
 Dont le Galant passa pour Sœur Colette ,
 Auparavant que la barbe lui crût.
 Cet entre-tems ne fut sans fruit ; le Sire
 L'employa bien : Agnès en profita.
 Las ! quel profit ! J'eusse mieux fait de dire
 Qu'à Sœur Agnès malheur en arriva.
 Il lui fallut élargir sa ceinture ,
 Puis mettre au jour petite créature ,
 Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau ;
 Ce dit l'histoire , à la Sœur Jouvenceau.
 Voilà scandale & bruit dans l'Abbaye :
 D'où cet enfant est-il plu ? Comme a-t'on ,
 Disoient les Sœurs en riant , je vous prie ,
 Trouvé céans ce petit champignon ?
 Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
 La Prieure est en un courroux extrême ,
 Avoir ainsi souillé cette maison !
 Bien-tôt on mit l'accouchée en prison ;
 Puis il fallut faire enquête du pere :
 Comment est-il entré ? comment sorti ?
 Les murs sont hauts , antique la Tourriere ,
 Double la grille , & le tour très-petit.
 Seroit-ce point quelque garçon en fille ,
 Dit la Prieure , & parmi nos brebis
 N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
 Un jeune loup ? Sus , qu'on se déshabille ;
 Je veux sçavoir la vérité du cas.
 Qui fut bien pris ? Ce fut la feinte ouaille ;

Plus son esprit à songer se travaille ,
 Moins il espere échapper d'un tel pas.
 Nécessité , mere de stratagême ,
 Lui fit Eh bien ? lui fit en ce moment
 Liet. Eh quoi ? Foin , je suis court moi-même :
 Où prendre un mot qui dise honnêtement
 Ce que lia le pere de l'enfant ?
 Comment trouver un détour suffisant
 Pour cet endroit ? Vous avez oui dire
 Qu'au tems jadis le genre humain avoit
 Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvoit
 Dans le dedans tout à son aise lire ;
 Chose commode aux Médecins d'alors.
 Mais si d'avoir une fenêtrre au corps
 Etoit utile , une au cœur au contraire
 Ne l'étoit pas , dans les femmes sur-tout ;
 Car le moyen qu'on pût venir à bout
 De rien cacher ? Notre commune mere ,
 Dame Nature y pourvut sagement
 Par deux lacets de pareille mesure.
 L'homme & la femme eurent également
 De quoi fermer une telle ouverture.
 La femme fut lacée un peu trop dru :
 Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause ,
 N'étant jamais à son gré trop bien close.
 L'homme au rebours ; & le bout du tissu
 Rendit en lui la nature perplexe :
 Bref , le lacet à l'un & l'autre sexe
 Ne put quadrer , & se trouva , dit-on ,
 Aux femmes court , aux hommes un peu long.
 Il est facile à présent qu'on devine

Ce que lia notre jeune imprudent ;
 C'est ce surplus , ce reste de machine ,
 Bout de lacet aux hommes excédant.
 D'un brin de fil il l'attacha de sorte ,
 Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonains ;
 Mais fil ou soye , il n'est bride assez forte
 Pour contenir ce que bien-tôt je crains
 Qui ne s'échappe. Amenez-moi des Saints ;
 Amenez-moi , si vous voulez , des Anges ;
 Je les tiendrai créatures étranges ,
 Si vingt Nonains , telles qu'on les vit lors ,
 Ne font trouver à leurs esprits un corps :
 J'entends Nonains ayant tous les trésors
 De ces trois sœurs , dont la fille de l'Onde
 Se fait servir ; chiches & fiers appas ,
 Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde ;
 Car celui-ci ne les lui montre pas.

La Prieure a sur son nez des Lunettes ,
 Pour ne juger du cas légèrement.
 Tout à l'entour sont debout vingt Nonettes
 En un habit , que vraisemblablement
 N'avoient pas fait les Tailleurs du Couvent.
 Figurez-vous la question qu'au Sire
 On donna lors ; besoin n'est de le dire.
 Touffes de lys , proportion du corps ,
 Secrets appas , embonpoint , & peau fine ;
 Fermes tétons , & semblables ressorts
 Eurent bien-tôt fait jouer la machine.
 Elle échappa , rompit le fil d'un coup ,
 Comme un coursier qui romproit son licou ,
 Et futa droit au nez de la Prieure ,

Faisant voler Lunettes tout-à-l'heure
 Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
 Que l'on ne vît tomber la Lunetiere.
 Elle ne prit cet accident en jeu :
 L'on tint Chapitre , & sur cette matiere
 Fut raisonné long-tems dans le logis.
 Le jeune loup fut aux vieilles brebis
 Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent ;
 A certain arbre en leur cour l'attachèrent ,
 Ayant le nez devers l'arbre tourné ,
 Le dos à l'air avec toute la suite ;
 Et cependant que la troupe maudite
 Songe comment il sera guerdonné ,
 Que l'une va prendre dans les cuisines
 Tous les balais , & que l'autre s'en court
 A l'arsenal où sont les disciplines ,
 Qu'une troisieme enferme à double tour
 Les Sœurs qui sont jeunes & pitoyables ;
 Bref , que le Sort , ami du marjeolet ,
 Ecarte ainsi toutes les détestables ,
 Vient un Meunier monté sur son mulet ,
 Garçon quarré , garçon couru des filles ,
 Bon compagnon , & beau joueur de quilles.
 Oh , oh ! dit-il , qu'est-ce là que je voi ?
 Le plaisant Saint ! Jeune homme , je te prie ,
 Qui t'a mis là ? Sont-ce ces Sœurs ? dis-moi ,
 Avec quelqu'un as-tu fait la folie ?
 Te plaisoit-elle ? Etoit-elle jolie ?
 Car à te voir , tu me portes , ma foi ,
 (Plus je regarde & mire ta personne ,)
 Tout le minois d'un vrai croqueur de Nonne.

L'autre répond : Hélas ! c'est le rebours :
 Ces Nonnes m'ont en vain prié d'amours.
 Voilà mon mal : Dieu me doint patience ;
 Car de commettre une si grande offense ,
 J'en fais scrupule , & fût-ce pour le Roi ?
 Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
 Le Meunier rit , & sans autre mystere
 Vous le délie , & lui dit : Idiot ,
 Scrupule , toi , qui n'es qu'un pauvre haire !
 C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
 Notre Curé ne seroit pas si sot.
 Vîte , fuis-t'en , m'ayant mis en ta place :
 Car aussi-bien tu n'es pas comme moi
 Franc du collier & bon pour cet emploi :
 Je n'y veux point de quartier ni de grace :
 Viennent ces Sœurs ; toutes , je te répond ,
 Verront beau jeu , si la corde ne rompt.
 L'autre deux fois ne se le fait redire :
 Il vous l'attache , & puis lui dit adieu
 Large d'épaule on auroit vu le Sire
 Attendre nud les Nonains en ce lieu.
 L'escadron vient , porte en guise de cierges
 Gaules & fouets ; procession de verges ,
 Qui fit la ronde à l'entour du Meunier ,
 Sans lui donner le tems de se montrer ,
 Sans l'avertir. Tout beau , dit-il , Mesdames ;
 Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
 Je ne suis pas cet ennemi des femmes ,
 Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
 Employez-moi , vous verrez des merveilles ;
 Si je dis faux , coupez-moi les oreilles.

D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
 Mais quant au fouet , je n'y vauz rien du tout.
 Qu'entend ce Rustre , & que nous veut-il dire ?
 S'écria lors une de nos sans dents :
 Quoi , tu n'es pas notre faiseur d'enfans ?
 Tant pis pour toi , tu payras pour le Sire ;
 Nous n'avons pas telles armes en main ,
 Pour demeurer en un si beau chemin :
 Tiens , tiens ; voilà l'ébat que l'on desire.
 A ce discours , fouets de rentrer en jeu ,
 Verges d'aller , & non pas pour un peu ;
 Meunier de dire en langue intelligible ,
 Crainte de n'être assez bien entendu ,
 Mesdames , je . . . ferai tout mon possible
 Pour m'acquitter de ce qui vous est du.
 Plus il leur tient des discours de la sorte ,
 Plus la fureur de l'antique cohorte
 Se fait sentir. Long-tems il s'en souvint.
 Pendant qu'on donne au Maître l'anguillade ,
 Le mulet fait sur l'herbette gambade.
 Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint ,
 Je ne le sçais , ni ne m'en mets en peine :
 Suffit d'avoir sauvé le Jouvenceau.
 Pendant un tems les Lecteurs , pour douzaine
 De ces Nonains au corps gent & si beau ,
 N'auroient voulu , je gage , être en sa peau.



LE CUVIER.

SOYEZ Amant, vous serez inventif :
 Tout ni détour, ruse ni stratagème
 Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
 Est vieux routier dès le moment qu'il aime ;
 On ne vit onc que cette passion
 Demeurât court faute d'invention :
 Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
 Certain Cuvier, dont on fait certain conte,
 En fera foi. Voici ce que j'en sçais,
 Et qu'un Quidam me dit ces jours passés,
 Dedans un Bourg ou Ville de Province :
 N'importe pas du titre, ni du nom.

Un Tonnellier & sa femme Nannon
 Entretenoient un ménage assez mince :
 De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
 Y conduisant un de ses bons amis ;
 C'est cocuage : il fut de la partie ;
 Deux familiers, & sans cérémonie,
 Se trouvant bien dans toute hôtellerie ;
 Tout est pour eux bon gîte & bon logis,
 Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
 Un Drôle donc careffoit Madame Anne :
 Ils en étoient sur un point, sur un point...
 C'est dire assez de ne le dire point ;
 Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine

Du cabaret : justement , justement . . .
 C'est dire encor ceci bien clairement .
 On le maudit ; nos gens sont fort en peine :
 Tout ce qu'on put fut de cacher l'Amant .
 Ou vous le ferre en hâte & promptement
 Sous un Cuvier , dans une cour prochaine
 Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
 Notre Cuvier . Combien , dit Madame Anne ?
 Quinze beaux francs . Vas , tu n'es qu'un gros âne ,
 Repartit-elle ; & je t'ai d'un écu
 Fait aujourd'hui profit par mon adresse ,
 L'ayant vendu six écus avant toi .
 Le Marchand voit s'il est de bon alloi ,
 Et par dedans le tête piece à piece ,
 Examinant si tout est comme il faut ,
 Si quelque endroit n'a point quelque défaut .
 Que ferois-tu , malheureux , sans ta femme ?
 Monsieur s'en va chopiner , cependant
 Qu'on se tourmente ici le corps & l'ame ;
 Il faut agir sans cesse en l'attendant :
 Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joye ;
 J'en goûterai désormais , attent'y :
 Voyez un peu le galant à bon foye ;
 Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
 Telle moitié . Doucement notre épouse ,
 Dit le bon homme . Or sus , Monsieur , sortez :
 C'à que je racle un peu de tous côtés
 Votre Cuvier , & puis que je l'arrouse :
 Par ce moyen vous verrez s'il tient eau ;
 Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau .
 Le galant sort ; l'époux entre en sa place ,

Racle par-tout , la chandelle à la main ,
 Deçà , de-là , sans qu'il se doute brin
 De ce qu'Amour en-dehors vous lui brasse :
 Rien n'en put voir ; & pendant qu'il repasse
 Sur chaque endroit , affublé du cuveau ,
 Les Dieux susdits lui viennent de nouveau
 Rendre visite , imposant un ouvrage
 A nos Amans bien différent du sien.
 Il regrata , grata , frota si bien ,
 Que notre couple ayant repris courage ,
 Reprit aussi le fil de l'entretien
 Qu'avoit troublé le galant personnage.
 Dire comment le tout se put passer ,
 Ami Lecteur , tu dois m'en dispenser ;
 Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
 Ce tour fripon du couple augmentoit l'aïse :
 Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
 Soyez Amant , vous serez inventif.

L A C H O S E

I M P O S S I B L E .

U N Démon , plus noir que malin ,
 Fit un charme si souverain
 Pour l'Amant de certaine Belle ,
 Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
 Le pact de notre Amant & de l'Esprit folet ;

Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.

Je te la rends dans peu , dit Satan , favorable ;
Mais par tel si , qu'au lieu qu'on obéit au Diable ,
Quand il a fait ce plaisir-là ,

A tes commandemens le Diable obéira
Sur l'heure même ; & puis sur la même heure
Ton serviteur Lutin , sans plus longue demeure ,
Ira te demander autre commandement ,
Que tu lui feras promptement :

Toujours ainsi , sans nul retardement.

Si non , ni ton corps , ni ton ame
N'appartiendront plus à ta Dame :

Ils feront à Satan , & Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le Galant s'accorde à cela.

Commander étoit-ce un mystere ?
Obéir est bien autre affaire.

Sur ce penser-là notre Amant

S'en va trouver sa Belle , en a contentement ,
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles ,
Se trouve très-heureux ; hormis qu'incessamment
Le Diable étoit à ses oreilles.

Alors l'Amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en tête ;

De bâtir des Palais , d'exciter la tempête.

En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit :

Mainte pistole se glissoit

Dans l'escarcelle de notre homme.

Il envoyoit le Diable à Rome :

Le Diable revenoit tout chargé de pardons.

Aucuns voyages n'étoient longs ,
Aucune chose mal-aisée.

L'Amant , à force de rêver

Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver ;
Vit bien-tôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité ,

Lui dit de bout en bout toute la vérité.

Quoi ! ce n'est que cela ? lui répartit la Dame :
Je vous aurai bien-tôt tiré

Une telle épine de l'ame.

Quand le Diable viendra , vous lui présenterez
Ce que je tiens , & lui direz :

Défrise-moi ceci ; fais tant par tes journées

Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna

Je ne sçais quoi , qu'elle tira

Du verger de Cypris , labyrinthe des Fées ,

Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux ,

Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie ;

Illustre & noble Confrérie ,

Moins pleine d'hommes que de Dieux.

L'Amant dit au Démon : c'est ligne circulaire

Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire

Ligne droite & sans nuls retours :

Va-t'en y travailler , & cours.

L'esprit s'en va , n'a point de cesse ,

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse ,

Tâche de l'applatir à grands coups de marteau ,

Fait séjourner au foad de l'eau ,

Sans que la ligne fût d'un seul point étendue :

De quelque tour qu'il se servît ,

Quelque secret qu'il eût , quelque charme qu'il fit ;

C'étoit tems & peine perdue :

Il ne put mettre à la raison

La toison.

Elle se révoltoit contre le vent , la pluye ,
La neige , les brouillards : plus Satan y touchoir ,
Moins l'annelure se lâchoit.

Qu'est ceci , disoit-il , je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe : il n'est point de Lutin
Qui n'y perdît tout son Latin.

Messire Diable un beau matin

S'en va trouver son homme , & lui dit : je te laisse ;
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela.

Je te le rends , tien , le voilà.

Je suis *victus* , je le confesse.

Notre ami , Monsieur le Luiton ,

Dit l'homme , vous perdez un peu trop tôt courage ;
Celui-ci n'est pas seul , & plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE TABLEAU.

ON m'engage à conter d'une maniere honnête
Le sujet d'un de ces tableaux ,
Sur lesquels on met des rideaux.
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux , piquans & délicats ;
Qui disent & ne disent pas ,
Et qui soient entendus sans notes
Dès Agnès même les plus sottes,

Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute Matrone sage , à ce que dit Catule ,
Regarde volontiers le gigantesque don ,
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
A ce plaisant objet si quelqu'une recule ,
Cette quelqu'une dissimule.

Ce principe posé , pourquoi plus de scrupule ?
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux :
Puisqu'on le veut ainsi , je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé , mais de gaze ; & si bien ,
Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement , & s'exprime avec grace ,
Fait tout passer ; car tout passe :
Je l'ai cent fois éprouvé ,
Quand le mot est bien trouvé ,

Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors , c'est elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir personne ,
Et tout le monde vous entend ;

J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi , me dira-t'on , puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela : chastes sont les oreilles ,
Encor que les yeux soient fripons.

Je veux , quoiqu'il en soit , expliquer à des Belles
Cette chaise rompue , & ce rustre tombé.
Muses , venez m'aider ; mais vous êtes pucelles ,
Au joli jeu d'Amour ne sçachant A ni B.
Muses , ne bougez donc : seulement par bonté

Dites au Dieu des vers , que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise ,

Et de mes mots fasse le choix ;

Ou je dirai quelque sottise ,

Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venons à la peinture.

Elle contient une aventure

Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythere

Avoit en l'un de ses fauxbourgs

Un Monastere.

Vénus en fit un Séminaire ,

Il étoit de Nonains , & je puis dire ainsi ,

Qu'il étoit de galans aussi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire

Gens de Cour , Gens de ville & Sacrificateurs ,

Et Docteurs ,

Et Bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre

Passoit dans la maison pour être des amis ;

Propre , toujours rasé , bien disant , & beau fils :

Sur son chapeau luisant , sur son rabat bien mis

La médifance n'eût sçu mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant ,

'est que deux des Nonains alternativement

En tiroient maint & maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de Novice

Que depuis quelque mois ; l'autre encor les portoit :

La moins jeune à peine comptoit

Un an entier par-dessus treize ;

Age propre à soutenir thèse ,

Thèse d'amour ; le Bachelier

Leur avoit rendu familier
 Chaque point de cette science ,
 Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d'impatience
 Fut un jour par les Sœurs donnée à cet Amant ;
 Et pour rendre complet le divertissement ,
 Bacchus avec Cerès , de qui la compagnie
 Met Vénus en train bien souvent ,
 Devoient être ce coup de la cérémonie.
 Propreté toucha seule aux apprêts du régal :
 Elle sçut s'en tirer avec beaucoup de grace.
 Tout passa par ses mains , & le vin , & la glace ,
 Et les caraffes de cristal.

On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
 Sema de fleurs toute la chambre :
 Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
 Formoient des las d'amour , & le chiffre des sœurs ,
 Leurs Cloîtrieres excellences
 Aimoient fort ces magnificences :
 C'est un plaisir de Nonne. Au reste leur beauté
 Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
 Mille secrettes circonstances
 De leurs corps polis & charmans
 Augmentoient l'ardeur des Amans.
 Leur taille étoit presque semblable.

Blancheur , délicatesse , embonpoint raisonnable ,
 Fermeté , tout charmoit , tout étoit fait au tour ;
 En mille en droits nichoit l'Amour ,
 Sous une guimpe , un voile , & sous un scapulaire ,
 Sous ceci , sous cela , que voit peu l'œil du jour ,
 Si celui du galant ne l'appelle au mystere.

A ces sœurs l'enfant de Cythere
 Mille fois le jour s'en venoit ,
 Les bras ouverts , & les prenoit :
 L'une après l'autre pour sa mere,
 Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent :
 Et de lui , tout en l'attendant ,
 Elles disoient du mal , puis du bien , puis les belles
 Imputoient son retardement
 A quelques amitiés nouvelles.
 Qui peut le retenir , disoit l'une ? est ce amour ?
 Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
 Qu'il y revienne de sa vie ,
 Disoit l'autre , il aura son tour.
 Tandis qu'elles cherchoient là-dessus du mystère
 Passe un Mazet portant à la Dépositaire
 Certain fardeau peu nécessaire.
 Ce n'étoit qu'un prétexte , & selon qu'on m'a dit ,
 Cette Dépositaire ayant grand appétit ,
 Faisoit sa portion des talens de ce Rustre ,
 Tenu dans tels repas pour un traiteur illustre.
 Le coquin lourd d'ailleurs , & de très-court esprit
 A la cellule se méprit.
 Il alla chez les attendantes
 Frapper avec ses mains pesantes.
 On ouvre , on est surpris , on le maudit d'abord ,
 Puis on voit que c'est un trésor.
 Les Nonains s'éclatent de rire.
 Toutes deux commencent à dire ,
 Comme si routes deux s'étoient donné le mot :
 Servons-nous de ce maître sot.
 Il vaut bien l'autre , que t'en semble ?

La Professe ajouta : c'est très-bien avisé.
 Qu'attendons-nous ici ? qu'il nous fût débité
 De beaux discours ? non , non , ni rien qui leur res-
 semble.

Ce pitaut doit valoir , pour le point souhaité ,
 Bachelier & Docteur ensemble.

Elle en jugeoit très-bien. La taille du garçon ,
 Sa simplicité , sa façon ,

Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre ,
 Faisoient de lui beaucoup attendre.

C'étoit l'homme d'Esopé : il ne songeoit à rien ;

Mais il buvoit & mangeoit bien ,

Et si Xantus l'eût laissé faire ,

Il auroit poussé loin l'affaire.

Ainsi bien-rôt apprivoisé ,

Il se trouva tout disposé

Pour exécuter sans remise

Les ordres des Nonains , les servant à leur guise
 Dans son office de Mazet ,

Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet ,

Ici la peinture commence :

Nous voilà parvenus au point.

Dieu des vers ne me quitte point ;

J'ai recours à ton assistance.

Dis-moi pourquoi ce Rustre assis ,

Sans peine de sa part , & très-fort à son aise ,

Laisse le soin de tout aux amoureux soucis -

De sœur Claude & de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?

Il me semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit tout beau ; ces matieres
 A fond ne s'examinent gueres.
 J'entends ; & l'Amour est un étrange garçon.
 J'ai tort d'ériger un fripon
 En Maître de cérémonies.
 Dès qu'il entre en une maison :
 Régles & loix en sont bannies :
 Sa fantaisie est sa raison ;
 Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume.
 Ses jeux sont violens. A terre on vit bien-tôt
 Le galant Cathédral ; ou soit par le défaut
 De la chaise un peu foible ; ou soit que du pitaut
 Le corps ne fût pas fait de plume :
 Ou soit que sœur Therese eût chargé d'action
 Son discours véhément , & plein d'émotion.
 On entendit craquer l'amoureuse tribune.
 Le Rustre tombe à terre en cette occasion.
 Ce premier point eut par fortune
 Malheureuse conclusion.

Censeurs , n'approchez point d'ici votre œil profane.
 Vous , gens de bien , voyez comme sœur Claude mit
 Un tel incident à profit.
 Therese en ce malheur perdit la tramontane.
 Claude la débusqua , s'emparant du timon.
 Therese , pire qu'un démon ,
 Tâche à la retirer , & se tourmente au trône ;
 Mais celle-ci n'est pas personne
 A céder un poste si doux.
 Sœur Claude , prenez garde à vous ;
 Therese en veut venir aux coups ;

Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre :
Quiconque est occupé comme vous , ne sent rien.

Je ne m'étonne pas que vous sçachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée
Sur le front de la débusquée ,

Claude suit son chemin , le Rustre aussi le sien ;
Therese est mal contente & gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
Leur fureur n'a point de seconde.

J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit sur la terre & sur l'onde ,

Lorsque Paris à Ménélas
Ota la merveille du monde.

Quoique Bellone ait part ici ,
J'y vois peu de corps de cuirasse.

Dame Vénus se couvre ainsi ,

Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de
Thrace.

Cette armure a beaucoup de grace.

Belles , vous m'entendez : je n'en dirai pas plus.

L'habit de guerre de Vénus

Est plein de choses admirables.

Les Cyclopes aux membres nuds

Forgent peu de harnois qui lui soient comparables :

Celui du preux Achille auroit été plus beau ,

Si Vulcain eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des Nonains mis en vers l'aventure ,

Mais non avec des traits dignes de l'action ?

Et comme celle-ci déchet dans la peinture ,

La peinture déchet dans ma description :
 Les mots & les couleurs ne sont choses pareilles ,
 Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-tems au filet
 Sœur Therese la détrônée.
 Elle eut son tour : notre Mazet
 Partagea si bien sa journée ,
 Que chacun fut content. L'histoire finit là ;
 Du festin pas un mor ; je veux croire , & pour cause ,
 Que l'on but & que l'on mangea :
 Ce fut l'intermede & la pose.

Enfin tout alla bien ; hormis qu'en bonne foi
 L'heure du rendez-vous m'embarraße , & pourquoi ?
 Si l'Amant ne vint pas , sœur Claude & sœur Therese
 Eurent à tout le moins de quoi se consoler ;
 S'il vint , on sçut cacher le lourdaut & la chaise ;
 L'Amant trouva bien-tôt encore à qui parler.



L E B A S T.

UN Peintre étoit , qui jaloux de sa femme,
Allant aux champs , lui peignit un baudet
Sur le nombril , en guise de cachet.

Un sien confrere , amoureux de la Dame ,
La va trouver , & l'âne efface net ,
Dieu sçait comment ; puis un autre en remet
Au même endroit , ainsi que l'on peut croire.

A celui-ci , par faute de mémoire ,
Il mit un bast , l'autre n'en avoit point.
L'époux revient , veut s'éclaircir du point.
Voyez , mon fils , dit la bonne commere ,
L'âne est témoin de ma fidélité.

Diantre soit fait , dit l'Epoux en colere ,
Et du témoin , & de qui l'a bâti.



L E

FAISEUR D'OREILLES,

E T L E

RACCOMMODEUR DE MOULES.

*Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles, &
d'un Conte de Bocace.*

SIRE Guillaume allant en marchandise,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois,
Simple, jeunette, & d'aſſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du pays Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois :
A quel deſſein, beſoin n'eſt de le dire ;
Et Dieu le ſçait : c'étoit un maître Site,
Il ne tendoit guere en vain ſes filets ;
Ce n'étoit pas autrement ſa coutume :
Sage eût été l'oifeau, qui de ſes rets
Se fût ſauvé ſans laiſſer quelque plume.

Alix étoit fort neuve ſur ce point :
Le trop d'eſprit ne l'incommodoit point ;
De ce défaut on n'accuſoit la Belle.
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre Dame alloit tout devant elle,
Et n'y ſçavoit ni fineſſe ni tour.
Son mari donc ſe trouvant en emplette,

Elle au logis : en sa chambre feulette ,
André survient , qui sans long compliment
La confidere , & lui dit froidement :
Je m'ébahis , comme au bout du Royaume
S'en est allé le Compere Guillaume ,
Sans achever l'enfant que vous portez ;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille ;
Votre couleur me le démontre assez ,
En ayant vû mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussi-tôt ,
Que dites-vous ? Quoi d'un enfant monaut
J'accoucherois ! n'y sçavez-vous remede ?
Si dea , fit-il , je vous puis donner aide.
En ce besoin , & vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien ,
Fors excepté ce qui touche au Compere :
Quant à ce point , je m'y ferois mourir.
Or essayons , sans plus en discourir ,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles ,
Reprit la femme. Allez , n'ayez souci ,
Repliqua-t'il , je prends sur moi ceci.
Puis le Galant montre ce qu'il sçait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix , que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail ; faisant ore un tendon ,
Ore un rempli , puis quelque cartilage ;
Et n'y plaignant l'étoffe & la façon ,

Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;
 Puis le mettrons en sa perfection ,
 Tant & si bien qu'en ayez bonne issue.
 Je vous en suis, dit-elle, bien tenue ;
 Bon fait avoir ici-bas un ami.
 Le lendemain, pareille heure venue ,
 Compere André ne fut pas endormi.
 Il s'en alla chez la pauvre innocente ,
 Je viens, dit-il, toute affaire cessante ,
 Pour achever l'oreille que sçavez.
 Et moi, dit-elle, allois par un message
 Vous avertir de hâter cet ouvrage :
 Montons en haut. Dès qu'ils furent montés ;
 On poursuivit la chose encommencée.
 Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
 Sur cet affaire un scrupule se mit ;
 Et l'innocente au bon Apôtre dit :
 Si cet enfant avoit plusieurs oreilles ,
 Ce ne seroit à vous bien besogné.
 Rien, rien, dit-il, à cela j'ai soigné ;
 Jamais ne faux en rencontres pareilles.
 Sur le métier l'oreille étoit encor ,
 Quand le mari revient de son voyage ;
 Carresse Alix, qui du premier abord ,
 Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage ;
 Nous en tenions sans le Compere André ;
 Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
 Souffrir n'a pû chose tant indécente.
 Sire André donc, toute affaire cessante ,
 En a fait une : il ne faut oublier
 De l'aller voir, & l'en remercier :

De tels amis on a toujours affaire.
 Sire Guillaume , au discours qu'elle fit ,
 Ne comprenant comme il se pouvoit faire
 Que son épouse eût eu si peu d'esprit ,
 Par plusieurs fois lui fit faire un récit
 De tout le cas : puis outré de colere
 Il prit une arme à côté de son lit ;
 Voulut ruer la pauvre Champenoise ,
 Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
 Son innocence & sa naïveté
 En quelque sorte appaisèrent la noise.
 Hélas , Monsieur , dit la Belle en pleurant ;
 En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
 Je n'ai donné vos draps ni votre argent ;
 Le compte y est ; & quant au demeurant ,
 André me dit , quand il parfit l'enfant ,
 Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
 Vous pouvez voir : si je mens , tuez-moi ;
 Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'époux , fortant quelque peu de colere ,
 Lui répondit : Or bien , n'en parlons plus ;
 On vous l'a dit ; vous avez cru bien faire ,
 J'en suis d'accord : contester là-dessus
 Ne produiroit que discours superflus :
 Je n'ai qu'un mot. Faites demain en sorte
 Qu'en ce logis j'attrape le Galant :
 Ne parlez point de notre différent ;
 Soyez secrète , ou bien vous êtes morte :
 Il vous le faut avoir adroitement ;
 Me feindre absent en un second voyage ,

Et lui mander , par lettre ou par message ,
 Que vous avez à lui dire deux mots.
 André viendra ; puis de quelque propos
 L'amuserez , sans toucher à l'oreille ;
 Car elle faite , il n'y manque plus rien.
 Notre innocente exécuta très-bien
 L'ordre donné : ce ne fut pas merveille ;
 La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
 André venu , l'époux guere ne tarde ,
 Monte , & fait bruit. Le Compagnon regarde
 Où se sauver ; nul endroit il ne vit ,
 Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
 Le mari frappe : Alix ouvre la porte ;
 Et de la main fait signe incontinent ,
 Qu'en la ruelle est caché le Galant.

Sire Guillaume étoit armé de forte ,
 Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
 Il sort pourtant , & va querir maint forte ,
 Ne le voulant sans doute assassiner ;
 Mais quelque oreille au pauvre homme couper ;
 Peut-être pis , ce qu'on coupe en Turquie ,
 Pays cruel & plein de barbarie.
 C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
 Puis l'emmena sans qu'elle osât rien dire ;
 Ferma très-bien la porte fut le Sire.
 André se crut sorti d'un mauvais pas ,
 Et que l'époux ne sçavoit nulle chose.
 Sire Guillaume en rêvant à son cas
 Change d'avis , en soi-même propose
 De se venger avecque moins de bruit ,

Moins de scandale, & beaucoup plus de fruit,
 Alix, dit-il, allez querir la femme
 De sire André; contez-lui votre cas
 De bout en bout: courez; n'y manquez pas.
 Pour l'amener, vous direz à la Dame
 Que son mari court un péril très-grand;
 Que je vous ai parlé d'un châtement
 Qui la regarde, & qu'aux faiseurs d'oreilles
 On fait souffrir, en rencontres pareilles,
 Chose terrible, & dont le seul penser
 Vous fait dresser les cheveux à la tête;
 Que son époux est tout prêt d'y passer;
 Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
 Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
 Elle pourra faire changer la peine.
 Amenez-là, courez: je vous promets
 D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix bien joyeuse s'en fut
 Chez sire André, dont la femme accourut
 En diligence, & quasi hors d'haleine;
 Puis monta seule; & ne voyant André,
 Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
 Comme la Dame étoit en ces allarmes,
 Sire Guillaume ayant quitté ses armes,
 La fait asséoir, & puis commence ainsi:
 L'ingratitude est mere de tout vice.
 André m'a fait un notable service;
 Parquoi devant que vous sortiez d'ici,
 Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
 En mon absence il a fait une oreille

Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
 Me revancher ; & je pense une chose :
 Tous vos enfans ont le nez un peu court :
 Le moule en est assurément la cause.
 Or , je les sçais des mieux raccommoder.
 Mon avis donc est que sans retarder
 Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
 Disant ces mots , il vous prend la Commere ;
 Et près d'André la jetta sur le lit ;
 Moitié raisin , moitié figue , en jouit.
 La Dame prit le tout en patience ;
 Bénit le Ciel , de ce que la vengeance
 Tomboit sur elle , & non sur sire André ;
 Tant elle avoit pour lui de charité.
 Sire Guillaume étoit de son côté
 Si fort ému , tellement irrité ,
 Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grace
 Du Talion , rendant à son époux
 Féves pour pois , & pain blanc pour fouace.
 Qu'on dit bien vrai , que se venger est doux !
 Très-sage fut d'en user de la sorte.
 Puisqu'il vouloit son honneur réparer ,
 Il ne pouvoit mieux que par cette porte
 D'un tel affront à mon sens se tirer.
 André vit tout , & n'osa murmurer ;
 Jugea des coups , mais ce fut sans rien dite ;
 Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
 Pour une oreille , il auroit composé.
 Sortir à moins , c'étoit pour lui merveilles :
 Je dis à moins ; car vaut mieux , tout prisé ,
 Cornes gagner , que perdre ses oreilles.

L B

FLEUVE SCAMANDRE.

ME voilà prêt à conter de plus belle ;
 Amour le veut , & rit de mon serment :
 Hommes & Dieux , tout est sous sa tutelle ,
 Tout obéit : tout cede à cet enfant :
 J'ai désormais besoin en le chantant
 De traits moins forts , & déguisant la chose :
 Car après tout , je ne veux être cause
 D'aucun abus : que plutôt mes écrits
 Manquent de sel , & ne soient d'aucun prix.
 Si dans ces vers j'introduis & je chante
 Certain trompeur & certaine innocente ;
 C'est dans la vue & dans l'intention
 Qu'on se méfie en telle occasion.
 J'ouvre l'esprit , & rends le sexe habile
 A se garder de cent pièges divers.
 Sotte ignorance en fait trébucher mille ,
 Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un Orateur estimé dans la Grece ,
 Des beaux Arts autrefois souveraine Maîtresse ,
 Banni de son pays , voulut voir le séjour
 Où subsistoient encor les ruines de Troye ;
 Simon , son camarade , eut sa part de la joye :
 Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg.
 Noble par ses malheurs , là , Priam & sa Cour

N'étoient plus que des noms , dont le tems fait sa
proye.

Ilion , ton nom seul a des charmes pour moi :
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi ,
Ne verrai-je jamais rien de toi , ni la place
De ces murs élevés & détruits par des Dieux ,
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace ,
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace ,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
Pour revenir au fait , & ne point trop m'étendre ,
Simon , le Héros de ces vers ,
Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre ,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs :
Sa parure est sans art : elle a l'air de bergere ,
Une beauté naïve , une taille légère.

Simon en est surpris , & croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend , aussi simple que belle.
Le chaud , la solitude , & quelque Dieu malin ,
L'inviterent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre Banni se cache : il contemple , il admire ,
Il ne sçait quels charmes élire ;

Il dévore des yeux & du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces Divinités

Que la Fable a dans son empire ,

Il songe à profiter de l'erreur de ces tems ;
Prend l'air d'un Dieu des eaux , mouille ses vêtemens ,
Se couronne de jons , & d'herbe dégouttante ;

Puis invoque Mercure , & le Dieu des Amans.

Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?

La Belle enfin découvre un pied , dont la blancheur

Auroit fait honte à Galatée ,

Puis le plonge en l'onde argentée ,

Et regarde ses lys , non sans quelque pudeur.

Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée ,

Simon approche d'elle : elle court se cacher

Dans le plus profond du rocher.

Je suis , dit-il , le Dieu qui commande à cette onde ;

Soyez-en la Déesse , & régnez avec moi.

Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde

Partager avec vous un aussi digne emploi :

Mon cristal est très-pur , mon cœur l'est davantage ;

Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage ,

Trop heureux , si vos pas le daignent honorer ,

Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.

Je rendrai toutes vos compagnes

Nymphes aussi , soit aux montagnes ,

Soit aux eaux , soit aux bois ; car j'étends mon

pouvoir

Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.

L'éloquence du Dieu , la peur de lui déplaire ,

Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère ,

Conclurent tout en peu de tems.

La superstition cause mille accidens.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce succès , le Banni dit adieu.

Revenez , dit-il , en ce lieu :

Vous garderez que l'on ne sçache

Un Hymen qu'il faut que je cache :

Nous le déclarerons , quand j'en aurai parlé
 Au Conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.
 La nouvelle Déesse à ces mots se retire ;
 Contente ? Amour le sçait. Un mois se passe & deux ,
 Sans que pas un du bourg s'apperçût de leurs jeux.
 O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux
 Vous ne le foyez plus ? le Banni , sans rien dire ,
 Ne va plus visiter cet antre si souvent.

 Une nôce enfin arrivant ,
 Tous , pour la voir passer sous l'ormie , se vont rendre.
 La Belle apperçoit l'homme , & crie en ce moment ,
 Ah ! voilà le fleuve Scamandre :

On s'étonne , on la presse : elle dit bonnement
 Que son Hymen se va conclure au firmament.
 On en rit : car que faire ? aucuns à coups de pierre
 Pourfuivirent le Dieu , qui s'enfuit à grand'erre.
 D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce tems-ci
 L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

 En ce tems-là semblables crimes
 S'excusoient aisément : tous tems , toutes maximes,
 L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin
 Pour quelques traits de raillerie ;
 Même un de ses Amans l'en trouva plus jolie :
 C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main :
 Les Dieux ne gâtent rien : puis quand ils seroient cause
 Qu'une fille en valût un peu moins , dotez-là ;
 Vous trouverez qui la prendra ,
 L'argent répare toute chose.



LA CONFIDENTE
SANS LE SAVOIR,
OU
LE STRATAGESME.

J'É ne connois Rhêteur, ni Maître ès Arts
Tel que l'Amour : il excelle en bien dire ;
Ses argumens, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourite,
La guerre aussi s'exerce en son empire.
Tantôt, couvrant sa marche & ses finesses ;
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars ;
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien ;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde,
Amour tout nud fera rendre le sien.
C'est l'inventeur des tours & stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris ;
J'en ai bien lus, j'en vois pratiquet même,
Et d'assez bons, qui ne font rien au prix.

La jeune Aminte à Geronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hymenée ;

Elle avoit pris en cet homme un époux
 Mal-gracieux , incommode & jaloux.
 Il étoit vieux ; elle , à peine en cet âge ,
 Où quand un cœur n'a point encor aimé ,
 D'un doux objet il est bien-tôt charmé.
 Celui d'Aminte ayant sur son passage
 Trouvé Cléon , beau , bien-fait , jeune & sage ,
 Il s'acquitta de ce premiet tribut ,
 Trop bien peut-être , & mieux qu'il ne fallut :
 Non toutefois que la Belle n'oppose
 Devoir & tout à ce doux sentiment ;
 Mais lors qu'Amour prend le fatal moment ,
 Devoir & tout , & rien c'est même chose.
 Le but d'Aminte en cette passion
 Étoit , sans plus , la consolation
 D'un entretien sans crime , où la pauvrete
 Versât ses soins en une ame discrète ,
 Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend :
 Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
 Le plus sûr est ne se point mettre à table.
 Aminte croit rendre Cléon traitable :
 Pauvre ignorante ! Elle songe au moyen
 De l'engager à ce simple entretien ,
 De lui laisser entrevoir quelque estime ,
 Quelque amitié , quelque chose de plus ,
 Sans y mêler rien que de légitime :
 Plutôt la mort empêchât tel abus.
 Le point étoit d'entamer cet affaire.
 Les Lettres sont un étrange mystere ,
 Il en provient maint & maint accident.
 Le meilleur est quelque sûr confident.

Où le trouver ? Geronte est homme à craindre ;
J'ai dit tantôt qu'Amour sçavoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon :
Ceci me sert de preuve & de leçon.
Cléon avoit une vieille parente ,
Sévère & prude , & qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alix (ainsi l'on l'appelloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment , ou plutôt cette plainte :
Je ne sçais pas pourquoi votre parent ,
Qui m'est & fut toujours indifférent ,
Et le sera tout le tems de ma vie ,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment :
Je ne sçaurois faire un pas seulement
Que je ne l'aye aussi-tôt à mes trousses ;
Lettres , billets pleins de paroles douces ,
Me sont donnés par une , dont le nom
Vous est connu ; je le tais pour raison.
Faites cesser pour Dieu cette poursuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon , ses pas sont surperflus.
Dites-le lui de ma part , je vous prie.
Madame Alix la loue , & lui promet
De voir Cléon , de lui parler si net ,
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alix le lendemain :
Elle lui parle , & le pauvre homme nie ;
Avec serment , qu'il eût un tel dessein.

Madame Alix l'appelle enfant du Diable ;
 Tout vilain cas , dit-elle , est reniablé ;
 Ces sermens vains & peu dignes de foi ,
 Mériteroient qu'on vous fit votre fausse.
 Laissons cela , la chose est vraie ou fausse ;
 Mais fausse ou vraie , il faut , & croyez-moi ,
 Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
 Est femme sage , honnête , & hors d'atteinte :
 Renoncez-y. Je le puis aisément ,
 Reprit Cléon. Puis au même moment
 Il va chez lui songer à cette affaire :
 Rien ne lui peut débrouiller le mystère.
 Trois jours n'étoient passés entièrement ,
 Que revoici chez Alix notre Belle :
 Vous n'avez pas , Madame , lui dit-elle ,
 Encore vu , je pense , notre Amant ;
 De plus en plus sa poursuite s'augmente.
 Madame Alix s'emporte , se tourmente :
 Quel malheureux ! Puis l'autre la quittant ,
 Elle le mande : il vient tout à l'instant.
 Dire en quels mots Alix fit la harangue ,
 Il me faudroit une langue de fer ;
 Et quand de fer j'aurois même la langue ,
 Je n'y pourrois parvenir. Tout l'enfer
 Fut employé dans cette réprimande.
 Allez , Satan , allez , vrai Lucifer ,
 Maudit de Dieu. La fureur fut si grande ,
 Que le pauvre homme , étourdi dès-l'abord ,
 Ne sçut que dire : avouer qu'il eut tort ,
 C'étoit trahir par trop sa conscience.
 Il s'en retourne , il rumine , il repense ,

Il rêve tant , qu'enfin il dit en soi :
Si c'étoit-là quelque ruse d'Aminte ?
Je trouve , hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : ô Cléon , aime-moi ,
Aime-moi donc , en disant que je l'aime :
Je l'aime aussi , tant pour son stratagème ,
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osois , dès ce même moment
Je l'irois voir ; & plein de confiance
Je lui dirois quelle est la violence ,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? offense pour offense ,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis ?
Laissons-la faire ; & laissons-nous conduire.
Trois autres jours n'étoient passés encor ,
Qu'Aminte va chez Alix pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut , dit-elle , enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présens.
Moi des présens ! c'est bien choisir sa femme :
Tenez , voilà rubis & diamans ,
Voilà bien pis , c'est mon portrait , Madame.
Assurément de mémoire on l'a fait ;
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever cette personne honnête ,
Que vous sçavez , & dont je tais le nom ,

S'en est venue , & m'a laissé le don.
 Votre parent mérite qu'à la tête
 On le lui jette ; & s'il étoit ici. . . .
 Je ne me sens presque pas de colere.
 Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
 Qu'il sçait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
 Mon mari couche à sa maison des champs ;
 Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
 Seront couchés , & dans leur premier somme ,
 Il se rendra devers mon cabinet.
 Qu'espere-t'il ? pour qui me prend cet homme ?
 Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
 Sans que je crains de commettre Geronte ,
 Je poserois tantôt un si bon guet ,
 Qu'il seroit pris , ainsi qu'au trebuchet ,
 On s'enfueroit avec sa courte honte.
 Ces mots finis , Madame Aminte sort.
 Une heure après Cléon vint , & d'abord
 On lui jetta les joyaux & la boîte :
 On l'auroit pris à la gorge au besoin.
 Eh bien , cela vous semble-t'il honnête ?
 Mais ce n'est rien : vous allez bien plus loin.
 Alix dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
 Venoit de dire en sa dernière plainte.
 Cléon se tint pour duement averti :
 J'aimois , dit-il , il est vrai , cette Belle ;
 Mais puis qu'il faut ne rien esperer d'elle ,
 Je me retire , & prendrai ce parti.
 Vous ferez bien , c'est celui qu'il faut prendre ,
 Lui dit Alix. Il ne le prit pourtant.
 Trop bien minuit à grand' peine sonnant ,

Le Compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
Le rendez-vous étoit bien expliqué.
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les Cieux
Étoient voilés par une épaisse nue.
Il entre vite , & sans autre discours ,
Ils vont , ils vont au cabinet d'amours.
Là le Galant dès l'abord se récrie ,
Comme la Dame étoit jeune & jolie ,
Sur sa beauté : la bonté vint après ,
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais dites-moi , de grace , je vous prie ,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour.
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle ,
Et vous devez vous-même l'avouer :
Elle rougit , & n'en fut que plus belle ;
Sur son esprit , sur ses traits , sur son zèle ,
Il la loua : ne fit-il que louer ?

L E R E M E D E.

SI l'on se plaît à l'image du vrai ,
Combien doit-on rechercher le vrai-même ?
J'en fais souvent dans mes contes l'essai ,
Et vois toujours que sa force est extrême ,

Et qu'il arrête à soi tous les esprits.
 Non qu'il ne faille en de pareils écrits
 Feindre les noms : le reste de l'affaire
 Se peut conter , sans en rien déguiser ,
 Mais quant aux noms , il faut au moins les taire ,
 Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc , pays de Sapience ,
 Gens pesans l'air , fine fleur de Normand ,
 Une pucelle eut n'aguere un Amant ,
 Frais , délicat , & beau par excellence ;
 Jeune sur-tout : à peine son menton
 S'étoit vêtu de son premier coton.
 La fille étoit un parti d'importance :
 Charmes & dot , aucun point n'y manquoit ;
 Tant & si bien , que chacun s'appliquoit
 A la gagner : tout le Mans y couroit.
 Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
 Inclinoit trop pour notre Jouvenceau :
 Les seuls parens , par un esprit Manceau ,
 La destinoient pour une autre famille.
 Elle fit tant autour d'eux , que l'Amant
 Bon gré , malgré , je ne fais pas comment ,
 Eut à la fin accès chez sa Maîtresse.
 Leur indulgence , ou plutôt son adresse ,
 Peut-être aussi son sang & sa noblesse
 Les fit changer : que sçais-je ? quoi ? tout duit
 Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit :
 L'Amant le fut : les parens de la Belle
 Sçurent priser son mérite & son zèle :
 C'étoit-là tout. Eh que faut-il encor ?

Force comptant : les biens du siècle d'or
Ne font plus biens , ce n'est qu'une ombre vaine.
O tems heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine :
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre Amant , & hâté cette affaire ;
Mais des parens l'ordinaire lenteur
Fit que la Belle , ayant fait dans son cœur
Cet hymenée , acheva le mystere
Selon les Us de l'isle de Cythere.
Nos vieux Romans , en leur style plaisant ,
Nomment cela *Paroles de présent*.
Nous y voyons pratiquer cet usage ,
Demi-amour , & demi-mariage ,
Table d'attente , avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre & parent tout ensemble , & Notaire ,
Eu peu de jours il consumma l'affaire :
L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait :
Voilà notre homme heureux & satisfait ,
Passant les nuits avec son épousee.
Dite comment , ce seroit chose aisée ;
Les doubles clefs , le bréchet à l'enclos ,
Des menus dons qu'on fit à la Soubrette ,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.
Avint pourtant que notre Belle un soir ,
En se plaignant , dit à sa Gouvernante ,
Qui du secret n'étoit participante :
Je me sens mal ; n'y sçauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit : il vous faut un remède ;

Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu , l'époux mal-à-propos ,
Tout plein encor du feu qui le possède ,
Vient de sa part chercher soulagement ;
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil ,
Qui suit souvent l'amoureux appareil ,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose ,
Ayant ouvert les portes d'Orient ,
La Gouvernante ouvrit tout en riant ,
Remede en main , les portes de la chambre ;
Par grand bonheur il s'en rencontra deux :
Car la saison approchoit de Septembre ,
Mois où le chaud & le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine ,
Et faire entrer l'Amant au fond des draps ,
Chose facile autant que naturelle :
L'émotion lui tourna la cervelle :
Elle se cache elle-même , & tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'Amant fut sage : il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra.
La Gouvernante , ayant mis ses lunettes ,
Sur le Galant son adresse éprouva :
Du bain interne elle le régala ,
Puis dit adieu , puis après s'en alla.
Dieu la conduise , & toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrettes.
Si tout ceci passoit pour des sornettes ,

(Comme il se peut , je n'en voudrois jurer)
 On chercheroit de quoi me censurer.
 Les Critiqueurs sont un peuple sévère ;
 Ils me diront : votre Belle en sortit
 En fille sottte & n'ayant point d'esprit ;
 Vous lui donnez un autre caractère :
 Cela nous rend suspecte cette affaire ;
 Nous avons lieu d'en douter : auquel cas
 Votre prologue ici ne convient pas.
 Je répondrai. . . . Mais que sert de répondre ?
 C'est un procès qui n'auroit point de fin :
 Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;
 Ciceron même y perdrait son latin.
 Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
 Rien avancé qu'après des gens de foi :
 J'ai mes garands : que veut-on davantage ?
 Chacun ne peut en dire autant que moi.

LES AVEUX
 INDISCRETS.

PARIS sans pair n'avoit en son enceinte
 Rien dont les yeux semblassent si ravis ,
 Que de la belle , aimable , & jeune Aminte ,
 Fille à pourvoir , & des meilleurs partis.
 Sa mere encor la tenoit sous son aîle ;
 Son pere avoit du comptant & du bien ;

Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
 Le beau Damon s'étant piqué pour elle ,
 Elle reçut les offres de son cœur :
 Il fit si bien l'esclave de la Belle ,
 Qu'il en devint le maître & le vainqueur :
 Bien entendu sous le nom d'hymenée ;
 Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
 L'an révolu , ce couple si charmant ,
 Toujours d'accord , de plus en plus s'aimant ;
 (Vous eussiez dit la première journée)
 Se promettoit la vigne de l'Abbé ;
 Lorsque Damon , sur ce propos tombé ,
 Dit à sa femme : un point trouble mon ame ;
 Je suis épris d'une si douce flâme ,
 Que je voudrois n'avoir aimé que vous ,
 Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups ,
 Qu'il n'eût logé que votre seule image ,
 Digne , il est vrai , de son premier hommage ;
 J'ai cependant éprouvé d'autres feux ;
 J'en dis ma coulpe , & j'en suis tout honteux.
 Il m'en souvient : la Nymphe étoit gentille :
 Au fond d'un bois , l'Amour seul avec nous ;
 Il fit si bien ; si mal , me direz-vous ,
 Que de ce fait il me reste une fille.
 Voilà mon sort , dit Aminte à Damon.
 J'étois un jour seulette à la maison :
 Il me vint voir certain fils de famille ,
 Bien-fait & beau , d'agréable façon ;
 J'en eus pitié , mon naturel est bon :
 Et pour conter tout de fil en aiguille ,
 Il m'est resté de ce fait un garçon.

Elle eut à peine achevé la parole ,
Que du mari l'ame jalouse & folle
Au désespoir s'abandonne aussi-tôt.
Il fort plein d'ire , il descend tout d'un faut ,
Rencontre un bât , se le met , & puis crie :
Je suis bâti. Chacun au bruit accourt ,
Les pere & mere , & toute la mégnie ,
Jusqu'aux voisins. Il dit , pour faire court ,
Le beau sujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le Lecteur oublie
Que les parens d'Aminte , bons Bourgeois ,
Et qui n'avoient que cette fille unique ,
La nourrissoient , & tout son domestique ,
Et son époux , sans que , hors cette fois ,
Rien eût troublé la paix de leur famille ;
La mere donc s'en va trouver sa fille ;
Le pere fuit , laisse sa femme entrer ,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte : il s'approche ;
Bref , il entend la noise & le reproche
Que fit sa femme à leur fille en ces mots ,
Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots ,
Et plus encor de sottes en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indiscretion ,
Qui l'auroit cru ? car enfin , je vous prie ,
Qui vous forçoit ? quelle obligation
De révéler une chose semblable ?
Plus d'une fille a forligné ; le Diable
Est bien subtil ; bien malins sont les gens :
Non pour cela que l'on soit excusable ;
Il nous faudroit toutes dans des cœuvres

Claquemuter , jusques à l'hymenée.
 Moi qui vous parle ai même destinée ;
 J'en garde au cœur un sensible regret.
 J'eus trois enfans avant mon mariage.
 A votre pere ai-je dit ce secret ?
 En avons-nous fait plus mauvais ménage ?
 Ce discours fut à peine proferé,
 Que l'écoutant s'en court , & tout outré
 Trouve du bât la fangle & se l'attache ,
 Puis va criant par-tout : *Je suis sanglé.*
 Chacun en rit , encor que chacun sçache
 Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
 Les deux maris vont dans maint carrefour,
 Courant , criant , chacun à sa maniere :
Bâté le gendre , & sanglé le beau-pere.
 On doutera de ce dernier point-ci ;
 Mais il ne faut telles choses mécroite.
 Et par exemple , écoutez bien ceci :
 Quand Roland sçut les plaisirs & la gloire
 Que dans la grotte avoit eus son rival ,
 D'un coup de poing il tua son cheval.
 Pouvoit-il pas , traînant la pauvre bête ,
 Mettre de plus la selle sur son dos ?
 Puis s'en aller , tout du haut de sa tête ,
 Faire crier & redire aux échos ,
Je suis bâte , sanglé ; car il n'importe ,
 Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
 Que ceci peut contenir vérité :
 Ce n'est assez , cela ne doit suffire ;
 Il faut aussi montrer l'utilité
 De ce récit ; je m'en vais vous la dire.

L'heureux Damon me semble un pauvre Sire.
 Sa confiance eut bien-tôt tout gâté.
 Pour la sottise & la simplicité
 De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
 Se confesser à son propre mari !
 Quelle folie ! Imprudence est un terme
 Foible à mon sens pour exprimer ceci.
 Mon discours donc en deux points se renferme :
 Le nœud d'Hymen doit être respecté,
 Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
 Si par malheur quelque atteinte un peu forte
 Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
 Comportez-vous de maniere & de sorte
 Que ce secret ne soit point éventé.
 Gardez de faire aux égards banqueroute :
 Mentir alors est digne de pardon.
 Je donne ici de beaux conseils sans doute :
 Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

LE CONTRAT.

LE malheur des maris, les bons tours des Agnès,
 On été de tout tems le sujet de la Fable :
 Ce fertile sujet ne tarira jamais ;
 C'est une source inépuisable.
 A de parcs malheurs tous hommes sont sujets :
 Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
 Tel rit d'une ruse d'amour,

Qui doit devenir à son tour
 Le visible sujet d'une semblable histoire.
 D'un tel revers se laisser accabler,
 Est à mon gré sottise toute pure.
 Celui dont j'écris l'aventure,
 Trouva dans son malheur de quoi se consoler.
 Certain riche Bourgeois s'étant mis en ménage,
 N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-tems
 Les doux fruits du mariage ;
 Sa femme lui donna bien-tôt deux beaux enfans,
 Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
 Le fils devenu grand, fut mis sous la conduite
 D'un Précepteur ; non pas de ces Pédans,
 Dont l'aspect est rude & sauvage.
 Celui-ci, gentil personnage,
 Grand Maître-ès-Arts, sur-tout en l'art d'aimer,
 Du beau monde avoit quelque usage,
 Chantoit bien, & sçavoit aimer ;
 Et s'il faut déclarer tout le secret mystere,
 Amour, dit-on, l'avoit fait Précepteur.
 Il ne s'étoit introduit près du frere,
 Que pour voir de plus près la sœur.
 Il obtient tout ce qu'il desire,
 Sous ce trompeur déguisement :
 Bon Précepteur, fidèle Amant,
 Soit qu'il régente, ou qu'il soupire,
 Il réussit également.
 Déjà son jeune Pupile
 Explique Horace & Virgile ;
 Et déjà la Beauté qui fait tous ses desirs,
 Sçait le langage des soupirs,

Notre Maître en galanterie ,
 Très-bien lui fit pratiquer ses leçons.
 Cette pratique aussi-tôt fut suivie
 De maux de cœur , de pamoifons ;
 Non fans donner de terribles soupçons
 Du sujet de la maladie :

Enfin tout se découvre ; & le pere irrité ,
 Menace , tempête , crie.
 Le Docteur épouvanté
 Se dérobe à sa furie.

La Belle volontiers l'auroit pris pour époux ;
 Pour femme volontiers il auroit pris la Belle :
 L'Hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux ;
 Leur tendresse étoit mutuelle :
 Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;
 L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.

Elle étoit riche , il étoit gueux ;
 C'étoit beaucoup pour lui , c'étoit trop peu pour elle,
 Quelle corruption ! ô siècle ! ô tems ! ô mœurs !
 Conformité de biens , différence d'humeurs :
 Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale ,
 Méprisable intérêt , opprobre de nos jours ,
 Tyran des plus tendres amours !
 Mais faisons trêve à la morale ,
 Et reprenons notre discours.

Le pere bien fâché , la fille bien marrie ;
 Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur ,
 Et mettre à couvert son honneur.

Quel remede ? On la marie ,
 Non au Galant : j'en ai dit les raisons ;
 Mais à certain Quidam , amoureux de testons ,

Plus que de fillette gentille ,
 Riche suffisamment & de bonne famille ,
 Au surplus bon enfant , sot , je ne le dis pas ,
 Puisqu'il ignoroit tout le cas ;
 Mais quand il le sçauroit , fait-il mauvaise emplette ?
 On lui donne à la fois vingt mille bons ducats ,
 Jeune épouse & besogne faite.
 Combien de gens , avec semblable dot ,
 Ont pris , le sçachant bien , la fille & le gros lot ?
 Et celui-ci crut prendre une pucelle.
 Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons :
 Mais quatre mois après la sçavante Donzelle
 Montre le prix de ses leçons :
 Elle mit au monde une fille.
 Quoi ! déjà pere de famille ,
 Dit l'époux étant bien surpris !
 Au bout de quatre mois ; c'est trop tôt : je suis pris ;
 Quatre mois , ce n'est pas mon compte.
 Sans tarder , au beau-pere il va conter sa honte ,
 Prétend qu'on le sépare , & fait bien du fracas.
 Le beau-pere sourit , & lui dit : Parlons bas ;
 Quelqu'un pourroit bien nous entendre :
 Comme vous , jadis je fus gendre ,
 Et me plaignis en pareil cas :
 Je parlai , comme vous , d'abandonner ma femme ,
 C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
 Mon beau-pere défunt , Dieu veuille avoit son ame ,
 Il étoit honnête homme , & me remit l'esprit.
 La pillule , à vrai dire , étoit assez amere ;
 Mais il sçut la dorer , & pour me satisfaire ,
 D'un bon contrat de quatre mille écus ,
Qu'autrefois

Qu'autrefois pour semblable affaire ,
 Il avoit eu de son beau-pere ,
 Il augmenta la dot : je ne m'en plainis plus.
 Ce contrat doit passer de famille en famille.
 Je le gardois exprès ; ayez en même soïn :
 Vous pourrez en avoir besoin ,
 Si vous mariez votre fille.
 A ce discours , le Gendre moins fâché
 Prend le contrat , & fait la révérence.
 Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
 On console à meilleur marché.

LES QUI-PRO-QUO.

DAME Fortune aime souvent à rire ,
 Et nous jouant un tour de son métier ,
 Au lieu des biens où notre cœur aspire ,
 D'un *Qui-pro-quo* se plaît à nous payer. ¹
 Ce sont ses jeux ; j'en parle à juste cause :
 Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
 Cloris & moi nous nous aimions d'amour :
 Au bout d'un an la Belle se dispose
 A me donner quelque soulagement ,
 Foible & léger : à parler franchement ,
 C'étoit son but : mais quoiqu'on se propose ,
 L'occasion & le discret Amant
 Sont à la fin les maîtres de la chose.
 Je vais au soir chez cet objet charmant :

L'époux étoit aux champs heureusement ;
 Mais il revient , la nuit à peine close.
 Point de Cloris ; le dédommagement
 Fut que le sort en sa place suppose
 Une Soubrette à mon commandement ;
 Elle paya cette fois pour la Dame.
 Difons un troc , où réciproquement
 Pour la Soubrette on employa la femme.
 De pareils traits tous les livres sont pleins :
 Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains ,
 Pour amener chose ainsi surprenante.
 Il est besoin d'en bien fonder le cas ,
 Sans rien forcer , & sans qu'on violente
 Un incident qui ne s'attendoit pas.
 L'aveugle enfant , joueur de passe-passe ,
 Et qui voit clair à tendre maint panneau ,
 Fait de ces tours : celui-là du berceau
 Leve la paille à l'égard du Bocace ;
 Car , quant à moi , ma main pleine d'audace
 En mille endroits a peut-être gâté
 Ce que la sienne a bien exécuté.
 Or il est tems de finir ma préface ,
 Et de prouver par quelque nouveau tour
 Les *Qui-pro-quo* de fortune & d'Amour.
 On ne peut mieux établir cette chose ,
 Que par un fait à Marseille arrivé.
 Tout en est vrai ; rien n'en est controuvé.
 Là Clidamant , que par respect je n'ose
 Sous son nom propre introduire en ces vers ,
 Vivoit heureux , se pouvoit dire en femme
 Mieux que pas un qui fût en l'Univers.

L'honnêteté, la vertu de la Dame,
 Sa gentillesse, & même sa beauté,
 Devoient tenir Clidamant arrêté.
 Il ne le fut : le Diable est bien habile ;
 Si c'est adresse & tour d'habileté,
 Que de nous tendre un piège aussi facile
 Qu'est le désir d'un peu de nouveauté.
 Près de la Dame étoit une personne,
 Une suivante, ainsi qu'elle, mignonne,
 De même taille & de pareil maintien,
 Gente de corps : il ne lui manquoit rien
 De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
 La Dame avoit un peu plus d'agrément ;
 Mais sous le masque on n'eût sçu bonnement
 Laquelle élire entre ces créatures.
 Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
 Ne manque pas d'attaquer au plutôt
 Madame Alix ; c'étoit une Soubrette.
 Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
 Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
 Cent beaux écus, bien comptés, clair & net.
 Payer ainsi des marques de tendresse,
 En la Suivante, étoit, vu le pays,
 Selon mon sens, un fort honnête prix.
 Sur ce pied-là, qu'eut couté la Maîtresse ?
 Peut-être moins ; car le hazard y fait :
 Mais je me trompe, & la Dame étoit telle,
 Que tout Amant, & tant fut-il parfait,
 Auroit perdu son latin auprès d'elle :
 Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
 Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?

Las ! ce n'est plus le siècle de nos Peres.
 Amour vend tout , & Nymphes & Bergeres :
 Il met le taux à maint objet divin :
 C'étoit un Dieu , ce n'est qu'un Echevin.
 O tems ! ô mœurs ! ô coutume perverse !
 Alix d'abord rejette un tel commerce ,
 Fait l'irritée , & puis s'appaise enfin ,
 Change de ton , dit que le lendemain ,
 Comme Madame avoit dessein de prendre
 Certain remede , ils pourroient le matin
 Tout à loisir dans la cave se rendre.
 Ainsi fut dit , ainsi fut arrêté :
 Et la Soubrette ayant le tout conté
 A sa Maîtresse , aussi-tôt les femelles
 D'un *Qui-pro-quo* font le projet entr'elles.
 Le pauvre époux n'y reconnoît rien ,
 Tant la Suivante avoit l'air de la Dame :
 Puis supposé qu'il reconnût sa femme ,
 Qu'en pouvoit-il arriver ? que tout bien :
 Elle auroit lieu de lui chanter sa game.
 Le lendemain par hazard Clidamant ,
 Qui ne pouvoit se contenir de joye ,
 Trouve un ami , lui dit étourdiment
 Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
 Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
 Que le marché pour moins se fût conclu ;
 Les cent écus lui faisoient quelque peine.
 L'ami lui dit : Hé bien , soyons chacun
 Et du plaisir & des frais en commun.
 L'époux n'ayant alors sa bourse pleine ,
 Cinquante écus à sauver étoient bons :

D'autre côté , communiquer la Belle ,
 Quelle apparence ! Y consentiroit-elle ?
 S'aller ainsi livrer à deux Gascons !
 Se taieroient-ils d'une telle fortune ?
 Et devoit-on la leur rendre commune ?
 L'ami leva cette difficulté ,
 Représentant que dans l'obscurité
 Alix seroit fort aisément trompée ,
 Une plus fine y seroit attrapée.
 Il suffiroit que tous deux , tour à tour ,
 Sans dire mot , ils entraissent en lice ,
 Se remettant du surplus à l'Amour ,
 Qui volontiers aideroit l'artifice.
 Un tel silence en rien ne leur nuiroit ;
 Madame Alix , sans manquer , le prendroit
 Pour un effet de crainte & de prudence.
 Les murs ayant des oreilles , dit-on ,
 Le mieux étoit de se taire : à quoi bon
 D'un tel secret leur faire confidence ?
 Les deux Galans ayant de la façon
 Régulé la chose , & disposés à prendre
 Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit ,
 Chez le mari d'abord ils se vont rendre :
 Là dans le lit l'épouse encore étoit.
 L'époux trouva près d'elle la Soubrette ,
 Sans nuls atours qu'une simple cornette ;
 Bref , en état de ne lui point manquer.
 L'heure arriva : les amis contesterent
 Touchant le pas , & long-tems disputerent,
 L'époux ne fit l'honneur de la maison ,

Tel compliment n'étant là de saison.
 A trois beaux dez , pour le mieux , ils réglèrent
 Le précurseur , ainsi que de raison.
 Ce fut l'ami : l'un & l'autre s'enferme
 Dans cette cave , attendant de pied ferme
 Madame Alix , qui ne vient nullement.
 Trop bien la Dame en son lieu s'en vint faire
 Tout doucement le signal nécessaire.
 On ouvre , on entre , & sans retardement ,
 Sans lui donner le tems de reconnoître
 Ceci , cela , l'erreur , le changement ,
 La différence enfin qui pouvoit être
 Entre l'époux & son associé ,
 Avant qu'il pût aucun change paroître ,
 Au Dieu d'Amour il fut sacrifié.
 L'heureux ami n'eut pas toute la joye ,
 Qu'il auroit eue en connoissant sa proye.
 La Dame avoit un peu plus de beauté ,
 Outre qu'il faut compter la qualité.
 A peine fut cette scene achevée ,
 Que l'autre Acteur, par sa prompte arrivée ,
 Jette la Dame en quelque étonnement ;
 Car comme époux , comme Clidamant même ,
 Il ne montrait toujours si fréquemment
 De cette ardeur l'emportement extrême.
 On imputa cet excès de fureur
 A la Soubrette , & la Dame en son cœur
 Se proposa d'en dire sa pensée.
 La fête étant de la sorte passée ,
 Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.

L'associé des frais & du plaisir
 S'encourt en haut en certain vestibule ;
 Mais quand l'époux vit sa femme monter ,
 Et qu'elle eût vu l'ami se présenter ,
 On peut juger quel soupçon , quel scrupule ,
 Quelle surprise eurent les pauvres gens :
 Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le tems
 De composer leur mine & leur visage.
 L'époux vit bien qu'il falloit être sage ;
 Mais sa moitié pensa tout découvrir.
 J'en suis surpris : femmes sçavent mentir ;
 La moins habile en connoît la science.
 Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
 De n'avoir pas mieux gagné son argent ;
 Plaignant l'époux , & le dédommageant ,
 Et voulant bien mettre tout sur son compte :
 Tout cela n'est que pour rendre le conte
 Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
 Deux questions ; l'une , c'est à sçavoir
 Si l'époux fut du nombre des confreres ,
 A mon avis , n'a point de fondement ,
 Puisque la Dame & l'ami nullement
 Ne prétendoient vaquer à ces mysteres.
 L'autre point est touchant le Talion ;
 Et l'on demande en cette occasion ,
 Si pour user d'une juste vengeance ,
 Prétendre erreur & cause d'ignorance ,
 A cette Dame auroit été permis.
 Bien que ce soit assez là mon avis ,
 La Dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
 Il ne faudroit nullement consoler :
 J'en connois bien qui n'en feroient que rire ;
 De celles-là je n'ose plus parler ,
 Et je ne vois rien des autres à dire.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE les Contes suivans n'approchent que médiocrement de ceux de M. de la Fontaine , cependant comme depuis long-tems ils paroissent dans toutes les Editions des Contes de ce Poëte inimitable , nous n'avons pas jugé à propos de les supprimer.



LA COUTURIERE.

CERTAIN Sœur dans un Couvent,
 Avoit certain Amant en ville,
 Qu'elle ne voyoit pas souvent :

La chose, comme on sçait, est assez difficile.
 Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins ;
 Tous deux à s'entrevoir apportoit tous leurs soins,
 Notre Sœur en trouva le secret la première :
 Nonnettes en ceci manquent peu de talent.

Elle introduisit le Galant
 Sous le titre de Couturiere,
 Sous le titre, & l'habit aussi.
 Le tout ayant bien réussi
 Sans causer le moindre scrupule,

Nos Amans eurent soin de fermer la cellule,
 Et passèrent le jour assez tranquillement
 A coudre ; mais Dieu sçait comment.
 La nuit vint ; c'étoit grand dommage,
 Quand on a le cœur à l'ouvrage :

Il fallut le quitter. Adieu, ma Sœur, bon soir,
 Couturiere, jusqu'au révoir :
 Et ma Sœur fut au Réfectoire

Un peu tard ; & c'est-là le fâcheux de l'histoire.
 L'Abbesse l'apperçut, & lui dit en courroux :
 Pourquoi donc venir la dernière ?

Madame, dit la Sœur, j'avois la Couturiere.
 Vos guimpes ont donc bien des trous,

Pour la tenir une journée entière ?
 Quelle besogne avez-vous tant chez vous,
 Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?
 Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller :
 Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler,
 On y trouve toujours à faire.

LE GASCON.

JE soupçonne fort une histoire,
 Quand le Héros en est l'Auteur.
 L'amour-propre & la vaine gloire
 Rendent souvent l'homme vanteur.
 On fait toujours si bien son compte,
 Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.
 A ce propos un Gascon l'autre jour,
 A table, au cabaret, avec un camarade,
 De gasconade en gasconade,
 Tomba sur ses exploits d'amour.
 Dieu sçait si là-dessus il en avoit à dire.
 Une grosse Servante, à quatre pas de-là,
 Prêtoit l'oreille à tout cela,
 Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire.
 A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris
 De Cloris,
 Dont il ne connût la ruelle,
 Dont il n'eût eu quelques faveurs.
 Son air étoit le trébuchet des cœurs :

Il aimoit celle-la , parce qu'elle étoit belle ;
 Celle-ci payoit ses douceurs ;
 Il avoit chaque jour des garnitures d'elle.
 De plus , il étoit fort heureux ;
 Il n'étoit pas moins vigoureux :
 Telle Dame en étoit amplement assurée.
 A telle autre en une soirée,
 Il avoit sçu donner jusques à dix assauts.
 Ah ! pour le coup notre Servante
 Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
 Malepeste , comme il se vante ,
 Par ma foi , je voudrois avoir ce qu'il s'en faut.

L A C R U C H E.

UN de ces jours Dame Germaine ,
 Pour certain besoin qu'elle avoit ,
 Envoya Jeanne à la fontaine :
 Elle y courut ; cela pressoit.
 Mais en courant , la pauvre créature
 Eut une fâcheuse aventure.
 Un malheureux caillou , qu'elle n'apperçut pas ,
 Vint se rencontrer sous ses pas.
 A ce caillou Jeanne trébuche ,
 Tombe enfin , & casse sa cruche ;
 Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.
 Casser une cruche si belle !
 Que faire ? que deviendra-t'elle ?
 Pour en avoir une autre , elle n'a pas un sou.

Quel bruit va faire sa Maîtresse

De sa nature très-diablesse ?

Comment éviter son courroux ?

Quel emportement ! que de coups !

Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue ?

Non , non , dit-elle : il faut enfin que je me tue.

Tuons-nous. Par bonheur , un voisin près de-là ,

Accourut , entendant cela ;

Et pour consoler l'affligée ,

Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put :

Mais pour bon Orateur qu'il fût ,

Elle n'en fut point soulagée ,

Et la Belle toujours s'arrachant les cheveux ,

Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux :

Enfin voulut mourir ; la chose étoit conclue.

Hé bien , veux-tu que je te tue ,

Lui dit-il. Volontiers. Lui , sans autre façon ,

Vous la jette sur le gazon ,

Obéit à ce qu'elle ordonne ;

A la tuer des mieux apprête ses efforts ,

Leve sa cotte , & puis lui donne

D'un poignard à travers le corps.

On a grande raison de dire

Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs ,

Jeanne roule les yeux , se pâme , enfin expire :

Mais après les derniers soupirs

Elle remercia le Sire.

Ah ! le brave homme que voilà !

Grand merci , Jean , je suis la plus humble des vôtres ,

Les tuez-vous comme cela ?

Vraiment j'en casserai bien d'autres.

PROMETTRE EST UN, &c. 221

Le sujet du Conte suivant a été pris d'une Balade faite autrefois pour M. Fouquet, & qui se trouve dans le Recueil qui a paru sous le nom de M. de la Fontaine, & sous celui de M. de Maucroy.

Promettre est un, & tenir est un autre.

JEAN, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, sermens, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir, s'avise de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand Sire!
De tels signaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont souvent plus de force,
Que soins, soupirs, & que tendre serment;
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois,
Plus de fierté; l'Amour a pris sa place.
Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit; on le pince par fois,
Et le galant voyant l'heure venue,
L'heure aux Amans tant seulement connue,
Ne perd point tems, prend quelques menus droits,
Va plus avant, & si bien s'insinue,

222 PROMETTRE EST UN, &c.

Qu'il acquitra le premier de ses doigts :
Passe au second , au tiers ; au quatrieme
Preprend haleine , & fournit le cinquieme.
Mais qui pourroit aller toujours de même !
Ce n'est moi jà , quoique d'âge à cela ;
Ne Jean aussi ; car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée ;
Si toutefois c'est tromper que ceci ,
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi :
Perrette , dis-je , abusée en son compte ,
Et ne pouvant rien de plus obtenir ,
Se plaint à Jean , lui dit que c'est grand' honte
D'avoir promis , & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur Apôtre ,
De son travail suffisamment content ,
Sans s'émouvoir , répond en la quittant ,
Promettre est un , & tenir est un autre.
Avec le tems j'acquitterai les dix :
En attendant , Perrette , adieu vous dis.

LE ROSSIGNOL.

POUR garder certaine toison,
On a beau faire sentinelle ;
C'est tems perdu , lorsqu'une Belle
Y sent grande démangeaison.
Un adroit & charmant Jason ,
Avec l'aide de la Donzelle

Et de Maître expert Cupidon ,
 Trompe facilement & taureau & dragon.
 La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.
 Les surveillans , les verroux & les grilles
 Sont une foible digue à leur tempérament.
 A douze ans aujourd'hui (point d'Agnès à cet âge)
 Fillette nuit & jour s'applique uniquement
 A trouver les moyens d'endormir finement
 Les Argus de son pucelage.
 Larmes de Crocodile , yeux lascifs , doux langage ,
 Souris , soupirs flatteurs , tout est mis en usage ,
 Quand il s'agit d'attraper un Amant.
 Je n'en dirai pas davantage.
 Lecteur , regardez seulement
 La finette Cataut jouer son personnage ,
 Et comment elle met le Rossignol en cage ;
 Après je m'en rapporte à votre jugement.
 Dans une ville d'Italie ,
 Dont je n'ai jamais sçu le nom ,
 Fut une fille fort jolie :
 Son pere étoit Messire Varambon.
 Boccace ne dit pas comme on nommoit la mere ;
 Aussi cela n'est pas trop utile à sçavoir :
 La fille s'appelloit Catherine ; & pour plaire
 Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir :
 Age de quatorze ans , tein de lys & de roses ,
 Beaux yeux , belle gorge , & beaux bras ,
 Grands préjugés pour les secrets appas.
 Le Lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses
 Fillette manque rarement
 D'un Amant.

Aussi n'en manqua la Pucelle :
 Richard la vit , l'aima , fit tant en peu de jours
 Par ses regards , par ses discours ,
 Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la Belle
 La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.
 L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs :
 Déjà mêmes langueurs , déjà mêmes desirs :
 Desirs de quoi ? besoin n'ai de le dire ;
 Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;
 Quand un cœur amoureux à cet âge soupire ,
 On sçait assez ce qu'il peut desirer.
 Un point de nos Amans retardoit le bonheur :
 La mere aimoit sa fille avecque tant d'ardeur ,
 Qu'elle n'auroit sçu vivre un seul moment sans elle ;
 Le jour l'avoit toujours pendue à son côté ;
 Et la nuit la faisoit coucher dans sa ruelle.
 Un peu moins de tendresse , & plus de liberté
 Eût mieux accommodé la Belle.
 Cet excès d'amour maternelle
 Est bon pour les petits enfans :
 Mais fillette de quatorze ans
 Bien-tôt s'en laisse & s'en ennuye ;
 Catherine en jour de sa vie
 N'avoit pu profiter d'un seul petit moment ;
 Pour entretenir son Amant :
 C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
 Quelquefois par hazard il lui serroit la main ,
 Quand il la trouvoit en chemin ;
 Quelquefois un baiser pris à la dérobée :
 Et puis c'est tout : mais qu'est-ce que cela ?
 C'est proprement manger son pain à la fumée.

Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.
Or voici comme il en alla.

Un jour , par un bonheur extrême ,
Ils se trouverent seuls , sans mere & sans jaloux ;
Que me sert , dit Richard , hélas ! que je vous aime ?
Que me sert d'être aimé de vous ?
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;
Je vous vois sans vous voir ; je ne puis vous parler ;
Si je me plains , si je soupire ,
Il me faut tout dissimuler.
Ne sçauroit-on enfin vous voir sans votre mere ?
Ne sçauriez-vous trouver quelque moyen ?
Hélas ! vous le pouvez , si vous le voulez bien :
Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincere ,
Dit Catherine à son Amant ,
Je vous parlerois autrement :
Mais le tems nous est cher ; voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc , lui dit Richard ,
Si vous avez dessein de me sauver la vie ,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part ;
Par exemple , à la galerie.
On pourroit vous y aller voir
Sur le soir ,
Alors que chacun se retire ,
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi ;
Et j'ai cent choses à vous dire
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la Belle sourire :
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit ;
Elle promit pourtant au Sire

De faire ce qu'elle pourroit.
 La chose n'étoit pas facile ;
 Mais l'Amour donne de l'esprit ;
 Et sçait faire une Agnès habile :
 Voici comme elle s'y prit :

Elle ne dort point durant toute la nuit ,
 Ne fit que s'agiter & mena tant de bruit ,
 Que ni son pere ni sa mere
 Ne purent fermer la paupiere
 Un seul moment.

Ce n'étoit pas grande merveille :
 Fille qui pense à son amant absent ,
 Toute la nuit , dit-on , a la puce à l'oreille ,
 Et ne dort que fort rarement.

Dès le matin Cataut se plaint à sa mere
 Des puces de la nuit , du grand chaud qu'il faisoit :
 On ne peut point dormir, Maman , s'il vous plaisoit
 Me faire tendre un lit dans cetre galerie ;
 Il y fait bien plus frais ; & puis dès le matin ,
 Du Rossignol , qui vient chanter sous ce feuillage ,
 J'entendrois le ramage.

La bonne mere y consentit ,
 Va trouver son homme , & lui dit :
 Cataut voudroit changer de lit ,
 Afin d'être au frais & d'entendre

Le Rossignol. Ah ! qu'est ceci ?
 Dit le bon homme , & quelle raillerie ?
 Allez , vous êtes folle , & votre fille aussi
 Avec son Rossignol , qu'elle se tienne ici :
 Il fera cette nuit-ci
 Plus frais que la nuit passée ;

Et puis elle n'est pas, je croi,
Plus délicate que moi ;

J'y couche bien. Cataut se rint fort offensée

De ce refus ; & la seconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit ,
Qu'elle n'avoit fait la première ,
Pleura , gémit , se dépita ,
Et dans son lit se tourmenta ,
D'une si terrible manière ,
Que la mere s'en affligea ,

Et dit à son mari : vous êtes bien maussade ,

Et n'aimez gueres votre enfant ,
Vous vous jouez assurément
A la faire tomber malade.

Je la trouve déjà tout je ne sçais comment :

Répondez-moi , quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie ,
Elle est tout aussi près de nous.

A la bonheur , dit l'époux ,

Je ne sçaurois tenir contre femme qui crie ;

Vous me feriez devenir fou :

Passiez-en votre fantaisie ;

Et qu'elle entende tout son sou

Le Rossignol & la Fauvette.

Sans délai la chose fut faite ,

Catherine à son pere obéit promptement ,

Se fait dresser un lit , fait signe à son Amant

Pour le soir. Qui voudroit sçavoir présentement

Combien dura pour eux toute cette journée ,

Chaque moment une heure , & chaque heure une
année ,

C'est tout le moins : mais la nuit vint ;
 Et Richard fit si bien , à l'aide d'une échelle ,
 Qu'un fripon de valet lui tint ,
 Qu'il parvint au lit de la Belle.

De dire ce qui s'y passa ,
 Combien de fois on s'embrassa ,
 En combien de façons l'Amant & la Maîtresse
 Se témoignèrent leur tendresse ,
 Ce seroit tems perdu ; les plus doctes discours
 Ne sçauroient jamais faire entendre
 Le plaisir des tendres amours ;
 Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le Rossignol chanta toute la nuit ,
 Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit ,
 Catherine en fut fort contente.
 Celui qui chante au bois son amoureux souci ,
 Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci ;
 Mais le malheur voulut que l'Amant & l'Amante
 Trop foibles de moitié pour leurs ardens desirs ,
 Et lassés par leurs doux plaisirs ,
 S'endormirent tous deux sur le point que l'Aurore
 Commençoit à s'apercevoit.
 Le pere en se levant , fut curieux de voir
 Si sa fille dormoit encore.
 Voyons un peu , dit-il , quel effet ont produit
 Le chant du Rossignol , le changement de lit.
 Il entre dans la galerie ,
 Et s'étant approché sans bruit ,
 Il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud nos deux Amans dormans,
Etoient sans drap ni couverture,
En état de pure nature :

Justement comme on peint nos deux premiers parens;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit dans sa main
Ce qui servoit au premier homme
A conserver le genre humain :

Ce que vous ne sçauriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentimens si fiers;
Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers;
Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin renfermant le chagrin dans son ame;
Il rentre dans sa chambre & réveille sa femme;
Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi :

Je ne m'étonne plus pourquoi

Cataut vous témoignoit si grand desir d'entendre
Le Rossignol, vraiment ce n'étoit pas en vain :

Elle avoit dessein de le prendre,

Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.

La mere se leva, pleurant presque de joye,

Un Rossignol ! vraiment il faut que je le voye.

Est-il grand ? chante-t'il ? fera-t'il des petits ?

Hélas ! la pauvre enfant, comment l'a-t'elle pris ?

Vous l'allez voir, reprit le pere;

Mais sur-tout songez à vous taire :

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu,

Vous gâterez tout le mystere.

Qui fut surpris ? ce fut la mere,

Aussi-tôt qu'elle eut apperçu
Le Rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier , & l'appeller mâtine ,
Chienne , effrontée ; enfin tout ce qu'il vous plaira ,
Peut-être faire pis ; mais l'époux l'empêcha.

Ce n'est pas de vos cris que nous avons à faire :
Le mal est fait , dit-il ; & quand on pestera ,
Ni plus ni moins il n'en sera :

Mais sçavez-vous ce qu'il faut faire ?
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on aille querir le Notaire ,
Et le Prêtre & le Commissaire ,
Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tout ces discours notre amant s'éveilla ,
Et voyant le Soleil : hélas ! dit-il , ma chere ,
Le jour nous a surpris , je ne sçais comment faire
Pour m'en aller. Tout ira bien ,

Lui répondit alors le pere ;

Or çà , Sire Richard , il ne sert plus de rien
De me plaindre de vous , de me mettre en colere ;
Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen
Pour m'appaiser & pour me satisfaire :

C'est qu'il vous faut ici , sans délai ni refus ,
Si non dites votre *in manus* ,

Epouser Catherine , elle est bien Demoiselle ,
Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous ,
Pour le moins elle est jeune , & vous la trouvez belle.
S'exposer à souffrir une mort très-cruelle ,
Et cela seulement pour avoir refusé

De prendre à femme une fille qu'on aime ,

Ce seroit à mon sens être mal-avisé.

Aussi dans ce péril extrême ,

Richard fut habile homme , & ne balança pas

Entre la fille & le trépas.

Sa Maîtresse avoit des appas ;

Il venoit de goûter la nuit entre ses bras

Le plus doux plaisir de la vie ,

Il n'avoit pas apparemment envie

D'en partir si brusquement.

Or pendant que notre amant

Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire ,

Cataut se réveillant à la voix de son pere ,

Lâcha le Rossignol dessus sa bonne foi ;

Et tirant doucement le bout du drap sur soi ,

Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le Notaire arrivé mit fin à leurs allarmes ,

On écrivit , & l'on signa.

Ainsi se fit le mariage ,

Et puis jusqu'à midi chacun les laissa-là.

Le pere en les quittant , leur dit , prenez courage ,

Enfans , le Rossignol est maintenant en cage ,

Il peut chanter tant qu'il voudra.

F I N.

T A B L E

D E S C O N T E S

Contenus dans le second Tome.

L Es Oyes de Frere Philippe. <i>page</i> 1	Le Pseautier. 128
Richard Minutolo. 7	Le Roi Candaule, & le Maître en Droit. 133
Les Cordeliers de Catalogne. 15	Le Diable en Enfer. 145
Le Berceau. 23	La Jument du Compere Pierre. 152
L'Oraison de S. Julien. 30	Les Lunettes. 158
Le Villageois qui cherche son Veau. 42	Le Cuvier. 165
L'Anneau d'Hans Carvel. 43	La chose impossible. 167
L'Hermite. 45	Le Tableau. 170
Mazet de Lamporechio. 52	Le Bast. 179
La Mandragore. 59	Le Faiseur d'Oreilles, & le Raccommodeur de Moules. 180
Les Remois. 70	Le fleuve Scamandre. 187
La Courtisane amoureuse. 77	La Confidente sans le sçavoir, ou le Stratagême. 191
Nicaise. 87	Le Remede. 197
Comment l'esprit vient aux filles. 96	Les Aveux indiscrets. 201
L'Abbesse malade. 100	Le Contrat. 205
Les Troqueurs. 104	Les Qui-pro-quo. 209
Le Cas de conscience. 109	La Couturiere. 217
Le Diable de Papefiguiere. 115	Le Gascon. 218
Feronde ou le Purgatoire. 121	La Cruche. 219
	Promettre est un, & tenir est un autre. 221
	Le Rossignol. 222

Fin de la Table.

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 04667 537 5

Cleaned & Oiled

August 1954









